

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DE DROIT

L'ÉCONOMIE SOCIALE

DE

W. RATHENAU

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences politiques et économiques)

présentée et soutenue le lundi 28 Janvier 1924, à 3 h. 1/2

PAR

EUGÈNE WEINBERGER

Président : M. RIST, Professeur.

Suffragants : MM. DESCHAMPS, Professeur.

LESCURE, Professeur, Chargé de Cours.

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1924

Thèse
Paris
1924.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547528_0059

L'ÉCONOMIE SOCIALE

DE

W. RATHENAU

*« Demande à celui qui lie le monde à des
« fins, si l'allegro d'une symphonie a pour
« but l'adagio, ou bien si toute l'œuvre est
« faite pour l'accord final. »*

RATHENAU (Maximes)

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

L'ÉCONOMIE SOCIALE

DE

W. RATHENAU

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences politiques et économiques)

présentée et soutenue le lundi 28 Janvier 1924, à 3 h. 1/2

PAR

EUGÈNE WEINBERGER

Président : M. RIST, Professeur.

Suffragants : MM. DESCHAMPS, Professeur.

LESCURE, Professeur, Chargé de Cours.

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

—
1924



INTRODUCTION

Le 29 septembre 1917, Rathenau, entouré de ses amis, fêtait le 50^e anniversaire de sa naissance. Reicke, un de ses meilleurs amis, le félicita. Il parla du cœur du lyrique et de l'esprit du commerçant. Et Rathenau de répondre (1) : « ...Depuis ma jeunesse c'était mon héritage — héritage que j'ai difficilement compris et que je comprends encore aujourd'hui difficilement — de me sentir en dualité dans ce que la nature m'a donné. Ce qu'elle m'a donné comme note fondamentale c'est la méditation — mais à cet héritage elle a ajouté quelque chose de volontaire qui m'oblige à ne pas vivre seulement dans la méditation. Cela sonne comme une supposition candide ; mais vous, mon cher ami qui découvrez des drames dans des aphorismes candides, vous sentirez dans cette antithèse facile quelque chose de plus profond et vous vous douterez déjà de ce que je vais développer comme confession en quelques mots.

« Si un homme a reçu ces deux traits, indifférents en apparence et pourtant si opposés, cela signi-

(1) Ces paroles ont été sténographiées à l'insu de Rathenau et publiées après sa mort par « Die Neue Rundschau », août 1922, p. 781.

fié pour lui — quelque soit sa carrière, manœuvre, agriculteur, soldat ou commerçant — une coupure, un conflit, et à sa vie une lutte intérieure ne sera pas épargnée. Et puisque je veux parler de moi et le peux parce que vous le permettez, je dois vous l'avouer : c'est une lutte qui s'est toujours imposée à mon être.

« Mon honorable ami, Alexandre Moszkowsky pourra bien le dire, car c'est un grand connaisseur de Platon, si elle se trouve dans le Phèdre, cette admirable comparaison du conducteur de char et des deux chevaux de race.

« Toujours quand j'ai lu cette image et cette description magnifique, j'ai éprouvé un sentiment particulier et comme une subite élucidation. Vous savez qu'il s'agit des passions et des penchants humains dont je ne parle pas maintenant : mais l'image décrit un char avec deux de ces robustes étalons pur-sang grecs. On voit comment l'un des chevaux, saisit la bride, écume et sue..., se cabre, hésite et s'envole ensuite de nouveau ; le conducteur doit s'incliner de côté pour suivre la courbe et alors ce jeu recommence de l'autre côté avec l'autre cheval. Cette merveilleuse image est certainement trop haute pour une vie si petite, mais j'ai toujours dû me l'approprier pour comprendre quelque chose à mon sort.

« Il n'est pas étonnant qu'un homme doit souffrir, à qui il est donné de rêver d'un côté d'après les choses, dans l'aspiration et le sentiment et que possède de l'autre côté le diable, puisqu'il doit se mêler

du monde et, avec des manches retroussées, brasser et pétrir dans ses objets. C'est un conflit qui mène à des tensions que les hommes ne supportent à la durée que difficilement. J'ai passé par là et n'ai jamais bien su pourquoi et j'ai vu qu'au grand nombre de mes faiblesses... on en ajoutait que je n'avais pas. Car cette double existence était pour ainsi dire une chose incompréhensible et partant fâcheuse (2). Mais je ne peux pas le changer et cela restera ainsi jusqu'à ma mort.

« Que la nature m'ait ainsi formé je ne puis pas le tenir pour un hasard, parce que cela me touche de trop profond et de trop près. Car qu'est-ce que nous sommes ? Qu'est-ce qui est grand et qu'est-ce qui est petit ? Le soleil est grand et un sentiment d'amour est grand et lequel de ces deux est plus grand ? Mesurées du sentiment les choses sont grandes qui résonnent profondément et chez moi c'est toujours dans la profondeur que cette diphonie, ce double ton a résonné ; ainsi je pouvais me dire : La nature ne crée pas cela par caprice ou par frivolité. Aujourd'hui je me l'explique ainsi : Le devoir que

(2) M. Georg Bernhard, le directeur du Vossische Zeitung, écrit : « En Allemagne, on n'aime pas les hommes entre les camps qui avaient toujours une importance particulière en Angleterre et en France. Le peuple allemand est un peuple de spécialistes qui préfère pouvoir immédiatement rubriquer et étiqueter chacun d'après sa profession. Les écrivains avaient de la méfiance à l'égard d'un homme (Rathenau) qui employait le repos après les affaires pour écrire ses réflexions. Les commerçants se moquaient du docteur philosophe qui a étudié la technique et qui ne voyait pas dans le gain d'argent un but absolu. »

la nature m'a voulu poser et que j'ai rempli très incomplètement mais que je m'efforce et que je m'efforcerai de remplir jusqu'à ma fin, cette tâche est, je crois, la suivante : le matériel qui, jeté parmi nous comme une mauvaise herbe d'un continent étranger, se propage rapidement et couvre tous les déserts du monde, ce matériel, cette substance qui croit prendre sa force d'elle-même pour nous maîtriser tous, que j'essaye, dis-je, de pénétrer avec l'esprit cet aspirituel. Mais, en m'attelant l'autre cheval, c'était l'autre, la contre-intention de la nature que je saisisse les choses de l'esprit que chacun ne touche qu'en bégayant, puisqu'elles sont les fruits du monde des rêves et se fondent pour qui s'éveille, que je saisisse donc ces choses en partant du second monde, avec les manières de penser de celui pour qui le beau langage et les grandes phrases abstraites ne signifient rien et pour qui les choses — même si elles viennent d'un autre monde plus haut et plus profond — doivent porter un nom terrestre. C'étaient, crois-je, les devoirs qu'on m'a demandés quand les Parques tordaient ce fil, et je trouve très incomplète la façon dont je les ai remplis jusqu'ici. Mais quoique qu'il en soit, je peux dire une chose : je les ai toujours pris au sérieux ! A aucun moment je n'ai perdu inconsidérément ce devoir de mes mains et c'est peut-être la seule chose qui peut me justifier dans toutes les fautes et dans toutes les faiblesses. ».

Voilà l'autoportrait de Rathenau. Nous voudrions le mettre au frontispice de notre travail Il

rendra plus intelligible la route que nous aurons à parcourir, expliquera maintes expressions, maintes images et... maintes contradictions. Deux psychologies, deux mentalités se trouvent aux prises. Elles luttent à armes égales. « Rathenau était, dit Georges Bernhard, d'une érudition des plus rares en matière d'affaires. Il était technicien, entrepreneur, homme de finances. Il pouvait, sans péril, voir jusqu'aux nuages puisqu'il n'avait pas à contrôler la technique de marcher ». Et le philosophe Moszkowsky ajoute : « Il savait parler de omnibus rebus et quibusdam aliis ».

Nous ferons de notre mieux pour refléter dans l'exposé cette lutte qui a rempli toute une vie. Tantôt ce sera la critique impitoyable et sarcastique de notre structure actuelle, tantôt la compréhension des faiblesses, l'excuse et la philosophie illuminée d'espérance ; tantôt ce sera, pour nous servir d'un mot de Moszkowsky, l'*advocatus diaboli*, tantôt le ton d'orgue de la *vox angelica*. Le style est séduisant et les métaphores éblouissent. Mais, parfois, derrière la forme parfaite, l'idée reste voilée et, dans le clair obscur où nous nous trouvons placés, nous ne parvenons pas toujours à pénétrer le fond de la pensée. Certaines formules diplomatiquement distillées et relevant de l'idéologie plus positive et immédiate n'excluent pas d'interprétations qui ne concordent pas tout à fait avec le *Pace*, *pace* de Petrarca solennellement proclamée par Rathenau à la conférence de Gênes. Et c'est à la même conférence que M. Barthou a dit : « Je ne nie pas la sincérité de M. Rathenau.

Mais j'ai noté la prudence et la finesse de son discours » (3).

On connaît le rôle primordial joué par Rathenau. Son activité pendant la guerre ou d'une façon plus précise les mesures prises dans les pays occupés, ont suscité des critiques et des attaques. La défense qu'il a présentée dans la « Neue Züricher Zeitung » (4) est-elle justifiée ? Il ne nous appartient pas de juger. Ne nous risquons pas sur le terrain scabreux de la politique. Ecartons-la. Etudions l'œuvre, les conceptions. Elles contiennent des germes fertiles, des idées qui peuvent mûrir. Et si des rancunes subsistent, l'acte barbare et la haine aveugle d'un nationalisme forcené, la scène tragique de Grunewalde ne devraient-ils pas nous rapprocher de celui qui a compris que c'était notre devoir d'homme de nous élever au-dessus des vices et des misères quotidiennes pour méditer sur l'énigme de notre existence, pour voir plus haut, plus loin.

. . .

Walther Rathenau est né à Berlin, le 29 septembre 1867. Son père, Emil Rathenau (né en 1838), était un des pionniers de l'industrie allemande qui, après la victoire de 1871, prendra un essor vertigineux. Dès sa première jeunesse, Emil Rathenau travaille dans les forges de son oncle, près de Sprottau ; puis il fait ses études au Polytechnicum de Hanovre et de Munich. Après avoir obtenu son diplôme, il

(3) Voir « Le Temps » du 21 mai 1922.

(4) 29 janvier 1919.

accepte un emploi dans les constructions métallurgiques de Borsig qu'il va quitter peu après pour se rendre à Londres, où il travaillera dans plusieurs maisons. Rentré à Berlin il fonde avec un ami de jeunesse une petite fabrique de machines. Les difficultés sont vaincues, la fabrique se développe — et au milieu de l'activité fiévreuse qui marque les années de l'afflux des 5 milliards, les deux heureux initiateurs, avec les bénéfices réalisés et le capital trouvé auprès des particuliers, peuvent bâtir une nouvelle usine. Quelque temps après, la propriété de l'usine est cédée à une banque ; les deux amis conservent la direction. Mais une crise des plus graves éclate. La banque ne peut pas placer les obligations. Les deux directeurs donnent leur démission. La débâcle financière amène le krach de la société. Emil Rathenau se rend, en 187, à Philadelphie, où il visite l'Exposition. Celle-ci fait sur lui une impression profonde, et, après le désœuvrement, c'est de nouveau l'enthousiasme des affaires. En 1881, nous le voyons à l'Exposition d'Electricité de Paris. C'est ici que l'homme doué du don de la divination a l'intuition qui sera le point de départ de l'activité immense qu'il va déployer après et de la fortune qu'il va acquérir. A l'Exposition de Paris il voit, en effet, la lampe d'incandescence d'Edison. Le jugement des spécialistes sur son avenir était plein de scepticisme. Mais Rathenau fait son choix heureux. Il préfère le système Edison à la lampe à arc, constitue à Berlin une société d'études qui acquiert le brevet pour l'Allemagne, et fonde, en 1883, la « Société Allemande

Edison » qui prend, en 1887, le titre de « Société Générale d'Electricité ». Celle-ci progresse à pas de géant. Le capital primitivement de 5 millions, atteint les 189 millions en 1914, et, si on tient compte des obligations et des autres ressources, les sommes dont la société dispose dépassent les 400 millions. La fabrication, primitivement limitée aux lampes électriques, s'étend de plus en plus. Peu à peu nous voyons fabriquer l'A.E.G. (Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft) des appareils électriques de toute nature, des turbines, des câbles, des moteurs, des locomotives, et dans les toutes dernières années, des moteurs pour la marine et même des automobiles et des avions.

Le nombre des bureaux et des filiales s'augmente (47 filiales pour l'Allemagne et 148 pour les autres pays, à la veille de la guerre), les participations en Allemagne et à l'étranger se multiplient et l'A. E. G. devient une puissance industrielle qui, non seulement en Allemagne, mais aussi dans l'économie mondiale se réjouit d'une position des plus solides. Le fondateur, l'initiateur, le premier directeur de cette entreprise gigantesque c'était Emil Rathenau, homme simple et modeste, entièrement dévoué à son œuvre, travailleur infatigable, intuitif, clairvoyant, autoritaire, sévère dans la critique, mais plein de hardiesse et de confiance dans l'élaboration et la mise en œuvre de ses projets. Des amis fidèles (comme Deutsch, Jordan, Mammoth, Klingenberg) l'entourent. La coopération est intime, idéale. La direction de la machine sans cesse grandissante excelle par son caractère harmonieux et stable.

Voilà comment l'activité du père a préparé le terrain où pourra s'épanouir pleinement et librement l'intelligence et la force de travail de son fils, Walther.

Walther Ratheneau fait des études à la faculté des sciences de l'Université de Berlin et de Strasbourg, puis au Polytechnicum de Munich. Il se consacre à la physique, à la mathématique, à la chimie et tout particulièrement à l'électro-chimie. Mais, à côté de ces études techniques, il s'occupe avec prédilection de la philosophie, de l'art, et pénètre ainsi les branches les plus variées du savoir. Docteur ès-sciences techniques, il entre à la Société industrielle d'aluminium de Neuhausen (Suisse). En 1893, une « Société des établissements électrotechniques » se fonde pour exploiter un procédé que le jeune Rathenau vient de découvrir : l'obtention, par électrolyse, du chlore et des alcalis. Rathenau assure la direction de l'usine nouvellement créée ; en même temps il fonde des usines, notamment à Bitterfeld (Allemagne) et Rheinfelden (Suisse).

Peu après, il entre dans la direction de l'A. E. G., devient le chef de la section de construction des centrales électriques et exécute des travaux à Manchester, Amsterdam, Buenos-Ayres, Bakou.

En 1902, en raison des différences qui surgissent entre lui et les codirecteurs, il quitte l'A. E. G. pour administrer l'Elektrobank de Zurich et pour diriger la « Société commerciale » de Berlin.

« Au début de ce siècle, écrit Georg Bernhard, j'avais mon premier entretien avec Walther Rathe-

nau. Il était alors chef de la Société Commerciale de Berlin... On m'a conseillé... de me renseigner auprès de Walther Rathenau sur la situation compliquée de l'industrie électrique. A ce moment, cette industrie, encore jeune pour l'Allemagne, se trouvait en pleine confusion... Il était difficile de séparer le faux de l'exact, le tortu du droit. Je venais, tout pénétré des préjugés de la littérature et des cercles commerciaux, chez Walther Rathenau. Je me séparais de lui, après un long entretien, avec une image sur la situation dont j'ai gardé l'impression profonde. Je songe encore aujourd'hui à cet entretien parce que je n'ai jamais reçu de la part d'un homme d'affaires, un éclaircissement aussi net et aussi prophétique (l'avenir le confirma) sur une situation confuse. Faire des affaires ce n'est pas un simple tour de passe-passe comme se l' imagine le monde qui n'admire que les hommes couronnés par le succès. Beaucoup de ceux qui s'enrichissent sont élevés par le flux de la conjoncture et seraient fatalement submergés si le hasard les entraînait dans le reflux de la stagnation des affaires ou dans le tourbillon des crises. Une minorité infime de ceux qui font des affaires et les mènent au succès doivent celui-ci à l'exactitude de leur conclusion ou à l'intuition de leur fantaisie. Mais encore moins nombreux... sont ceux qui comprennent quelque chose des affaires, voient au delà de leurs usines et saisissent avec intelligence la situation de l'ensemble d'une industrie ou, à plus forte raison, de l'économie universelle. Rathenau était de ceux... qui ne savent pas seulement ce qui se

passé dans leur maison, mais savent juger aussi la situation des entreprises étrangères. Les bilans n'étaient pas pour lui des chiffres morts. Ils lui servaient de clé pour pénétrer le processus de vie des entreprises. Il considérait chaque usine dans le cadre de ses finances, il jugeait chaque affaire en liaison avec sa branche. Il diagnostiquait le sort et les voies futures de la branche par la connaissance des courants de la conjoncture. Il n'y avait pas pour lui de hasard, mais seulement des données logiquement conditionnées... Il appartenait à cette catégorie d'hommes, continue le même auteur, qui ennoblissent leur douleur, idéalisent, par l'approfondissement et la généralisation, leur travail quotidien, commencent à réfléchir sur leur métier, à en saisir les problèmes, à dégager de leur livre de comptabilité les théories de celle-ci, de leur organisation les conditions du travail organisateur, des expériences avec les préposés, les camarades, les subordonnés et la clientèle, l'art de manier les hommes et de décrire les particularités de leur commerce... La base de tout ce que Rathenau a écrit... est l'expérience commerciale... élargie, approfondie, appliquée au domaine étendu de la vie économique et politique.

La réputation du jeune industriel grandit. Un nombre de plus en plus considérable de conseils d'administration lui font une place influente dans leur sein et, en 1907, le chancelier von Bülow le fait participer à côté de Bernhard Dernburg, secrétaire d'Etat aux Colonies, à une enquête sur les conditions de l'Est africain et du Sud africain allemands ainsi que sur

les colonies anglaises de l'Afrique du Sud (5). Il entre de nouveau à l'A.E.G., y déploie une activité directrice, y exerce une influence décisive, et, en 1915, après la mort de son père, il succède à celui-ci et s'intitulera désormais « Président de la Société Générale d'Electricité. »

Pendant la guerre, ou plutôt au début de celle-ci, il joue un rôle de premier rang. C'est lui qui suggère au général Falkenhayn la création de la « Kriegsrohstoff-Abteilung » et organise d'une façon méthodique la résistance économique. Au mois d'avril 1915, il est remplacé dans la direction du département des matières premières de guerre par V. Koeth ; l'antisémitisme et l'animosité que son activité et ses opinions suscitaient dans certains cercles influents du commerce et de l'industrie figurent, à coup sûr, parmi les motifs principaux de la démission. Depuis cette époque, il travaille plutôt dans l'ombre. Deux sociétés anonymes, Metallum et Militararia, se créent, en Suisse, sous sa direction, sociétés destinées à régulariser, à centraliser les commandes et à répartir les métaux entre les usines suisses tenues aux livraisons de munitions, mais sociétés destinées aussi, comme on l'a indiqué au moins, à la réalisation de projets d'avenir (électrification des chemins de fer suisses, etc), et surtout à la préparation, sous l'enseigne neutre, de la lutte économique d'après guerre.

(5) Rathenau a résumé ses impressions dans un mémorandum. Nous nous occuperons de ses parties essentielles dans l'étude sur l'Angleterre.

Ce n'est qu'après l'issue tragique de la guerre que Walther Rathenau réapparaît au premier plan. Désormais son rôle restera prépondérant. Il participe aux différentes conférences qui suivent la ratification du traité, conférences où, dans des négociations laborieuses, on tend à mettre en œuvre et à assurer le fonctionnement des stipulations d'un instrument diplomatique. Rathenau déploie toute son ingéniosité et toute sa force dialectique. Il défend avec vigueur, avec habileté diplomatique et un art consommé les intérêts de sa patrie. C'est lui qui négocie avec M. Loucheur les célèbres accords de Wiesbaden qui ont suscité tant de discussions empoisonnées de tant de calomnies. Le chancelier Wirth lui confie le portefeuille des Affaires étrangères. Dans cette fonction il représente l'Allemagne à la conférence de Gênes et conclue, avec Tschitschérine, les accords de Rapallo. Ce geste apaise pour quelque temps ses ennemis acharnés groupés autour du drapeau truqué du nationalisme intégral. Pour quelque temps... « Knallt ab den Walther Rathenau, die gottverfluchte Judensau » — voilà le mot d'ordre de ces héros. Walther Rathenau a lu toutes les menaces de mort, écrit son secrétaire particulier, Hugo Geitner, et il savait que la persévérance sur sa place signifierait pour lui une mort prématurée ». Il ne devait pas se tromper. Le 24 juin 1922 il tombe, lâchement assassiné par les soi-disant apôtres du nationalisme allemand — lui, le glorificateur enthousiaste et profondément sincère du Germain et de sa mission historique. Tyché est resté fidèle à Rathenau,

écrit Harden. C'est ainsi qu'il aurait terminé sa biographie, si le libre arbitre y avait été pour quelque chose. Avant la désillusion cruelle et inévitable — être précipité dans la mort et plongé dans la splendeur du martyre... Emil Ludwig commence le nécrologe sur Rathenau par ces paroles de Goëthe sur Winckelmann : « L'effet de son activité, s'il l'avait continué jusqu'à l'âge avancé, n'aurait peut être pas été aussi grand qu'il l'est maintenant, le destin l'ayant encore honoré d'une fin extraordinaire et effrayante ». Et terminons ce rapide aperçu biographique par quelques mots tirés d'un article que le professeur Einstein consacrait à la mémoire d'un de ses meilleurs amis : « Je regrettais qu'il (Rathenau) devint ministre. En face de l'attitude qu'une grande partie de la couche cultivée de l'Allemagne manifeste à l'égard des Juifs, une réserve fière de ceux-ci dans la vie publique serait, d'après ma conviction, la réponse naturelle. Je n'ai pourtant jamais pensé que la haine, l'aveuglement et le manque de reconnaissance pourraient aller aussi loin. Mais à ceux qui pendant les cinquante dernières années, ont dirigé l'éducation éthique du peuple allemand, je crie : « An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen » (6).



C'est dans le réservoir de son savoir ramifié, de son intelligence intuitive et de son expérience solide que Rathenau a puisé les éléments de ses doc-

(6) C'est à ses fruits que vous devez la reconnaître.

trines. Il les développe dans un grand nombre d'études (7) écrites avec un talent d'écrivain des plus remarquables. Il faut l'avoir entendu, écrit Moszkowsky, pour se faire une idée de « l'effet radioactif » de sa personnalité, de ce « *delicium generis humani* », de ce Crésus en aphorismes et en esquisses rapides. « Celui qui étudiera ses écrits n'en aura ressenti qu'un souffle ». Mais son œuvre écrite est quand même le miroir de sa culture universelle : la philosophie, l'art, la sociologie, la technique et la politique s'y tendent la main et se combinent soit pour former, soit pour appuyer ou illustrer l'idée directrice.

Cette œuvre, nous l'exposerons en deux parties. La première partie comprendra l'analyse de la thèse critique : d'abord les facteurs générateurs de notre époque, à savoir la condensation de la population et le déplacement des couches s'exprimant par la dégermanisation, puis la mécanisation (résultat de ce double processus), ses aspects variés et ses effets multiples. Cette étude se basera surtout sur « *Zur Kritik der Zeit* » et sur le « *But* » (Ziel) de « *Von Kommenden Dingen* ».

Nous terminerons la première partie par la conclusion et la perspective philosophiques, telles qu'elles se dégagent du « *Zur Kritik der Zeit* », de la « *Meckanik des Geistes* », de l'« *An Deutschlands Jugend* », du « *But* » et du « *Chemin de la Morale* » de « *Von Kommenden Dingen* ». Cette philosophie nous conduira à l'avenir.

(7) Nous les énumérons dans l'annexe bibliographique.

Mais avant d'étudier la structure proprement dite, nous nous arrêterons un instant pour faire un examen synthétique sur l'Angleterre et sur l'Allemagne. Les études (8) qui s'occupent de cette matière remplissent une grande partie du 1^{er} et du 4^e volume des œuvres complètes. Malgré que ces études aient perdu une partie de leur actualité, nous ne pouvions pas les écarter. Elles nous révèlent, en effet, la mentalité politique de Rathenau, ses combinaisons diplomatiques, certaines idées économico-politiques très particulières, et son attitude sur le terrain essentiellement positif des relations internationales. D'ailleurs bien des causes finement analysées dans ses aperçus, sont loin d'avoir disparu ou perdu leur portée. La psychologie politique allemande de l'heure actuelle, pour ne prendre qu'un seul exemple, peut-elle être comprise et appréciée sans qu'on remonte à la structure d'avant-guerre ? « J'ai lu, écrit M. Nordau (9), dans Vasari, je crois, que Michel Ange, après avoir travaillé vingt-deux mois de suite à la voûte de la Chapelle Sixtine, était tellement habitué à lever les yeux en haut, qu'il ne pouvait plus regarder droit devant lui, ou à gauche, ou à droite, comme un homme naturel, mais devait tenir à deux mains au-dessus de ses yeux même l'écriture qu'il voulait lire. La même chose advient à un peuple qui a pris l'habitude de toujours loucher en haut, toujours

(8) Elles datent du temps d'avant-guerre.

(9) Max Nordau. *Paradoxes sociologiques*, tr. Dietrich, p. 128.

vers les chefs du gouvernement. Il perd l'aptitude de voir librement autour et au devant de lui, il désapprend d'apercevoir les dangers qui viennent sur les flancs ». Ces mots ne s'appliquent-ils pas au cas allemand ? Une vue rétrospective ne sera pas sans intérêt. Nous éviterons, bien entendu, les points d'un caractère secondaire.

La deuxième partie de notre exposé sera consacrée à l'idéologie constructive de Rathenau. L'économie de guerre nous servira d'introduction à cette étude. La guerre a été riche en destructions de toute nature, mais aussi en expériences et en leçons. Elle a d'un part déchaînée et poussé à leur paroxysme les forces de l'époque mécanisée ; elle a d'autre part donné naissance à des méthodes nouvelles qui se répercuteront sur l'avenir. On pourrait même dire que la structure économique de Rathenau n'est que l'application, mutatis mutandis, du système de l'économie de guerre en temps de paix. Après avoir étudié les innovations réalisées pendant la guerre, nous passerons en revue les conséquences du cataclysme, pour aboutir à la construction de l'édifice de l'avenir et de son triple aspect : économique-social, économique-technique et économique-politique.

Dans la conclusion, il s'agira de montrer, avec toutes les réserves qu'impose cet examen, les influences qui ont pu contribuer à la formation de certaines thèses de Rathenau. Une revue générale et critique de la partie constructive terminera notre étude.

L'idée directrice de Rathenau peut être formulée en quelques mots :

La mécanisations nous domine, voilà la critique. Dominons-la, voilà la tendance.

Le règne de l'âme et de ses valeurs transcendantes comme phare vers lequel doivent tendre tous les efforts constructeurs et qui doit éclairer la nuit où la tyrannie de la mécanisation nous a plongés — voilà la philosophie et le but suprême. La moralisation et la spiritualisation du travail, de la production et de l'organisation collective, voilà le chemin.

Marx, parlant des rapports de sa théorie et de l'hégélianisme, s'est servi une fois d'une formule dont on n'a d'ailleurs retenu que l'effet (10) ; il dit que Hegel fait reposer l'histoire sur la tête et qu'il faut la retourner pour la remettre sur les pieds. Si on nous permettra de varier cette formule, nous serons tentés de dire que Rathenau veut placer l'humanité à la fois sur la tête, sur les pieds et... sur le cœur. Est-ce bien possible ?

Exposons d'abord.

Concluons ensuite.

(10) Voir : Benedetto Croce, *Matérialisme historique et économie marxiste* (tr. Alfred Bonnet) p. 9 et suivantes.

PREMIERE PARTIE

NOTRE ÉPOQUE

*Considérations sociales, économiques, politiques
et philosophiques*

CHAPITRE PREMIER

La métamorphose

Une fissure profonde marque le milieu du XIX^e siècle. Par delà, il y a des hommes sédentaires qui se caractérisent par leur vie paisible et confiante, par leur force, leur courage et un moral inspiré par la piété immatérielle — en deçà, c'est le présent passionné et agité, plein d'avidité et de convoitise. Par delà, c'est la prédominance du métier et des instruments encore ou relativement peu développés, en deçà, c'est le triomphe de la mécanique. Le passé s'est retiré dans les régions éloignées du centre et défend

dans une lutte désespérée ses dernières positions contre l'invasion du moderne. « Toute formation centrique d'hier devient la formation périphérique d'aujourd'hui et chaque pas à l'écart de la route signifie un pas à l'écart du temps. »

Les diversités de l'époque passée, diversités qui ont donné au monde un coloris brillant, se fanent et notre époque mouvementée qui se plaît dans l'accentuation intransigeante de l'individualité locale, nationale et personnelle, devient de plus en plus uniforme. Les formations centriques de notre époque se rapprochent ; elles échangent leurs plaisirs et leurs passions, leurs modes et leurs arts, leurs sciences et leurs institutions, et les moments divergents se rétrécissent peu à peu devant les ressemblances frappantes que fait naître un contact continu. « Jamais dans le moyen-âge, deux villes voisines et d'un même pays, Nuremberg et Cologne, Gènes et Venise, par exemple, ne se sont ressemblées, dans leurs caractères essentiels, si fortement que Londres et Paris, New-York et Berlin aujourd'hui ».

N'y a-t-il pas une cause, une force qui est à la base de cette transformation profonde et éclatante, transformation qui n'a pas d'exemple dans l'histoire ? Si nous pouvions pénétrer cette cause génératrice, nous comprendrions mieux l'essence du moderne et des prémisses ainsi obtenues se dégageraient les lignes de l'évolution. Examinons donc de près le phénomène.

Les facteurs générateurs de la transformation

Chaque anneau de la chaîne de l'évolution semble être le produit du précédent. Cette circonstance explique la confusion si souvent commise entre la continuité et la causalité. Ainsi on dit que la cause du temps moderne se trouve dans la communication qui est une conséquence de la machine, laquelle résulte de la technique, que la technique est la science appliquée, que celle-ci se base sur la recherche et le raisonnement, que recherche et science sont le produit antithétique de la scholastique et ainsi de suite. Cette chaîne est séduisante, mais fausse; elle ne peut pas résister à l'examen. Les juifs avaient une scholastique mais pas de recherches, les grecs une science mais pas de technique, les romains une technique mais pas de science; les égyptiens avaient une technique mais pas de liberté de penser. Des points de départ différents peuvent donc aboutir aux mêmes conséquences et inversement. Notre chaîne n'est pas solide; elle manque de causalité. Elle ne nous montre pas la force au mouvement central de laquelle obéissent les différentes phases de l'évolution.

On a essayé de lier la transformation à la transition qui s'est produite de l'économie individuelle à l'économie universelle et de la présenter comme une fonction de procédés économiques. Cette conception n'éclaircit pas le ressort même de la transformation économique : *l'accroissement de la population*. Le lien qui existe entre l'aug-

mentation de la population et l'évolution économique saute aux yeux. L'économie individuelle puise dans le plein et implique l'isolement, l'économie universelle vit de l'épargne et implique des rapports continus. L'économie individuelle suppose une population peu dense ; la densité au contraire engendre nécessairement l'économie universelle. On pourrait bien objecter que c'est précisément le développement économique accompagné d'un bien-être grandissant qui a exercé une influence décisive sur la densité. Tout en admettant que cette objection soit juste, dans une certaine mesure, on conviendra facilement qu'elle n'est en somme que le renversement de la phrase : des rassemblements produisent une gêne de circulation. Approfondissons donc la question pour voir comment l'accroissement de la population a pu agir, comment elle a résisté aux guerres et aux épidémies pour aboutir finalement aux concentrations immenses de notre époque.

Peuples à une et à deux couches.

Nous parlons d'un peuple à une couche (einschichtig si celui-ci se compose d'éléments homogènes ou bien fondus. Un peuple à deux couches (zweischichtig) au contraire se compose d'une couche supérieure et d'une masse de race différente qui constitue la couche inférieure. La deuxième forme accuse la cristallisation dans l'existence d'une aristocratie. La couche supérieure domine et dirige l'esprit de la collectivité ; la couche inférieure suit la volonté su-

périeure et met sa force au service des buts ainsi tracés.

Les peuples à couche unique sont voués au dépérissement. Les Egyptiens et les Chinois nous en donnent un exemple éloquent. La première impulsion se consomme peu à peu pour être remplacée par un conservatisme tenace. La technique se développe d'une manière constante, mais lente. Les dynasties succèdent aux dynasties, mais la physionomie reste la même. L'art et l'esprit s'aplanissent et il n'y a pas d'élévation vers une culture idéale.

C'est le privilège des peuples à double couche de passer par des changements politiques continuels, par des époques tantôt troublées, tantôt tranquilles, de s'élever par des ambitions, des rêves et des expériences à un idéal, bref : de faire de l'histoire. (Nur geschichtete Völker machen Geschichte). Rome, la Grèce antique, Florence, Venise, la France, l'Allemagne et l'Angleterre nous montrent la force créatrice des formations de couleur aristocratique, et si le Japon, dans l'Extrême-Orient, s'empare de l'hégémonie, c'est parce qu'il a conservé les restes de l'ancienne formation à double couche (Zweischichtigkeit).

La raison ? Elle se trouve dans la force créatrice de la polarité, de l'antithèse. Les peuples à double couche la possèdent et c'est à elle qu'ils doivent leurs facultés. Je conçois la patrie si je connais l'étranger ; je me comprends mieux si je connais le voisin. Un peuple ne peut pas concevoir son voisin parce que

celui-ci est trop éloigné, trop étranger, et trop haï ; or, si ce peuple trouve le contrast parmi ses concitoyens, l'opposition qui conduit à la compréhension de soi-même (Selbsterkenntnis), la comparaison, l'appréciation et la critique deviennent possibles et s'imposent. L'idéal surgit.

La séparation entre couche inférieure et supérieure ne dure pas éternellement. Les contrastes se dissolvent. Des membres de la couche supérieure descendent dans la catégorie des exécutants — les qualifiés de la couche inférieure s'élèvent au niveau des déterminants. Mais la séparation existe encore et les inférieurs continuent à suivre le chemin tracé par l'esprit et les idéals élevés des supérieurs. C'est la phase de la coopération, de la liberté et, par conséquent, des pensées et de l'art. Le croisement suit sa voie ; les inférieurs en déterminent le caractère, puisqu'ils font la masse. Le goût de la foule : scepticisme, rationalisme, matérialisme esthétique et manières déclamatoires poussent abondamment sur le terrain dominé naguère par les idéals. Nous appelons la période qui commence : le baroque.

Si de nouveaux conquérants ne viennent pas pour former une nouvelle couche supérieure et remplacer ainsi celle qui a disparu, le processus est terminé et l'évolution nous présente l'image sans couleurs des peuples à couche unique.

*La balance des forces entre dominateurs et dominés
au cours des siècles (1)*

L'origine de l'histoire allemande nous donne tous les caractères d'une dualité de population. On peut affirmer avec certitude que la partie de l'Allemagne à l'est de l'Elbe se constitua, par la conquête et la colonisation, comme une formation à double couche. Des Germains étaient les vainqueurs et des Slaves, les vaincus. On ne connaît pas l'origine des peuples vaincus qui ont formé les couches inférieures du reste de l'Allemagne, mais l'existence même de telles couches est hors de doute.

Les conquérants germaniques obtinrent leur domination par la force et la conservèrent par la force jusqu'à la consolidation sociale et constitutionnelle de leur puissance. Les dominateurs étaient riches, aventureux, courageux et belliqueux. Ils aimaient la nature ; la chasse et l'exercice des armes formaient leur occupation principale. Mais les conditions de vie changèrent en peu de siècles. Les terrains de chasse se raréfièrent ; la nécessité de gain, de l'apprentissage et de la vie domestique commença par s'imposer. Ces nouvelles formes de vie ne se concilièrent que très difficilement avec la nature de la classe dominante, tandis que les dominés purent s'adapter rapidement et complètement.

Les dominés bénéficiaient des forces qui sont

(1) Les considérations de Rathenau reposent principalement sur l'histoire germanique.

les fruits de l'asservissement et de l'oppression : faculté d'adaptation, ruse et, en outre, prudence et prévoyance résultant de la crainte. L'habitude du travail a créé chez eux le besoin du travail, qui, pour sa satisfaction, cherche et trouve des buts nouveaux. Le désir du travail et la prudence craintive, armes les plus puissantes dans la lutte de race, se combinent et font naître le sens industriel et commercial. A cela il faut ajouter la tendance à se multiplier qui est très marquée chez les inférieurs — et ici nous touchons de très près le sujet qui nous préoccupe. Cette tendance, très restreinte dans la couche supérieure, ne trouve des limites chez les inférieurs que dans le besoin et la mortalité et s'épand « comme la vapeur d'une chaudière dès que le poids contentif disparaît ». Et ce poids commença en effet à disparaître. Le moyen-âge a vu le défrichage de vastes régions qui procuraient aux opprimés l'espace et la nourriture. La population s'enrichit par cette activité et devint de plus en plus dense. Le peuple aisé commença à se mêler aux filles et aux fils de ses dominateurs.

C'est le début d'une lutte entre la couche inférieure et la couche supérieure. La lutte se manifeste soit dans la pénétration pacifique, soit dans l'hostilité ouverte. Ni les combattants, ni les combattus ne se rendaient compte du véritable caractère de cette lutte qui était une lutte de race. Cela s'explique. Ils parlaient la même langue, appartenaient au même pays et à la même religion. Ainsi ils ne virent l'hostilité que sous l'angle des intérêts divergents et des con-

flits des ordres. La lutte pour la liberté de la propriété, pour l'abolition des charges, pour la franchise du droit de déchéance sont quelques phases, prises au hasard, du combat ouvert. La fin du XVIII^e siècle apporte la grande décision. Cette époque de bouillonnement et de croisement est — conformément à ce qui a été dit plus haut — celle d'une culture sans précédent. Ainsi il apparaît que les procédés naturels de la vie ne se laissent pas contenir par la constellation politique donnée. Car, malgré la décadence politique, cette phase de l'effervescence nous étale, et en France et en Allemagne, une éclosion d'hommes de génie, éclosion unique dans les annales de l'histoire. Dans les autres pays civilisés, le croisement s'effectua plus tôt : en Italie, au XV^e et XVI^e siècle, en Angleterre et dans les Pays-Bas, au XVII^e siècle.

Résumons et concluons.

Un peuple à double couche se voit placé en raison du défrichage, dans de nouvelles conditions de vie. De cette transformation, c'est la couche inférieure qui tire le plus grand bénéfice. Elle améliore sa situation matérielle, élève son niveau, se multiplie rapidement et absorbe une grande partie de la couche supérieure. Un double phénomène s'effectue par conséquent : Condensation et Déplacement des couches (Umlagerung). Ces deux facteurs sont la cause primitive ou de base de la transformation et de l'ensemble de l'évolution moderne. Des influences extérieures pouvaient bien retarder ou accélérer ce mouvement, mais des évolutions particulières,

Comme les tendances de l'esprit, les conquêtes économiques et techniques, ne sont que « des actes de volonté et des instruments auxiliaires de l'organisme collectif évoluant dans une direction déterminée (Willensakte und Hilfsmittel eines in bestimmter Richtung strebenden Gesamtorganismus) ». Si maintenant cette direction est déterminée par ce que nous appellerons la mécanisation (voir plus loin), une volonté inventive de vie (ein erfinderischer Lebenswille) suivra la loi de l'adaptation et de l'exploitation de toute condition de vie et poussera l'esprit de la contemplation de la nature à l'évaluation calculative de celle-ci, l'économie du chemin de l'isolement individuel sur celui de l'organisation, le travail du chemin de l'instrument manuel sur celui de la technique et la politique du chemin de la possession territoriale sur celui de l'état national ; et « l'étude historique enregistrera avec étonnement comment, à chaque croisement de routes, se dressa, comme élevé par les puissances les plus profondes, un esprit génial pour montrer à la multitude la direction de sa volonté inconsciente que, révoltée, elle devra suivre ».

Comment découle maintenant la constellation moderne de la condensation et du déplacement des couches ? Voilà ce qu'il nous faut examiner. Notre analyse aura comme guide le double effet du double phénomène (condensation et déplacement des couches). La condensation aboutit à la mécanisation qui a pour but d'accorder à une planète surpeuplée les

moyens d'existence. La pénétration ou le déplacement des couches se présente dans le domaine idéologique (*geistige Verfassung*) comme un phénomène que Rathenau appelle la dégermanisation et qui a créé un « *Menschenmaterial* » approprié aux nécessités de la mécanisation.

CHAPITRE II

La mécanisation

La mécanisation de notre époque est le produit de la condensation. On pourrait poser la question de savoir pourquoi des processus de condensations antérieures n'ont pas conduit à la même conséquence. Il nous faut répondre tout d'abord qu'il n'y a pas de comparaison possible entre les anciennes augmentations de population et celle de l'époque moderne. Dans le Rome impérial, la densité était à peu près la même que dans la Russie d'aujourd'hui, c'est-à-dire 24 habitants au kilomètre carré. De même l'Égypte, la Mésopotamie et la Grèce n'étaient pas surpeuplées. Il faut ajouter en outre que les circonstances climatiques des régions méridionales agissent en atténuant les besoins. Nous trouvons malgré cela, dans le Rome impérial, quelques faibles précurseurs de la mécanisation, mais les conditions préliminaires de son épanouissement faisaient défaut. Il n'y avait pas de débouchés et pas de classe moyenne qui est la plus forte consommatrice d'articles industriels, et il n'y avait pas de nécessité qui, en forçant

les Romains à quitter le forum, le tribunal et les camps pour travailler dans les laboratoires, aurait fait développer la technique. Rome a puisé dans la conquête et en a vécu. Le capital romain, fruit de l'usure, de la spéculation et de l'exploitation des peuples étrangers, ne se tourna pas vers la mécanique qui aurait procuré des gains relativement inférieurs, mais se consacra plutôt au commerce plein de risques et de chances.

En Chine et au Japon, le terrain était plus favorable au développement de l'économie mécanique ; la population était dense et le sol pas trop riche. Et il y avait, en effet, et en Chine et au Japon, une technique qui, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, était toujours égale et parfois même supérieure à la technique européenne. Mais la civilisation mandschuro-mongole n'a pas possédé les prémisses d'une science mesurant et calculant : un esprit idéal qui se conjugue avec la compréhension du donné et du pratique et qui, dans un travail acharné et plein de sacrifices, transforme les recherches en résultats techniques. C'est, d'après Rathenau, la civilisation du centre de densité occidentale « issue de la mixtion de l'idéalité germanique avec l'habileté et la ténacité prégermanique » (*die der Mischung aus germanischer Idealität mit vorgermanischer Zähigkeit und Handfestigkeit entsprang*), qui devait s'emparer de l'hégémonie.

Revenons à notre point de départ. La mécanisation est, disions-nous, le résultat de la condensation. Affirmer le contraire, ce serait dire que le chemin

de fer, par exemple, a créé la grande communication. L'instrument rend possible l'œuvre (Das Werkzeug ermöglicht das Werk), mais il reste le produit de la volonté tendant vers l'instrument. L'augmentation de la population a rompu l'économie isolée. L'échange s'est développé et avec lui la production réciproque (wechselseitig) des biens, la spécialisation et l'interdépendance économique. Pour satisfaire l'ensemble de ses besoins, il faut vendre, chercher un débouché. Avec le débouché s'installe la concurrence. Le paysan et l'artisan sont encore protégés soit par la communication peu développée, soit par les corps de métier. Ces institutions deviennent anarchiques et disparaissent. L'invention, sous la pression croissante du besoin et de la spécialisation, agit inlassablement et la production fait des progrès continus. La concurrence domine brutalement, impitoyablement, broie le faible sous sa roue et fait avancer l'audacieux et l'ingénieux.

La condensation inquiète et préoccupe les esprits. Pour lui faire face, il n'y a que trois voies.

1° L'émigration par colonisation ; cette expansion est limitée, politiquement et physiquement.

2° L'application de la doctrine de Malthus ; cette méthode est ruineuse et dangereuse, puisqu'elle est contre la nature. Il n'y a qu'un seul pays qui, d'après Rathenau, ait pris cette voie : la France. Elle se défend contre les effets pernicioeux qui en résultent.

3° La mécanisation. Sa formule est : augmentation maxima de la production tout en économisant le travail et les matières. C'est à ce but que sert la

division ainsi que l'accumulation du travail, et ce double accroissement d'effet exige l'organisation (et de la production et de la consommation) et la technique qui maîtrise les forces naturelles. C'est la troisième voie. Elle est celle que prescrit l'augmentation de la production.

La production mécanisée

Réduction de la friction, accélération, uniformité et simplicité des types, diminution et usage des résidus, l'expédition la plus rapide et la plus économique des lieux d'extraction aux lieux de production les mieux situés — voilà « l'idéal mécanisé de la production ». L'afflux toujours croissant des biens se jette dans les ports, les fabriques et les magasins. Le Berlin de 1811 ne possédait pas, dans toute sa circonférence, tant d'articles qu'un seul groupe de maisons du Berlin de 1911.

L'humanité ne consomme pas tout ce que produisent les mécanismes surveillés et dirigés par son intelligence. Une partie des biens se transforme en constructions, routes, moyens de transports ; on érige de nouvelles fabriques, on exécute des travaux de canalisation, de régulation. Les expansions annuelles de Berlin égalent le mouvement de biens nécessité par la construction de l'Athènes du temps de Périclès.

Une autre partie des biens sert à la consommation. La production mécanisée élève le niveau des

conditions de vie et augmente la faim des marchandises. Celle-ci et la production s'accroissent encore par le processus que voici :

Le produit moderne se différencie considérablement de l'ancien. Un produit de l'ancien métier a quelque chose d'organique, de naturel. Le travail est correct, mais non pas mathématique ; l'œuvre a une solidité intrinsèque et résiste à l'usure. La machine, au contraire, produit mathématiquement et sacrifie la durabilité au remplacement. « La mécanisation, dit Rathenau pour préciser en quelques mots le changement, met à la place de la valeur d'acquisition, la valeur de consommation et à la place de la perte d'intérêts, l'achat renouvelé. Le luxe de notre époque n'est pas une dépense de capital, mais une dépense de rente » (1). La mécanisation ne raccommode pas, elle refond. La possibilité facile du changement crée le désir du changement et, étant artificiels, c'est-à-dire sans vie propre, ces produits de la mécanisation fatiguent, conduisent de nouveau au changement et rendent possible le surrogat. Les articles innombrables

(1) Pour expliquer cette formule, servons-nous de l'exemple suivant: Soit un capital de 1000 francs. Dans l'époque pré-mécanique, on se procure avec ce capital un objet durable qui n'aura, le cas échéant, qu'à être réparé. L'achat signifie donc un investissement du capital (1000 francs) et, par conséquent, la perte des intérêts de cette somme. Dans l'époque mécanique, au contraire, ce n'est pas avec les 1000 francs, c'est-à-dire le capital, qu'on achètera une fois pour toutes, mais, étant donné la grande quantité et le prix réduit, ce sont les intérêts ou bien les intérêts plus ou moins accumulés de cette somme qui seront destinés à l'achat renouvelé d'objets moins solides, mais facilement remplaçables. Ainsi il n'y a pas valeur d'acquisition, mais valeur de consommation, pas dépense de capital, mais dépense d'intérêts.

bles de la production moderne brillent dans leur nouveauté, mais cette fraîcheur se fane vite « et aussitôt le destin mécanisé, la mode de frapper à la porte pour indiquer au produit prématurément vieilli le chemin de la province ». Et le travail de la production se trouve aggrandi.

La propriété mécanisée ou le capital

Pour lier la substance morte qui doit être travaillée aux éléments vivants, pour tenir ceux-ci ensemble et rendre possible le processus de la production, il a fallu créer tout un système de liens et de relations. Ce système repose sur la propriété héréditaire et personnelle, mais qui devient impersonnelle sur le terrain de la production mécanisée (voir plus loin). La mécanisation repose sur la division et l'accumulation. La propriété personnelle devait s'adapter à ce double principe et devenir également divisible et accumulable, changeable et impersonnelle. Elle devait être mécanisée. « La propriété mécanisée, nous l'appelons le capital. Le processus qui, vu du dehors et physiquement, nous apparaît comme la production mécanisée, se présente de l'intérieur, vu du côté humain et organisateur, comme capitalisme. C'est pour cela que le capitalisme durera tant que durera le système de production mécanisé ; il durera même lorsque tout le capital du monde sera concentré dans les mains d'une personne ou d'une collectivité et lorsque ce que nous appelons aujourd'hui transaction se réduira ainsi à une simple comp-

tabilité (Rathenau veut dire ici certainement que les relations entre les différentes individualités économiques indépendantes seront remplacées par les relations par voie de comptabilité et de correspondance entre les membres ou employés appartenant à une même individualité ou collectivité plus grande). On peut, par conséquent, parler de la fin de la société capitaliste privée, mais non pas pour le moment (vorläufig — ici le sens est : tant que dure le système de production mécanisé) de la fin de la production capitaliste. »

Nous avons dit tout à l'heure que la propriété personnelle est impersonnelle dans l'ordre mécanique de la production. Expliquons cette contradiction apparente. L'éclaircissement sera plus facile si nous comparons ce passage de la « Kritik zur Zeit » avec une étude sur les crises industrielles, écrite par Rathenau en 1907. Les biens circulent sur le terrain de l'économie réelle (Ebene der realen Wirtschaft) et les droits de propriété sur le terrain des titres (Ebene der Machtansprüche). Sur cette double base repose notre économie universelle qui ne peut subsister que parce que chacun met sa propriété à la disposition de la production qui, d'après ses lois inhérentes, dirige ces biens à la place où leur nécessité se fait sentir. La circulation sur le terrain des valeurs réelles n'est pas du tout identique ou congruente aux mouvements qui s'effectuent dans la sphère des droits de propriété. Sur le premier terrain domine la loi du processus de la production qui reste indépendante de la répartition des titres à la propriété, tandis que

sur le second terrain (des titres), c'est le facteur juridico-personnel qui règne. Les droits de propriété qui circulent sur ce second terrain sont naturellement les images des valeurs réelles circulant sur le premier terrain. Ces images, nous les appelons les formes de circulation. Ainsi, par exemple, la forme de circulation de la propriété foncière est l'hypothèque, la forme de circulation des marchandises, la lettre de change, la forme de circulation de l'économie universelle, l'emprunt public, la forme de circulation de l'avoir inspecialisé, le compte en banque et le billet de banque, la forme de circulation du placement industriel, l'action et l'obligation. La mécanisation de la propriété a fait de tels progrès que le capital montre, dans sa divisibilité atomique, sa mobilité et sa cohésion, des analogies avec l'état d'agrégat des liquides.

En connexion avec cette distinction entre la circulation des biens ou le terrain des valeurs réelles et le terrain de leurs images ou formes de circulation, nous allons jeter un coup d'œil sur un des phénomènes les plus essentiels de la mécanisation, sur la crise industrielle et ses répercussions sur le double terrain.

Pendant la durée de la maladie économique qu'on appelle crise, la circulation du sang du corps économique est arrêtée. « La vente est arrêtée quoiqu'il y ait beaucoup de consommateurs ayant besoin de marchandises : ils ne peuvent pas les acheter, puisqu'ils sont sans occupation. La production, elle aussi, est enrayée, quoiqu'il y ait beaucoup de mains en

quête d'un travail. L'argent a disparu quoique la possession en biens n'ait pas diminuée... L'esprit d'entreprise disparaît quoiqu'il ait des commerçants, des industriels et des hommes de finances cherchant l'occasion de poser des problèmes économiques et de les résoudre. Il n'y a pas de vendeurs parce qu'il n'y a pas d'acheteurs ; il n'y a pas d'acheteurs parce qu'il n'y a pas de gain ; il n'y a pas de gain parce qu'il n'y a rien à vendre ». Cherchons les causes de la maladie.

Les marchandises qui sont mobiles et les établissements qui sont immobiles, forment l'avoir visible d'une nation. Une tendance très claire s'étale à nos yeux : la marchandise, en tant qu'elle ne sert pas à la consommation directe, tend à s'immobiliser, à se transformer en établissement. L'immobilisation prend, au cours des temps, des dimensions gigantesques, change l'intérieur et l'extérieur de la terre et nous offre un indice de première importance pour évaluer le bien-être d'une nation. Une partie des marchandises se fige donc soit en ports, machines, fabriques, soit en maisons d'habitation ou de plaisir, soit encore en casernes, etc... Une partie de ces établissements sert au développement ou à la protection de la vie, une autre partie de cette immobilisation sert à la mobilisation, puisqu'elle élargit la production des marchandises mobiles. Le procédé d'immobilisation ne peut pas être transformé. On pourrait bien formuler l'objection que nous venons d'effleurer et dire que les fabriques nouvellement édifiées augmentent les quantités des marchandises, que le bien immobi-

lisé sert à la production des biens mobilisables. Mais cela ne se fait que dans une proportion limitée. Le bien immobilisé, l'établissement, n'est pas économiquement retransformable.

L'immobilisation doit maintenant avoir une limite qu'elle ne saurait dépasser sans mettre en péril le mécanisme économique. Cela se comprend. Imaginons-nous, pour un instant et hypothétiquement, que l'immobilisation ait absorbé toutes les marchandises excepté les articles consommables dans un sens plus large. Quelle en serait la conséquence ? La production cesserait faute de matières. Il doit donc y avoir une mesure à l'immobilisation. Comment sera-t-elle déterminée ? Par l'épargne nationale restant dans le pays. Cette épargne est identique à la différence entre la production et la consommation.

Si cette limite, tracée ainsi par l'épargne, est dépassée, le manque de matières nécessaires à la production se fera sentir, il faudra les emprunter à l'étranger et finalement ralentir la production. C'est le mouvement qui se produit sur le terrain des valeurs réelles (Realien). Le terrain des formes de circulation nous en donne un reflet fidèle. Dans la première phase, c'est-à-dire celle de l'immobilisation, des lettres de change vont disparaître (puisqu'on les rembourse) pour faire place à des actions, obligations et hypothèques. Nous avons vu que le processus d'immobilisation n'est pas retransformable. La même chose se présente dans notre image de reflet, c'est-à-dire sur le terrain des formes de circulation. Les actions, obligations et hypothèques ne peuvent

pas être retransformées. Ces papiers sont achetés par l'épargnant. Si le capitaliste achète plus de ces papiers que ne le permet son épargne, il transforme une partie de son fonds de roulement en actions et alors — et c'est la deuxième phase, celle du rassasiement — on recourt aux banques et celles-ci se remplissent, à la place de moyens liquides, comme lettres de change ou avoirs quotidiens, de papiers d'établissement ; leur position se roidit, l'escompte monte et ralentit la naissance des lettres de change. On fait appel au capital de l'étranger, mais le manque de fonds de roulement exige impérieusement la restriction de l'activité et en même temps il faut payer des intérêts élevés. Dans ces circonstances le produit et la valeur des actions baisse et cette baisse est encore précipitée par la suroffre des valeurs. La naissance de nouvelles formes de circulation s'arrête.

Descendons maintenant de nouveau sur le terrain des valeurs réelles. L'immobilisation a cessé. La consommation s'est restreinte en raison de la perte de capital et de rentes ainsi qu'en raison du chômage de la population. La technique se perfectionne sous la pression de la nécessité. La consommation réduite intervient avantageusement. L'épargne commence à renaître et à s'accroître lentement et rend possible l'acquisition des matières nécessaires à la production. Celle-ci sert maintenant en premier lieu à la restitution des biens prêtés par l'étranger. Le processus de la production se met en branle et commence de nouveau à se rapprocher de la période de haute conjoncture. Sur le terrain des formes de cir-

culatlon ce changement apparait de la façon suivante : Les créances de l'étranger diminuent ; les produits des actions s'élèvent et les demandes deviennent par conséquent nombreuses. Les banques se déchargent de leurs valeurs d'immobilisation et se trouvent en état d'accepter des lettres de change. L'escompte baisse et l'offre d'argent augmente. Le circuit peut recommencer.

Après ce coup d'œil, destiné à illustrer le double terrain correspondant aux biens (Realieu) et aux formes de circulation et à compléter l'étude sur la mécanisation de la propriété, reprenons le fil de notre analyse.

L'Etat mécanisé

Comme l'organisation de la propriété s'est adaptée aux nécessités de l'économie moderne, l'Etat lui aussi s'est accomodé à l'évolution de la mécanisation. L'Etat de l'époque pré-mécanique est une institution enveloppée d'un voile mystique. Le mysticisme se manifeste notamment dans la conception du « roi par la grâce de dieu » et dans l'union de l'Etat avec la religion et le culte. L'importance croissante d'une population croissante, le commencement de la transformation économique, la pénétration du facteur économi-national dans les manifestations extérieures de l'Etat devaient fatalement ébranler cette conception mystique et religieuse. Et, en effet, nous voyons apparaître ce qu'on appelle « l'absolutisme éclairé » qui commence à révolutionner l'ancien sys-

tème. L'Etat et la royauté restent les institutions suprêmes, mais sont considérés comme des œuvres humaines, et l'esprit plus éclairé, plus libéral des monarques les détache de ce nuage de mysticisme dans lequel ils se trouvaient plongés. Le roi devient le « premier serviteur » de la communauté, l'intransigeance religieuse s'atténue et la tolérance commence à l'emporter ; le moment religieux comme coefficient capital de frottement dans la politique extérieure doit céder devant les principes nouveaux. L'Etat acquiert une raison d'être réelle et clairement visible. Avec les progrès de la mécanisation cette tendance se cristallise et se consolide. Le point de pesanteur se déplace de l'absolu et du métaphysique sur les réalités concrètes de la pratique.

Mais il serait erroné de voir dans l'Etat moderne « une forme transitoire devant conduire à une espèce de société par actions d'un degré supérieur », et il serait trop tôt de le considérer comme « une communauté armée de production, s'élevant sur une base nationale ». L'Etat puise encore ses forces les plus puissantes dans les valeurs absolues. Il est une institution en vue du bien-être et de l'utilité générale. Il protège l'ordre, la religion, la nationalité et surveille l'éducation, la science et les arts.

Une partie des fonctions de l'Etat est occasionnelle et facultative, c'est-à-dire qu'elle ne rentre pas nécessairement dans le rayon de l'activité étatique. Ainsi, par exemple, l'Etat peut bien se détacher complètement de l'Eglise, comme c'est le cas dans les pays occidentaux ; il peut réduire au strict

minimum son contrôle sur l'administration locale et régionale, comme c'est le cas dans les pays anglosaxons ; il peut accorder en matière d'éducation une sphère d'action plus étendue à l'initiative privée, comme c'est le cas en Amérique — sans perdre pour cela son caractère d'Etat.

Mais une autre partie des fonctions (et c'est naturellement cette catégorie qui nous intéresse ici surtout), découle de la nature même de l'Etat, forme son critère et ses devoirs nécessaires. Une vue générale suffira pour nous montrer comment l'Etat a suivi ici les traces de la mécanisation. La politique conservatrice et acquisitive, la guerre offensive et défensive, servent directement ou indirectement à l'existence économique. « En fait et normalement, neuf dixièmes de l'activité politique ont en vue les devoirs économiques de l'avenir. » La protection juridique a pour fin de donner la sécurité nécessaire à la personne et à la société économique sur la base de l'ordre de propriété et de mécanisation existant. Les finances qui procurent les recettes et couvrent les dépenses ne donnent pas une nouvelle couleur au tableau que nous traçons, car elles ne font que rendre possibles les activités de l'Etat dont nous nous occupons maintenant et portent, par conséquent, le caractère de la structure à laquelle elles servent. On peut dire la même chose de la législation qui règle les questions de la vie publique et privée sur la base des conceptions dominantes (*Zeitanschanung*). Les entreprises étatiques de communication et d'industrie — qu'on les considère comme des fonctions nétrie — qu'on les considère comme des fonctions né-

cessaires ou non — résultent de la mécanisation et lui servent.

La société mécanisée

Par les nombreuses relations que noue l'homme d'aujourd'hui (il est citoyen, soldat, propriétaire ou locataire, actionnaire, créancier de l'Etat, membre d'un parti politique, abonné d'un journal, etc.) et par la profession qui le tourne vers un domaine d'activité déterminé, l'homme et, d'une manière plus large, la société, deviennent le support vivant de la mécanisation. Ce qui caractérise maintenant cette société mécanisée, c'est son homogénéité. Schopenhauer a dit que l'homme moyen est un article de fabrique de la nature (*Fabriksware der Natur*). Nous pouvons appliquer cette désignation aux hommes de la société mécanisée. Le type humain d'aujourd'hui est une partie des plus minces de la grande machine et s'est assimilé au caractère de celle-ci. Les relations favorisent cette homogénéisation, puisque c'est par elles que les hommes se mettent en contact et se frottent, qu'un grand nombre de connaissances et de méthodes communes s'établissent et que le particulier apprend à se soumettre ou à s'adapter et à concevoir la coopération de l'ensemble. Parmi les relations multiples de l'homme d'aujourd'hui dont nous venons d'énumérer quelques-unes, se trouve l'abonnement à un journal. Ici nous pouvons, en passant, attirer l'attention sur un facteur capital de l'homogénéisation, le journal qui, comme le remarque Treitschke dans son livre sur l'Etat, approvi-

sionne des millions d'hommes de la même nourriture spirituelle et contribue ainsi largement à la formation ou plutôt à l'uniformation.

Même ce qui semble séparer les hommes — la profession, la carrière, conduit à l'homogénéisation. « Un avocat d'aujourd'hui ressemble à un médecin, son compagnon à la table des habitués, beaucoup plus qu'un tisserand à un drapier d'antan. » Car, malgré la dissemblance des occupations et la diversité des lieux de travail, l'uniformité des méthodes de travail, des dispositions de l'esprit, l'identité de la durée du travail, du repos et de la distraction, la similarité de l'installation du ménage, des habitudes, de l'habillement homogénéisent. Ajoutez à cette égalisation intellectuelle et physique les effets d'un bien-être constamment croissant et vous aurez les conditions fondamentales de la tendance bourgeoise qui reste significative pour la société mécanisée. Le mercantilisme de l'époque de mécanisation augmente considérablement le bien-être de la bourgeoisie et cette aisance s'étale dans la demeure, les habitudes de vie, les distractions. Mais cette richesse matérielle a causé une pauvreté en idées. La société n'a pas un haut idéal commun, pas de vie intérieure et, dans une résistance inconsciente contre l'homogénéisation, on se prévaut et se targue d'une individualité et d'une originalité qui n'existent pas ; il n'y a pas de sentiment et de conviction de solidarité ; seul un patriotisme étriqué de groupes et de réunions (Vereins und Geschäftspatriotismus) empêche de planter le drapeau commun de la bourgeoisie. C'est, nous dit

Rathenau, le cas notamment en Allemagne, où la bourgeoisie, malgré son rôle déterminant dans la vie économique, s'est effacé politiquement et a laissé le gouvernail dans les mains d'une classe privilégiée.

Cette homogénéisation a, en effet, deux limites : une par en haut et une par en bas. La première est formée par une classe noble qui, bien que d'une importance secondaire dans les autres pays mécanisés, a conservé, dans l'Allemagne d'avant guerre, le maximum d'influence et d'hégémonie. Nous en parlerons dans le chapitre consacré à l'Allemagne. Ici il s'agira d'examiner de plus près la deuxième limite.

Socialisme (2)

Au delà de la limite inférieure, il y a la misère plebs d'aujourd'hui, le prolétariat. Nous comprenons sous ce terme « la classe de la population dont les membres ne peuvent pas atteindre dans les conditions normales, à une responsabilité autonome et à une vie normale. » Cet état est une honte de la civilisation. Mais le socialisme, qui voudrait écarter cette injustice — tendance qui, en principe et en soi, doit être accueillie avec toutes les sympathies — souffre d'une double faiblesse.

D'abord, c'est son programme même dont l'origine, le caractère et le but sont matériels (3). Il veut

(2) Ce point est plus amplement développé dans le chapitre sur la réforme sociale.

(3) On pourrait ici rappeler la définition de v. Hohenlohe : Le socialisme est le rêve des pauvres.

refondre le prolétariat, lutte pour l'élévation de cette classe, mais n'a pas d'idéals pour l'ensemble de l'humanité, une conception universelle, une « Weltanschauung ». « Son chemin s'étend de la terre à la terre, sa foi la plus profonde a pour objet la révolte, sa force la plus grande consiste dans une haine commune, et son dernier espoir est celui du bien-être matériel. » (V.K.D.T.J. p. 14) Ainsi le socialisme restera un problème d'époque (Zeitaufgabe) tant qu'il restera loin de la transcendance. Mais même dans ce cadre plus restreint d'un problème d'époque, le socialisme ne pourra pas devenir — et c'est sa deuxième faiblesse — le pôle de l'évolution sociale, parce qu'il méconnaît le dualisme du travail, à savoir le fait que, dans une société basée sur la division du travail, l'invention, la disposition ou l'agencement (qui exigent de l'intuition et du talent organisateur) d'un côté, le travail et l'exécution (supposant la dextérité et la pratique) de l'autre côté, ne pourront guère se réunir.

Nous avons dit tout à l'heure que les conditions présentes du prolétariat sont un défi à la civilisation. Ces conditions restrictives ont leur racine dans l'enchaînement à vie ou même héréditaire au sort prolétaire. C'est ici que doit intervenir une réforme détachée de l'eldorado socialiste qui n'est qu'un « produit de philosophie populaire » Rathenau esquisse comme programme de l'amélioration (4) une tendance générale qu'il appelle :

(4) Cette question sera étudiée à fond dans la 2^e partie.

Euplutisme

Ses directives se réduisent aux points suivants : empêchement de l'embastringement des biens, c'est-à-dire de leur enchaînement rigide à des personnes, familles ou sociétés ; un lien plus juste entre le bien-être et le mérite économique et intellectuel ; un système d'éducation qui procure à chacun et sans distinction de fortune la possibilité de s'approprier les armes nécessaires à la lutte. Comme moyen on pourrait préconiser : impôt progressif sur le revenu, impôt très élevé sur les héritages, les dots et les donations ; forte imposition de la fortune soustraite à la production et en premier lieu du prêt à l'étranger qui sert à celui-ci et non pas à ceux qui, dans l'intérieur du pays, cherchent du capital ; droit d'étatisation s'étendant aux monopoles dus au hasard ; suppression des monopoles pour les fournitures destinées à l'Etat ; contrôle efficace de l'Etat concernant les conventions, syndicats et trusts ; dotation élevée des hauts fonctionnaires pour empêcher leur monopolisation par quelques privilégiés ; large contribution du denier public à tout ce qui a trait à la science et à l'art.

On voit que ce programme n'a rien d'original. Il existe déjà une volonté confuse et obscure dans le peuple et dans la législation qui s'efforce de réaliser l'euplutisme : Mais ces volontés sporadiques et hésitantes doivent être concentrées et programmatisées. La législation et la société doivent faire tout ce qui dépend d'elles pour que chacun puisse s'éman-

ciper de la limitation et pour que l'ascension soit rendue possible ou facilitée aux industriels et aux consciencieux. Après la sélection des qualifiés, il restera toujours un prolétariat d'inqualifiés plongé dans la misère. L'idéal certes ne peut pas être atteint, mais c'est précisément pour s'en rapprocher que restera nécessaire le contraste entre l'aisance et la limitation, comme mentor puissant contre le penchant à l'indolence.

Mais avant que la tendance euplutistique puisse mûrir ses effets, l'homogénéisation perce la limite qui sépare la bourgeoisie du prolétariat et assimile une partie importante de celui-ci. La loi d'airain est certainement une des formules désuètes de l'économie politique. Elle est d'ailleurs repoussée aujourd'hui et par les collectivistes, qui ne l'ont pas inventée mais adoptée, et les classiques qui en sont les auteurs. Il est incontestable que la mécanisation procure un champ de travail plus élevé à un nombre considérable d'ouvriers qualifiés dont le « *standard of life* » dépasse de beaucoup la somme nécessaire à la stricte existence et exigée par l'esprit de conservation. Cette partie du prolétariat s'élève ainsi, se rapproche des habitudes bourgeoises et tombe en même temps sous la loi de l'homogénéisation ; d'autre part, une partie de la bourgeoisie se voit forcée par la concurrence industrielle de sacrifier son indépendance au revenu supérieur, et l'assimilation et l'homogénéisation se voient ainsi de nouveau favorisées par l'introduction d'habitudes bourgeoises dans une partie de la catégorie ouvrière.

L'homme mécanisé

Nous voulons effleurer dans ce cadre encore un point qui nous conduira alors à la seconde branche de la transformation moderne, à la dégermanisation provoquée par la pénétration des couches.

Ce point concerne la cellule de l'organisme social, la vie de l'homme. Comment l'homme n'aurait-il pas été entraîné dans le tourbillon de la mécanisation ? Nous avons déjà indiqué quelques traits ; maintenant, il s'agit d'aller un peu plus loin et d'étudier le changement dans la psychologie et dans les dispositions de l'esprit.

L'homme d'antan vivait dans la simplicité et la tranquillité. Les connaissances étaient peu étendues et les événements qui auraient pu l'émouvoir des plus rares. Il connaissait son métier, créait et achevait son œuvre et c'est pour cela qu'il l'entourait de son affection. Rien ne le poussait, rien ne le pressait. Il pouvait observer et approfondir.

Combien l'horizon de l'individu s'est élargi depuis lors ? L'école lui donne des notions du monde passé et présent ; la production l'enveloppe d'une variété et d'une multiplicité énorme de mécanismes ; avec les moyens de communications modernes, il peut traverser de vastes régions. Les accidents et les événements n'ont pour lui rien d'extraordinaire. « Une fois par jour au moins, se lève le rideau du théâtre mondial ; assassinat et violence, guerre et ruses de diplomates, voyages de princes et courses hippiques, découvertes et inventions, expéditions,

rapports intimes, constructions, accidents, représentations théâtrales, affaires de spéculation et phénomènes se présentent à ses yeux ; le matin, pendant un café défilent devant lui plus de raretés qu'il n'a été donné à ses aïeux d'en voir pendant toute leur vie... L'inquiétant dans cette fuite d'images c'est leur rapidité et leur incohérence. Des mineurs sont ensevelis : brusque émotion. Un enfant maltraité : courte indignation. L'avion vient : un moment d'attention. L'après-midi tout est oublié pour que place soit faite dans le cerveau à des commandes, des demandes et des vues d'ensemble. » De cette façon, un état d'esprit et d'âme tout à fait particulier se fait jour. On n'examine pas ; on insère rapidement dans la longue chaîne de la soi-disant expérience, ce qu'on a lu ou ce qu'on a vu. Cet enregistrement se fait par un jugement précipité ou plutôt par un préjugement. Cette grande abondance de faits émousse le respect du nouveau et de l'événement et exige des gradations. Si celles-ci ne se présentent pas, on éprouve de l'ennui qui « vu sous l'aspect mécanique est l'avertissement faisant sentir à l'homme qu'il est provisoirement écarté de l'activité générale. »

Non seulement le respect de l'événement, mais aussi celui de l'autorité a fait son temps. Autrefois le fils imitait son père puisque celui-ci avait l'expérience bien riche, fruit d'une longue activité. Une lente adaptation était rendue possible par une évolution qui, elle aussi, était des plus lentes. Le fils qui, aujourd'hui, s'inclinerait devant l'autorité des méthodes de son père, serait vite écrasé par la roue

de la mécanisation. Celle-ci ne connaît qu'une autorité : le succès.

Et la protection patriarcale ? Un anachronisme. Autrefois quelques hommes d'Etat faisaient la politique et agissaient pour la collectivité. La politique c'est l'art de deviner les intérêts étrangers, d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'une situation, d'interpréter, de négocier, de conjuguer, d'isoler et de battre. Cet art, mais chacun doit s'en servir aujourd'hui où on ne lutte pas seulement avec la nature, mais aussi avec ses semblables (5). On fait de la politique privée et on se rend ainsi capable de prendre une part active à la chose publique. L'homme moderne repousse la protection patriarcale et ne reconnaît pas une sagesse supérieure, planant au-dessus de lui et inspirée par la divinité. Il a des revendications, postule des droits et est résolu à les conquérir et à les défendre.

L'amour du travail, lui aussi, a disparu. Le travail reste une œuvre partielle dont on ne voit ni le commencement ni la fin. La joie que procure l'œuvre est remplacée par la joie que procure l'accomplissement. Après qu'on a achevé le travail, il ne reste pas de temps pour le contempler et l'embellir.

(5) « ...dans ce régime chacun est pour l'autre un moyen qu'on abandonne dès qu'il cesse d'être utile. Pour le producteur, le voisin est un concurrent, donc un ennemi ; ou un acheteur, donc un moyen ; ou un fournisseur, donc encore un ennemi ; ou un associé, donc encore un moyen. S'il approche quelqu'un, c'est parce qu'il lui veut quelque chose ; si d'autres l'approchent, c'est encore parce qu'ils espèrent quelque chose de lui ; des deux côtés on est sur ses gardes ; des deux côtés on observe une attitude de méfiance hostile... (voir V. K. D. T. J. p. 46, 47).

L'heure presse. Il s'agit d'élargir et de multiplier la production pour dépasser le voisin. Et où sont le calme, la tranquillité d'autrefois ? L'angoisse, la cupidité et la passion donnent au travail son rythme. Après les fatigues et les émotions du jour, il n'y a pas de repos, pas de relèvement pour l'homme mécanisé. Celui-ci a besoin d'impressions nouvelles. Il ne trouve pas de divertissement dans la nature et dans l'art. « La fuite des pensées dans l'insomnie le secoue comme une fièvre. » Les instincts et les sens supprimés exigent leur droit et demandent l'enivrement. On veut avoir des gradations et celles-ci aboutissent à la sensation. Au jour plein d'une activité nerveuse, succède un soir rempli de plaisirs faux et empoisonnée. « Ces joies frisent le désespoir, ils rappellent les prétendants d'Homère qui, lors du rapprochement du destin, dévorent en riant la viande ensanglantée, tandis que les larmes coulent sur leurs visages. »

CHAPITRE III

La dégermanisation

Nous avons vu comment la production, la propriété, la société et l'homme ne purent se soustraire à la mécanisation. Mais, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, le surpeuplement n'aurait pas, à lui seul, donné à la mécanisation l'étendue qu'on sait, si un facteur biologique n'était pas intervenu pour créer les conditions supplémentaires. Parallèlement en effet à l'augmentation de la population se produisait un changement de race, l'absorption d'une couche supérieure. Sous les titres « Peuples à une et à deux couches » et « La balance des forces entre dominateurs et dominés », nous avons parlé de la cause et du caractère de ce processus, et nous avons conclu que la pénétration des couches s'est exprimée dans la disposition d'esprit comme la dégermanisation qui a créé le type humain approprié aux devoirs de la mécanisation. C'est ce changement du naturel qui fera l'objet des considérations qui vont suivre.

Le Zweckmenschentum (l'humanité utilitaire)

La nature tout entière des seigneurs germaniques de l'occident était étrangère au processus de la mécanisation. Transcendance, vertu belliqueuse, amour des choses pour elles-mêmes, voilà les traits saillants de leur caractère. Leur nature dépourvue de toute peur ne connaissait pas l'utilitaire. Or, la mécanisation se base précisément sur l'utilitarisme. Aucune action n'est pour elle un but absolu (*Selbstzweck*) ; chaque organe doit servir au processus d'ensemble et celui-ci engendre de nouveaux organes.

Les membres de l'ancienne couche supérieure et ses débris voyaient et voient encore dans ce système en contradiction si manifeste avec leur nature, leur ennemi, une menace de leur hégémonie. Ils le combattent par conséquent avec acharnement et la lutte se perpétue jusqu'à nos jours. Le programme conservateur, la lutte contre les villes, l'industrie, le commerce, les constitutions et les démocraties, n'est pas autre chose que la volonté inconsciente dirigée contre la mécanisation destructrice de l'ancienne hégémonie.

Nous avons vu comment les opprimés possédaient et acquéraient les qualités exigées par la mécanisation. « Ils portaient le bâton de maréchal des hommes mécanisés dans leur sac ». Le travail et la division du travail étaient la base de leur existence. La crainte des opprimés les rendaient subtils, ingénieux et prudents. Le désir de savoir et l'élasticité

de leur esprit étaient leurs armes contre la force des supérieurs. Les aspirations des opprimés n'ont en vue que l'effet ; leur volonté substantielle supprime les forces de l'âme et les prédestine au type humain imbu d'opportunité (Zweckmenschentum) de l'époque de mécanisation. L'homme de cette époque se met sous le joug de l'opinion publique. Cette disposition s'explique par les sentiments ataviques de l'ancienne déconsidération. La crainte devant l'action, devant l'opinion, des dominants d'autrefois est devenue la crainte devant l'opinion des autres. L'opprimé déplace le centre de gravité en dehors de la personnalité. Il cherche la reconnaissance et l'envie. Cette psychologie malade de l'ancienne couche inférieure conduit aux ressorts qui accélèrent la roue de la mécanisation : à l'ambition et à la faim de marchandises. A l'ambition qui, au delà des avantages matériels, cherche avant tout l'effet et l'admiration pour elles et en elles-mêmes (1) et stimule l'invention et la volonté productrice ; à la faim de marchandises qui naît de la joie que procure la posses-

(1) GROSVENOR B. CLARKSON dit, dans son livre : « L'industrie américaine dans la guerre mondiale » : « Les poètes s'estiment d'après le mérite, les hommes d'affaires se mesurent aux dollars... A côté de Baruch (qui, dans l'office américaine des industries de guerre, a joué un rôle semblable à celui de Rathenau en Allemagne), des hommes tels que Stettinius, Lovett, Schwab, Franklin, Ryan et beaucoup d'autres du même calibre furent appelés au premier rang. On a calculé que la capacité personnelle de gain des hommes ainsi groupés pouvait être évaluée à 35 millions de dollars par an ». Il est clair que ce n'est qu'une partie infime de cette somme formidable qui servira à la satisfaction des besoins matériels. La faim de marchandises se manifeste plutôt chez le gros des hommes. Entre les héros de la mécanisation s'établit une concurrence des ambitions et des velléités de pouvoir.

sion. Celle-ci permet de se mesurer avec le voisin et a une répercussion nouvelle sur l'ambition. Ainsi il y a une répercussion mutuelle entre l'ambition et la faim de marchandises et la cupidité rehausse sans interruption l'effet de la mécanisation. « Comme les conquérants du palais de Pékin passaient à gué des étoffes de soie, ainsi le gageur d'aujourd'hui patauge dans les fleuves de marchandises et laisse des fleuves de déchets derrière lui. »

Cet esprit a triomphé et a amené l'efflorescence de la mécanisation. Le changement de race ne s'est pas produit d'une manière complète, absolue. La mixture a conservé une faible trace de l'ancien esprit et c'est à cela qu'on doit le reste de transcendance, de volonté désintéressée, d'approfondissement et de sacrifice dans la science et dans la vie publique. Les anciennes vertus s'affaiblissent à mesure que s'affaiblit, du Nord au Sud de l'Europe, cette ancienne trace, survivance de la couche supérieure. De même dans la culture du Japon, l'idéalisme du service, la virilité, et l'admiration de la nature sont issus de la domination d'une couche supérieure d'origine inconnue. Et si les Etats-Unis ne possèdent pas des forces pouvant créer une culture, c'est parce que, d'après Rathenau, leur population, qui, dans sa mixture, correspond à la moyenne européenne, ne possède pas le degré de l'ancien esprit germanique qui s'est conservé en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et dans l'Autriche cisleithane, par exemple. La mécanisation et la modernité créée par elle sont l'œuvre d'un esprit agermanique qui est resté vain-

queur dans la lutte avec la couche germanique et l'a, sinon complètement absorbé, du moins grandement dégermanisée. Quelques auteurs voient les conséquences du processus, mais non pas son origine. Ils regrettent la destruction des anciennes vertus par les progrès de la mécanisation, mais voient, dans celle-ci, la conséquence du capitalisme et font remonter celui-ci à l'influence du judaïsme qui, depuis la période de son émancipation, alla toujours en grandissant. Ils déclarent une guerre à outrance à cette influence judaïque, prêchent une doctrine antisémite sui generis et exigent le retour au germanisme. L'analyse que nous venons de faire prouve l'absurdité de ces idées. La mécanisation n'est pas l'œuvre du judaïsme, mais celle du surpeuplement, et la dégermanisation ne résulte pas de l'agrandissement de l'influence sémite, mais du changement de race. Un retour au germanisme est, par conséquent, pratiquement irréalisable, puisqu'il supposerait une démixtion ethnique.

Les idéals de notre époque

Les idéals reflètent la nature d'une époque parce qu'ils indiquent les rêves et les désirs de la communauté. Un tableau d'ensemble doit donc renfermer cette étude abstraite et particulièrement délicate. L'essai de cristalliser les idéals de notre époque se heurte en effet à des difficultés qu'il est aisé de prévoir et dont nous allons définir le caractère.

La société européenne, issue de la pénétration

de deux couches, nous montre des degrés de fusion qui varient suivant les régions, et elle manque ainsi de conformité nécessaire à la naissance d'idéals uniformes. D'autre part, c'est la mécanisation elle-même qui ralentit la formation des idéals, puisqu'elle a un but matériel réfractaire aux rêves et aux espérances et puisqu'elle n'est qu'une machinerie fermée dont la seule tendance est d'accélérer toujours son mouvement. Notre tableau ne sera donc pas complet. Les idéals de notre époque sont d'une part un croisement des formes anciennes et nouvelles, d'autre part, c'est la mécanisation qui, malgré son matérialisme incontestable et en raison des progrès de l'homogénéisation, a réussi à détruire des formes anciennes et à donner à la masse façonnée à sa guise quelques traits d'idéals nouveaux.

Dans l'humain, ce sont encore les anciens idéals de courage, de martyre et de générosité qui prédominent. Dans la poésie et la prose, on glorifie l'héroïsme. On n'a que de dédain pour le lâche et ses machinations secrètes. Mais, sous l'influence de la mécanisation, on constate déjà un certain déplacement de cet idéal dans la direction de l'énergie et de l'intellect. Les héros d'autrefois n'ont pas les qualités exigées par la mécanisation. La victoire est remplacée par le succès, le courage physique par le courage industriel. Des hommes américains du succès se réjouissent de l'estime et de l'imitation.

L'éthique publique subit un changement encore plus accentué. L'époque prémécanique se contenta,

en matière de bienfaisance, de la fondation de quelques hospices ou de quelques prisons pour les aliénés ; on a confié le reste au hasard et à la miséricorde. L'époque de la mécanisation a largement développé l'œuvre législative et organisatrice de la bienfaisance, et l'opinion d'après laquelle la misère constitue un homicide entachant la société, prévaut de plus en plus. Les institutions sociales se déploient. On veut — pour nous servir d'un mot spirituel d'un ancien ouvrier lyonnais — que l'homme pauvre cesse d'être un pauvre homme. Ce changement éthique a sa raison dans la pitié qui n'est pas autre chose qu'une crainte altruiste introduite dans l'époque moderne par l'ancienne couche des opprimés.

Dans la vie religieuse il y avait un hiatus entre le christianisme et l'idéal germanique de courage. Comment en effet cet idéal aurait-il pu s'adapter à l'humilité évangélique. L'enseignement proprement dit de l'idéal chrétien, celui de l'amour et du royaume de Dieu, restait ésotérique. L'Eglise ne pouvait pas communiquer au peuple la transcendance du christianisme, puisque cela aurait été une lutte contre l'ordre existant. La Réformation si riche en transformations dogmatiques et rituelles et qui avait le mérite d'avoir ressuscité l'évangile — ne transformait pas non plus l'état antérieur au point de vue du christianisme proprement dit, puisqu'elle n'osait pas réaliser les mœurs évangéliques dans une rébellion contre les habitudes de vie, les guerres et la politique de l'Occident. L'Eglise mettait ces coutumes occidentales au service de ses intérêts terrestres

et ne s'élevait point à la hauteur transcendante du christianisme.

La mécanisation appliquait contre l'Eglise ses méthodes rationnelles et faisait triompher la tolérance et la liberté religieuse contre le cléricalisme. Mais ce monde mécanisé qui ne connaît pas l'extraordinaire, qui est inspiré par la raison et les réalités de la loi mécanique, et non pas par des valeurs éthiques absolues, ne pouvait pas s'élever au christianisme. Dans l'ardeur de son zèle il supprimait les forces de l'âme au bénéfice des forces de l'esprit et il a à en souffrir. Mais ces souffrances auront une influence bienfaisante. La couche inférieure qui a amené l'âge de la mécanisation n'est pas complètement dépourvue de forces religieuses. Et lorsque, sous les fouets de l'expérience, on aura atténué la pression mécanique devenue insupportable, les qualités de transcendance et de religiosité supprimées se feront jour et « se montreront assez riche pour élever un idéal religieux dégagé des chaînes terrestres ».

Par quelles phases a passé l'idéal de l'art ? Originellement le jeu des peuples primitifs, l'art s'épanouissait grâce à son attachement au métier et à l'accumulation traditionnelle de l'expérience qui en résultait, à l'intelligence grandissante de la population, à la faveur des rois et des princes qui attiraient les artistes à leur cour, élargissaient les devoirs et rendaient ainsi possible la création monumentale. Ce qui le féconda le plus, c'était la conquête qui rendait la domination à la couche aristocratique. L'aristocratie ouvrait à l'art des voies nouvelles qui

le rapprochaient des profondeurs de la vie religieuse et sentimentale. Après la mixtion, après la disparition de l'aristocratie sous les flots de la couche inférieure, l'art cessa d'être transcendant, c'est-à-dire de chercher au delà des cupidités et des désirs l'unité et l'harmonie éternelles, et devint sensitif, nerveux, tourné vers la terre (2). Grâce au bien-être croissant de la classe bourgeoise, c'est elle qui assumait le rôle de commandant, et la mécanisation éclipsait en même temps le métier avec la tradition et l'habileté liées à celui-ci. Malgré quelques contre-courants, c'est l'art sensitif qui se développe comme idéal de cette époque. Les laboratoires de l'art commencent à tomber sous la forme de production moderne. Les difficultés de la lutte pour l'existence, la concurrence, le besoin et sa satisfaction en masses, la publicité, les expositions, la mode et le désir du neuf, l'occupation de bouche-trou, poussent à une création hâtive et les terrains de frontière entre l'art et le commerce absorbent une grande partie de l'activité.

Nous arrivons maintenant de la sphère supérieure au domaine plus quotidien de la politique. Malgré la nature internationale de la mécanisation, malgré l'interdépendance et les répercussions mutuelles qu'elle provoque, malgré l'homogénéisation

(2) Dies kennzeichnet die Künste der Verschmelzungsepochen dass sie immer wieder den Weg eingeschlagen haben vom Religiösen zum Exstatischen und Deklamatorischen, vom organisch Struktiven zum stimmungsmässig Koloristischen, vom Architektonischen zum Dekorativen, vom Gemütsvollen zum Sentimentalen, vom Exgreifenden zum Sensationellen: symbolisch gesprochen von der Linie zur Farbe und vom Organismus zum Eindruck. »

et la compensation due aux communications internationales — l'idéal politique de notre époque, c'est, en opposition avec le cosmopolitisme du siècle philosophique, le nationalisme. Puisque la forme aiguë du nationalisme s'est développée parallèlement à la mécanisation, c'est sinon dans l'essence, au moins dans les modalités de celui-ci que nous devons en chercher la cause.

La mécanisation, à la veille de ses progrès rapides, se trouve, au début du XIX^e siècle, en face d'un continent ravagé par des conflits : c'est la coalition de l'Europe contre la France. Après la pacification superficielle, les fissures politiques ne disparaissent pas et la forme économique mécanisée destinée à proprement parler à des peuples amis, doit se développer séparément. D'après Rathenau, c'est sur le sol allemand que cette forme nouvelle d'économie trouve les conditions les plus favorables. C'est la raison profonde de l'essor de la Prusse et de l'Allemagne au XIX^e siècle. Le peuple et la richesse s'accroissent et cette circonstance ne peut qu'activer encore la mécanisation. Les guerres menées par la Prusse dans la deuxième moitié du XIX^e siècle sont qualifiées par Rathenau d'« examens » qui avaient à prouver son aptitude à l'état de grande puissance, mais qui eurent pour conséquence fatale que les nations du continent se dressèrent les unes contre les autres avec plus d'hostilité et de rancune qu'au début du siècle. L'Allemagne unifiée devait se préparer à un « nouvel examen » : la reconnaissance de sa puissance économique par ses rivales,

Toute la politique devenait ainsi une politique économique, une préparation à la guerre. Cette concurrence conduit à des divergences continuelles, à des animosités et devient ainsi un berceau du nationalisme. « Le nationalisme de notre époque est la réaction de la répartition inégale des avantages de la mécanisation ». Une aggravation considérable de ce nationalisme sortait de l'Allemagne ou d'une façon plus précise de la classe dominante en Allemagne qui, voyant ses intérêts — notamment agraires — menacés par les tendances internationales de la mécanisation, poussait l'étranger, par sa politique de protection douanière, à des mesures de rétorsion qui introduisirent l'hostilité, d'abord au sens économique, puis politique, dans les vastes couches de la société bourgeoise.

Malgré que le nationalisme ait pénétré notre époque jusqu'à ses racines, il n'aura pas de durée, parce qu'il est, dans sa forme actuelle, un contre-sens et aboutit fatalement au cataclysme. Grillparzer a dit : de l'humanité par la nationalité à la bestialité. Si la forme nationale conservait son caractère absurde, cette suite pourrait bien se transformer en réalité catastrophique. Un cosmopolitisme ne reviendra certes pas ou ne reviendra que difficilement comme idéal politique. Un patriotisme sain qui se défend de s'incliner devant la langue, la domination et la culture étrangère, est justifié. Mais le nationalisme qui a pris naissance relève de la pathologie politique et entrave le processus de la circulation. Ce système ne pourra pas se maintenir. Des facteurs

extérieurs pouvaient bien arracher l'évolution de la mécanisation à son ornière normale, mais la nature et la loi intérieure de la mécanisation conduisent au-dessus des conventions d'arbitrage et par des ententes économiques et douanières, à la constitution de la société des puissances.

La mécanisation a comme idéal de politique intérieure l'état administratif. Le gouvernement, c'est-à-dire la direction d'une masse par une volonté réfléchie à des buts pré-établis, est impossible, étant donné la multitude et la variété des intérêts et des besoins de l'époque mécanisée. L'administration, au contraire, qui forme pour le particulier sa supériorité gouvernante effective, tandis qu'elle n'est pour la collectivité que la supériorité gouvernante virtuelle, se borne à la compensation, à l'aplanissement des intérêts. Il est conforme à la mécanisation qu'à la tête de cette administration se trouve un facteur qui garantisse l'ajustement impartial de ces intérêts. Rathenau croit par conséquent que la mécanisation n'est pas du tout hostile à la monarchie impartiale qui identifie son existence avec celle de l'Etat et non pas avec celle d'un groupe d'intérêts et répond ainsi de la stabilité et de la continuité de l'impartialité. Jusqu'à la fin de la guerre mondiale, des groupes privilégiés (notamment dans les Etats de l'Europe centrale, le clergé en Autriche, la noblesse en Prusse et dans les autres parties de l'Etat fédéral) ont maintenu leurs prérogatives, empêché la formation d'un état administratif monarchique et impartial et ainsi contribué à l'effondrement du principe dynastique.

L'autorité monarchique n'a rien à craindre de la mécanisation prise en elle-même. Il en est différemment de la noblesse. Celle-ci a pu, malgré les progrès de la mécanisation, se défendre dans quelques pays et notamment en Prusse (qui passe ici pour type), parce qu'elle se trouvait liée à la propriété rurale qui permet de contrôler une grande partie de la population. Le système d'administration aristocratique pouvait aussi en partie se maintenir parce que les anciens opprimés éprouvaient encore un certain besoin de dépendance, et finalement parce que quelques dynasties, ne se sentant pas en sûreté devant la montée du capitalisme, concluaient une alliance avec l'aristocratie qui leur paraissait être une alliée naturelle. Un certain nombre de dynasties européennes, inspirées par une meilleure intelligence des choses, changèrent résolument l'orientation dès que les circonstances furent parvenues à maturité. C'est ainsi qu'au commencement de la guerre mondiale ce n'était que l'Europe centrale ou, en premier lieu, l'Europe centrale au sein de laquelle subsistaient des dynasties féodalement enracinées.

Or, la mécanisation est plus forte que la capacité de résistance de la noblesse, capacité nourrie par des moments passagers, et, par sa force élémentaire, cette mécanisation a mis les ordres aristocratiques dans un état instable. Le but de l'évolution mécaniste c'est l'état d'administration qui se caractérise par l'accommodation des intérêts au moyen d'instances déterminées, tandis que la volonté collective n'intervient que d'une manière initiative ou

prohibitive en vue de l'établissement des principes généraux.

Si nous passons en revue maintenant notre époque et ses aspirations, nous obtenons un tableau dont les couleurs se combinent pour former une seule impression :

Les convictions et les rêves d'hier ne se maintiennent qu'aux frontières du domaine mécanisé, la conscience collective est imbibée d'intérêt, les sources de production, les méthodes et les conditions de vie sont dominées et dirigées par une force qui est sans précédent dans son uniformité et dans son étendue. Elle s'appelle mécanisation et elle se base sur le rationalisme et l'intellectualisme.

CHAPITRE IV

La mécanisation et l'âme

La mécanisation n'a pas encore atteint son point culminant. Nous pouvons très bien nous représenter son évolution future. Surpeuplement grandissant, exploitation des régions encore en friches, commodités nouvelles, soumission plus complète des forces naturelles, améliorations et perfectionnements de toute nature. Nous voulons ici attirer l'attention sur une étude que Rathenau a écrite en 1904 et qui a pour objet le chemin de fer pour marchandises en masses (Massengüterbahn). Elle nous montre qu'elle est la voie que pourra prendre l'économisation pour augmenter à son maximum l'effet de la production.

Nous savons que la mécanisation aboutit, par le développement du machinisme et des moyens de communication à la production en masses. Elle avance sur ce chemin ; pour parvenir à une réduction du coût de la production et à des perfectionnements continuels, elle veut faire sortir les matières de tous les endroits où elles se trouvent, les réunir dans les lieux de transformation les meilleurs au point de vue économique, et attirer les débouchés les plus fa-

vorables. Dans ce sens, le transport devient un des facteurs les plus essentiels de l'industrialisme. Le problème capital consiste dans la réunion parfaite des matières et l'écoulement rapide des produits, c'est-à-dire dans l'amoindrissement de la perte par frottement dans la circulation des biens. Pour éclaircir la portée du problème, il suffit d'indiquer que les matières premières les plus importantes (charbon, fer, chaux et pierres de bâtiment, p. exemple) ne peuvent pas parcourir un nombre relativement restreint de kilomètres sans exclure ou au moins réduire considérablement, en raison de l'élévation de leur prix, une applicabilité capable de soutenir la concurrence ; que l'acide sulfurique, la houille et le lignite, par exemple, doublent leur pris, si, dans le transport par chemin de fer, ils dépassent 500, 300 et 44 kilomètres respectivement (1). Imaginons-nous pour un instant qu'un terrain de production, comme par exemple l'Allemagne, devienne pratiquement libre de tous frais de transport. Quelle en serait la conséquence ? La production et la consommation s'augmenteraient prodigieusement, des possibilités d'existence seraient créées à des industries qui, à l'heure actuelle, font défaut pour des raisons géographiques, et des régions bien peuplées, comme l'Est prussien, qui, en raison de l'absence des matières premières et de la consommation ne sont pas encore industrialisées, pourraient bien le devenir. L'objection que l'Etat devrait supporter les pertes qui résulteraient

(1) L'étude se rapporte aux conditions de transport, telles qu'elles existaient dans l'Allemagne d'avant guerre.

pour lui d'une méthode de transport à bon marché, peut être désarmée par l'observation que l'accroissement de la production et de la consommation ne manqueront pas d'augmenter la quantité des transports et que d'autre part l'industrie et le commerce florissants pourront bien compenser par des impôts plus élevés la lacune budgétaire que la méthode envisagée pourrait occasionner.

Mais nous pouvons aller au delà d'une simple réduction des tarifs et aborder la question d'un point de vue encore plus large.

On considère généralement que le transport maritime se fait à un prix plus modéré que le transport terrestre. On essaie — à condition que les données géographiques le permettent — de transporter ce principe dans le pays intérieur par la construction de canaux dont on justifie la supériorité par : 1° la réduction du coût de traction, réduction provoquée par la diminution du déploiement de force, obtenue grâce au frottement de glissement ; 2° par le volume plus considérable des moyens de transport ; 3° par la possibilité d'une plus grande densité de la circulation. Cette justification est sujette à revision. Le coût de traction (charbon, eau, matières de graissage, etc) dans la communication par chemins de fer, ne fait qu'une partie réduite des dépenses et on ne saurait trouver par conséquent un inconvénient décisif dans le frottement de roulement. En ce qui concerne le volume, il est clair qu'ici se trouve en face de la capacité du navire, la totalité additionnée des volumes des fourgons. Le train implique même

un avantage en raison de la division plus pratique de l'unité. Il reste maintenant à examiner, si on ne pouvait pas obtenir à l'aide des chemins de fer, une densité adéquate à la fréquentation des canaux. Ce but pourra être atteint par la Massengüterbahn (chemins de fer pour marchandises en masse) « Il saute aux yeux que les systèmes de chemin de fer existants, qui doivent servir à la fois à la communication des personnes et des marchandises, se trouvent étroitement limités dans leur faculté de transport, puisqu'ils sont obligés de travailler avec des vitesses variées, des grandes intervalles entre les trains et en observant strictement le tableau de marche des trains. Si on pouvait embrasser d'un coup d'œil et à vol d'oiseau toute la longueur d'une ligne de chemin de fer fortement fréquenté, on verrait sur la longue ligne noire se mouvoir, comme des petits points, les trains séparés par de grandes intervalles. Sur la ligne extrêmement chargée Berlin-Halle, et pendant la plus forte communication, la longueur totale des trains en mouvement ne dépasse guère le $1/30$ de la longueur de la ligne. Or, on pourrait très bien s'imaginer l'état opposé, c'est-à-dire toute la ligne couverte, à la façon d'un chapelet, de wagons en mouvement et cela à tel point que les distances se réduisent au minimum ».

La capacité de transport serait ainsi prodigieusement augmentée. La condition préliminaire serait naturellement la normalisation de la vitesse de mouvement et la séparation de la communication des personnes et des marchandises. La communication

des personnes tend à l'accélération, celle des marchandises au contraire à la densité augmentée. La séparation peut très bien se réaliser (et se réalise déjà) par les trains électriques destinés à la communication des personnes, trains qui accélèrent la vitesse et exigent des rails particuliers. Si les conditions que nous venons d'indiquer se trouvent remplies, la densité augmentée et les wagons agrandis, c'est la supériorité du transport par chemin de fer par rapport aux canaux. Cette affirmation est encore corroborée par le fait, que le transport par canal est nécessairement lent et interrompu pendant l'hiver ; que les constructions exigent de lourds sacrifices de l'Etat et des provinces, tandis que les trains de marchandises en masse pourraient être confiés à l'initiative privée qui ne manquerait pas d'intervenir, étant données les chances de succès. Certes, l'Etat ne permettrait que difficilement la concurrence de l'entreprise privée, mais il est vraisemblable, d'après Rathenau, que tôt ou tard c'est l'Etat lui-même qui arrivera à cette intelligence (Einsicht) économique et prendra l'initiative. On pourrait même examiner si on ne pouvait pas, sur une telle « Güterbahn » (chemin de fer de marchandises) appliquer le système des canaux et mettre, contre le versement de certaines taxes, à la disposition des trains appartenant aux intéressés l'usage de la ligne, naturellement sous condition d'observation obligatoire de certaines prescriptions (hommes d'équipe adéquates, même direction et observation d'une certaine intervalle entre les trains, vitesse modérée).

Le professeur Raumer, chargé de l'enquête par un syndicat d'études formé, en 1904, sous la direction de Rathenau et Lemman, par le « Berliner Handels-Gesellschaft, l'Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft et la raison Lenz & Co, en vue de l'élaboration du plan, le professeur Raumer arrivait donc à la conclusion que : les tarifs pourraient être, grâce à des trains de marchandises particuliers, réduits à la moitié ou même au quart des tarifs existants les plus modérés et que ces trains seraient moins coûteux, d'une plus grande capacité et plus profitables que les canaux.



Fermions notre parenthèse. Elle ne devait que nous montrer un des sentiers qu'on n'a pas encore frayé et qui ne restera pas intact. La mécanisation de la planète durera encore des générations. Des matières, des organismes et des combinaisons nouvelles seront découverts et nous pourrions laisser ici libre cours à nos pensées et à nos imaginations, les poursuivre jusqu'au fantastique qui, au sens de la mécanisation, n'est pourtant pas insoluble, irréalisable.

Et alors ? Le bonheur véritable sera-t-il atteint ? Non. Car le bonheur ne vient pas de la matière.

La mécanisation n'a pas encore atteint le degré maximum et porte quand même la mort dans le cœur. Le monde accablé par la mécanisation croissante, et d'une plénitude inépuisable de biens matériels, ressemble à Midas, « béni » par Bacchus, et qui

meurt de soif dans le fleuve d'or. Les chaînes de la pensée utilitaire l'oppressent et il lutte pour la délivrance. Il cherche encore en tâtonnant le but de ses aspirations ardentes. Pour s'en rapprocher, il doit d'abord avoir trouvé et dégagé les forces antagonistes de la mécanisation. Nous avons vu comment, après une longue lutte, après des péripéties, bien entendu, mais finalement partout le nombre et l'intellect de l'une des catégories l'emportèrent sur le caractère et la tradition de l'autre. Le temps nouveau portait la marque des rebelles, et les rudiments des anciennes vertus commençaient à s'effacer. Notre époque est encore enivrée par les troubles et le bruit de la lutte, elle est « psychologiquement daltonique », à proprement parler parce qu'elle ne distingue pas les deux groupes de qualités spirituelles (*geistige Eigenschaftsgruppen*) liés aux deux catégories mentionnées tout à l'heure. « La connaissance des deux groupes de qualités spirituelles paraîtra un jour aussi naturelle, qu'aujourd'hui la distinction des marques corporelles des groupes de Caucasiens et de Mongoles, par exemple ».

Quand la lutte se sera atténuée, l'humanité reconnaîtra clairement ce qu'elle sent déjà aujourd'hui : qu'elle a possédé quelque chose d'incalculable et qu'elle l'a perdu dans le tumulte de la lutte. Deux types idéals séparés et fortement dessinés se laisseront abstraire. Une telle compréhension et estimation des qualités humaines contre-carrera la mécanisation qui sacrifie le caractère à l'intelligence et amènera l'appréciation de ce que le monde doit aux

valeurs éthiques et spirituelles de l'ancienne couche supérieure.

Une autre amélioration aussi se produira. Elle concerne le processus de la production mécanique. Celui-ci est caractérisé par une double tendance. La première correspond à la nécessité économique créée par les progrès du surpeuplement qui exige un accroissement de la production, accroissement qui réagit de nouveau sur la densité. Cette tendance est naturelle et reste hors de discussion. L'autre tendance au contraire est contre la nature et aliène l'homme à celle-ci. Cette tendance consiste à inciter, par la masse des biens de consommation, la consommation des particuliers, consommation qui exige alors de nouveaux articles. Ainsi prend naissance une faim de marchandises des plus cupides. Un tiers et même la moitié du travail mondial est englouti par la production du poison de la civilisation, des moyens d'excitation et d'enivrement, de parure et de fatraserie dont n'ont besoin ni la conservation corporelle ni le bonheur de l'âme. Si le monde renonce à ces nuisances, il secouera une partie du fardeau de mécanisation volontairement portée pour consacrer sa force de travail à des buts plus heureux. Et qu'on ne dise pas qu'une telle limitation de la production priverait la population d'une partie de son gagne-pain, puisque ce serait « une variation de l'ancien paralogisme que le luxe est nécessaire puisqu'il amène l'argent parmi les gens ».

La mécanisation a engendré une nécessité intérieure et c'est celle-ci qui forcera les hommes à cher-

cher les forces antagonistes de la mécanisation et à satisfaire leurs aspirations ardentes malgré tous les obstacles. Et dans son désir le plus profond, l'humanité cherche son âme que notre époque n'a pas pu déployer, puisqu'elle a fait le monde utilitaire et dépourvu de transcendance. Même le raisonnement est mécanisé. Le savoir matériel a pris une étendue immense. On dispose d'une multitude énorme de liaisons, d'analogies, de faits observés qui se changent mais conservent toujours le germe. Dans la langue moderne aussi pullulent les formules des connexes et les rapports abstraits. Ainsi, on analyse toujours, on compare et on enregistre sans relâche. Et à force de tant d'analogies, de précédents, de symboles et d'ordonnances au fond toujours les mêmes, « nous nous trouvons dans la situation de joueurs de cartes exercés qui, après avoir joué les premières cartes, prévoient la tournure que prendra la partie, les incidents qui interviendront et les fautes qui seront commises ». Ainsi, on a déjà tout creusé, tout remâché. Ce raisonnement mécanique nous répugne inconsciemment et notre désir d'un sens plus élevé de la vie ne peut que devenir plus ardent. L'humanité trouvera ce sens élevé parce qu'elle trouvera son âme. Les trois rayonnements de l'âme : l'amour de la créature, de la nature et de la divinité ont certes pâli sous la pression mécanique : le premier est refroidi à une sorte de devoir de pitié et de sollicitude sociale, le deuxième à « l'excursion sentimentale du dimanche » et le troisième à une exploitation en régie non pas désintéressée d'un « ritualisme my-

thologico-dogmatique », mais ces rayonnements existent encore et n'attendent que d'être libérés des obstacles qui les entourent. Cette libération de l'âme ne sera amenée ni par un prophète ni par l'art qui n'est que le miroir de l'âme. Elle sera réalisée par les hommes après que, dégoûtés de la pression de l'esclavage et du « struggle » de la mécanisation (2), ils se rendront à l'évidence que c'est l'âme qui est la puissance suprême qui seule peut procurer un bonheur durable se transmettant de génération en génération. Les onctions des Egyptiens, les phalanges des Grecs et le ritualisme des anciens Hébreux sont plongés dans l'oubli profond ; mais leurs poèmes, leurs chansons, leurs images, restent vivants et immortels, puisqu'ils sont l'émanation de l'âme. Les souffrances provoquées par l'éclipse de ces forces profondes vont faire mûrir leur compréhension et ce n'est qu'alors que l'âme pourra s'élever (3). Les mille petites choses de la cupidité immense, de « l'enrichissez-vous » seront parmi les premières victimes du revirement (4) ; et cela ne signifiera pas la restriction du processus de la production, puisqu'après qu'il sera dégagé de l'inutile et du futile, il lui restera encore beaucoup d'utile et du nécessaire à créer

(2) Voir V. K. D. T. J., p. 39 à 45, et p. 65 et suiv.

(3) « Tout ce qui est grand sur cette terre est l'œuvre de ceux qui ont passé par les souffrances de la faute et du péché, ont porté dans leur cœur le ciel et l'enfer... Ainsi c'est la souffrance qui est la première voie conduisant à l'âme. Elle est la voie dans le sens de l'éthique, et toute l'humanité la fraye au cours des générations. » (Mechanik d. Geistes, p. 210). Voir aussi V. K. D. T. J., p. 50.

(4) Voir Von Kom. D. T. J., p. 191 et suivantes.

pour faire monter le niveau de la vie et pour répandre le bien-être dans toutes les couches de l'humanité. La joie qui dérive de l'envie et de l'acclamation ne tardera pas à disparaître pour faire place à la responsabilité, à la création et à l'initiative (5). (6) On pourra dire — pour employer un mot de Stuart Mill — que le temps où un sexe ne s'occupe que de chasser aux dollars et l'autre que d'élever les chasseurs, touchera à son déclin. Ces paroles frisent les valeurs qu'apportera « l'aube du royaume de l'âme ». Les mesurer serait impossible (7). On peut très bien s'imaginer l'évolution future de la mécanisation, mais dans le domaine de l'âme il est impossible de faire, ne serait-ce qu'un pas au delà de la mesure permise à l'individu. « Un Grec pouvait très bien, et sans enthousiasme, se représenter le vol des hommes, mais non pas le Hamlet ou la 9^e Symphonie, pas plus qu'un homme de l'âge de pierre ne pouvait se représenter la joie d'un

(5) Voir V. K. D. T. J., pp. 189 et 190.

(6) Une minorité — signe réjouissant — a « adopté de nos jours cette échelle de valeurs et cherche, sans haine et sans zèle de prosélyte, à en retrouver les éléments dans chaque individualité (V. K. D. J., p. 170)... Le premier son est émis ; il est encore très faible, mais il ne s'éteindra plus jamais... Déjà de nos jours, l'appel devient perceptible. Quand il aura franchi le seuil de la conscience, ne fût-ce que d'une seule collectivité nationale, on verra se déclancher la série de transformations de la vie morale... » (V. K. D. T. J., p. 223) Dans « Von Kommenden Dingen », c'est donc d'une minorité d'élite que sort l'influence réformatrice. Or, dans la « Mechanik des Geistes » (voir pp. 333 et 334), il est question des paysans russes qui sont les plus proches du royaume de l'âme.

(7) Voir M. D. G., pp. 66 et 67.

site montagneux ou d'une mer se brisant contre les écueils. »

Le véritable monde, c'est le monde des esprits. Et l'esprit s'élève « depuis le chaos immémorial jusqu'à l'esprit d'un atome d'éther », depuis l'esprit de la substance organique, la cellule, la plante, l'animal, jusqu'à l'esprit de l'homme et encore au delà à des hauteurs que notre pensée ne peut pas pénétrer. Nous sommes en train de dépasser les formes de l'esprit dont le vouloir unique est la conservation de l'espèce. Nous appelons intellect l'instrument très perfectionné dont se sert ce vouloir au degré qu'a atteint l'humanité, et « l'instinct brutal et immédiat a fait place à un vouloir médiat ayant un objet que nous appelons poursuite d'un but intéressé ».

Mais avec l'homme, « la forme de l'esprit que caractérise l'intellect et le vouloir médiat vient à son terme, et une forme plus élevée apparaît » (8). La forme actuelle n'est donc qu'une transition. On voit déjà l'homme se sacrifier à des idées et des idéals, se mettre au service de nobles sentiments qui n'ont plus pour but la conservation et la contrarient parfois. C'est ici que « commence la sphère immédiatement supérieure, le royaume de l'âme. Il ne nous est pas encore plus ouvert que par exemple le royaume de l'intellect à la cellule. Nous sommes dans ce royaume et dans le monde de sa représentation comme des enfants apprenant à parler... Les étapes passées représentent le côté physique de la création... Nous tendons vers son côté divin qui nous

(8) A. D. J., p. 70 et suiv.

apparaît comme un accomplissement, comme l'arrivée d'une série nouvelle et infinie de degrés ; c'est de nous que dépend la mesure dans laquelle nous réaliserons dans notre existence terrestre le règne futur... (8) Si le monde a pu depuis l'extinction des idéals dogmatiques et absolus, avancer de quelques pas, malgré sa lourde armure mécanique, cela s'explique par le fait que l'humanité a conservé, dans quelque recoin de sa conscience, des restes de ses croyances de jadis, d'origine transcendante, mythologique, fétichiste, animiste, restes qui, bien qu'isolés les uns des autres, n'en exercent pas moins une action d'ensemble, de direction et d'orientation. C'est un fait incompréhensible et qui dépasse l'imagination qu'on soit obligé de se représenter ce monde dans lequel circule une quantité de forces spirituelles telles qu'on n'en a jamais vu, comme étant abandonné aux constellations accidentelles de besoins matériels, d'équilibres physiques, d'aspirations concurrentes, sans le contre-poids d'une seule tendance morale inébranlable, sans la conviction de la nécessité d'un bien absolu, sans la croyance à une fin commune... sans un critère valable qui dise : ceci est bon et cela est mauvais (9)... Au degré que nous occupons dans l'échelle de la création, l'esprit cherche à dépasser le domaine de l'intellect utilitaire qui, par ses tendances, ses craintes et ses désirs, régit le monde vivant... pour atteindre l'âme, c'est-à-dire le domaine de la transcendance désintéressée et exempte de désirs. Pour atteindre ce domaine,

(9) V. K. D. T. J., pp. 165 et 166.

l'humanité doit réunir toutes ses forces vitales, tendre au plus haut degré l'énergie de son intellect, la seule dont elle soit à même de disposer en toute liberté, et avoir toujours présente à l'esprit la conviction de l'absurdité de son puissant penchant pour le monde matériel. C'est en effet par l'intellect que passe un des chemins qui conduisent à l'âme » (10).

Ainsi, Rathenau fait déboucher une critique acerbe de l'époque dans un optimisme plein de verve, d'élévation et parfois, disons le mot, d'emphase. C'est avec la ferveur d'un apôtre qu'il parle. « Je me parlerai à moi-même, ou à mon créateur, si vous me fermez vos oreilles », dit-il dans « An Deutschlands Jugend ». Il croit fermement (11) que

(10) V. K. D. T. J., p. 31.

(11) Il montre la voie où l'humanité devra aller, et ne démontre pas. « Lorsqu'un homme se croit appelé à révéler au monde une vérité, non parce qu'il la pense, mais parce qu'il la voit et la vit, parce que le monde qu'il sent s'agiter dans son esprit est pour lui plus réel que le monde qu'il voit avec ses yeux, alors il peut parler. S'il est un égaré, sa poussière servira du moins à aplanir le chemin de ceux qui viendront après lui, poussés par la vérité. Mais s'il lui est donné de prononcer, ne fût-ce qu'un seul mot porteur de vie, ce mot, lancé dans le monde tel quel et même sans défense fera une moisson d'âmes. Cette foi a une évidence plus forte que celle que lui prêterait la démonstration intellectuelle. Le premier chicanier venu peut réfuter ce que Platon, le Christ et Saint-Paul ont avancé sans preuves, et cependant ce que Platon, le Christ et Saint-Paul ont dit ne mourra jamais, et chacune de leurs paroles a suscité une vie plus conforme à la vérité et plus de foi que n'importe quelle théorie physique, historique ou sociale... Chaque parole sincère possède une force de résonnance, et chaque pensée qui est née, non dans le labyrinthe de l'entendement dialectique, mais dans le milieu... de la sensation, engendre vie et foi. C'est pourquoi toute démonstration, n'est que persuasion, mensonge fait de bonne foi. » (V. K. D. T. J., p. 59.)

l'ère qu'il annonce, arrivera. La mécanisation elle-même engendrera les effets qui la dépouilleront de son hégémonie, elle disparaîtra en tant que force dominante (12) et avec son éclipse, s'effaceront les instincts de jouissance et de puissance comme des anciennes passions : « les sacrifices humains, le meurtre des vieillards, l'inceste, l'idolâtrie, la vengeance sanglante et beaucoup d'autres horreurs » ont cessé de déshonorer notre globe. Sur le terrain ainsi moralisé (13) pourra s'ériger solidement l'édifice que

(12) « Il en est autrement de la mécanisation comme forme de la vie matérielle : comme telle, elle restera indispensable à l'humanité, tant que le chiffre de la population ne sera pas retombé à la norme des millénaires préchrétiens ». (Voir sur ce point V. K. D. T. J., pp. 32 et suiv.).

(13) La réalisation des conceptions sociales et économiques de Rathenau présuppose, dans une large mesure, la régénération morale et c'est pour cela qu'il était nécessaire d'étudier la partie philosophique de sa thèse. Il écrit dans la « *Mechanik des Geistes* » (pp. 301 et 302) : « Il n'y a aucune forme de la vie extérieure et aucun degré du savoir qui serait indispensable à la souveraineté de l'âme, et aucune qui pourrait la menacer. C'est pour cela que l'examen des formes d'Etat et de constitutions, de la répartition de puissance et de propriété n'est pas important pour notre étude. L'évolution de l'âme pénétrera et transformera certainement chaque institution et connaissance, mais c'est la plus profonde erreur d'opinion politique que des institutions puissent précéder ou même déterminer l'état de l'humanité. Entendement et institutions ressemblent à des roues d'engrenage couplées dont une seulement obéit à l'impulsion extérieure : l'entendement ; à son déplacement, même minime, suit dans une rotation accélérée la roue des choses. Dans le spirituel, tout pas audacieux est permis et possible, dans le pragmatique au contraire, ne se réalise que ce qui, comme pensée, est devenu depuis longtemps une triviale. Une institution prématurée, même si on pouvait l'obtenir par force, doit casser comme un jouet attiné dans les mains d'un enfant. Si, au contraire, le despotisme ou la paresse contiennent par la force les institutions du monde contre le progrès de l'entendement, alors l'auto-libération élémentaire des forces enchaînées sera imminente. Les ré-

nous allons étudier, édifice qui aura à raffermir les résultats acquis et à déblayer les obstacles qui se dressent contre le plein épanouissement des forces immesurables qui plongent leurs racines dans « la profondeur mystérieuse » de l'âme.

Dans la deuxième partie, nous examinerons la construction pragmatique de Rathenau. C'est aussi dans le cadre de celle-ci et en liaison avec les voies préconisées que prendront place les observations de Rathenau sur la méthode actuelle d'organisation industrielle. Mais pour terminer la première partie et pour compléter le tableau de l'époque, nous voulons encore, dans un chapitre, synthétiser les nombreuses études que Rathenau a publiées avant la guerre (nous insistons sur ce point puisqu'il est nécessaire pour la juste appréciation de ce qui va suivre) sur l'Angleterre et l'Allemagne : Cet objet mérite d'autant plus notre attention que ce sont les relations entre l'Angleterre et l'Allemagne qui formaient pour Rathenau le problème central de la politique européenne.

volutions tumultueuses sont nées dans la solitude de la pensée. C'est pour cela que le socialisme pratique n'a son importance que comme correctif, non pas comme conception universelle (Weltanschauung) ; un édifice mécanique d'une justice mathématique est inutile, s'il n'est pas basé sur un juste humanitarisme ». On lit encore dans « Von Kommenden Dingen » : « Ce qui importe... c'est que les transformations futures soient précédées de transformations dans les idées et dans les valeurs morales, ce qui s'est d'ailleurs toujours produit au cours de l'histoire, lorsque de nouvelles voies étaient indiquées. »

CHAPITRE V

ÉTUDE SYNTHÉTIQUE

L'Angleterre et l'Allemagne (1)

L'étude de l'importance sociale et économique d'un pays doit englober trois facteurs : la structure physique, l'histoire et la psychologie. La structure physique nous montre la situation géologique, géographique, ethnographique et les circonstances de communication ; elle est principalement influencée par la politique et la technique. L'histoire nous renseigne sur le développement du capital, les différentes institutions et la tradition. La psychologie renferme le moment éthique et se trouve déterminée par la race et la culture. Ces trois facteurs ne sont pas isolés et ne doivent pas, par conséquent, être étudiés séparément. Ils sont soumis à la loi de la réciprocité des relations et des conditions. C'est ce point qui doit servir de base à notre étude.

(1) Les études de Rathenau sur la France et les Etats-Unis sont rares et très sommaires. Ce qu'elles contiennent d'essentiel se trouvera introduit dans notre étude sur l'Angleterre et l'Allemagne.

L'Angleterre

Les Anglais sont les héritiers des Romains, les rivaux survivants des Vénitiens et des Hollandais. Leur race montre la plus grande uniformité et leurs intérêts la plus grande harmonie. Mœurs, goût, dispositions, sentiments et jugements se ressemblent et se condensent en une des opinions publiques les plus fortes. L'uniformité de la race et des intérêts est le sol d'où naît l'unité de la politique anglaise. Au dessous des torys et des whigs, du conservatisme et du libéralisme, il y a et reste, les dominant, comme point de gravitation immuable, la politique de l'*Imperium Britannicum*. C'est le fil qui conduit de Pitt, le créateur de la coalition forgée contre Napoléon, en passant par Disraeli [qui, comme le dit Georges Brandes, dans un livre sur Beaconsfield, était en fait, en 1878, le seul homme en Europe, capable d'arrêter l'ours russe enivré de sa victoire et de le mener par le bout de l'oreille de Saint-Stefano jusqu'à Berlin] aux tendances contemporaines de Downing Street. Avec une persévérance tranquille et sûre, la politique britannique élargissait par étapes sa puissance. Son réseau s'étend sur le tiers du globe terrestre. Sa flotte trouve des points d'appui sur toutes les côtes. Deux tiers de la production en or tombent sous la sphère d'influence britannique. Les villes, les centres de commerce et les capitaux de l'Angleterre ont créé des entreprises tributaires dans les pays lointains. La puissance économique et politique était, au cours du dernier siè-

de, la source de grandes richesses qui ont engendré une classe moyenne des plus aisées et inclinant vers l'aristocratie. La constitution, dans une évolution parallèle, s'adaptait aux circonstances et élevait à la hauteur de l'action politique des hommes voulant et cherchant la responsabilité.

Malgré cette richesse et comme phénomène accessoire et consécutif de celle-ci, malgré et même en raison de l'ancienne hégémonie et de l'ancienne culture, des nuages s'amoncelaient à l'horizon de l'Imperium vers la fin du XIX^e siècle, et commençaient à peser lourdement sur ses destinées. Quelles en sont les causes ? Nous trouvons-nous en présence d'un paradoxe ? Comment ce fier édifice pouvait-il, en dépit de ses vertus, se voir ébranlé dans ses piliers ?

Les soucis qui devaient obscurcir au début de notre siècle les perspectives d'Albion sont d'une double nature : économique et coloniale. Or, ici se trouvent aussi les racines principales de la puissance anglaise. Le sol d'où, jusqu'à cette époque, ces racines tiraient leur sève, commençait à tarir et des influences extérieures, non-anglaises, rongeaient le tronc que ses forces menaçaient ainsi de trahir.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'industrie de l'Angleterre. Elle est la plus ancienne du monde. C'est elle qui a fécondé les pays du continent. L'Angleterre était le théâtre de la révolution industrielle, la patrie des John Kay, Hargreaves, Arkwright, Crompton, Cartwright, Darby, Savery, Newcomen, Watt, tous héros de cette révolution qui devait forcer peu après le continent encore hésitant à entrer dans

sa voie. La direction de l'Angleterre s'expliquait facilement. L'empire colonial et le commerce très développé fournissaient des débouchés, et les trésors du sol, les capitaux accumulés au cours des siècles ouvraient à l'intelligence des habitants le vaste champ d'une activité intense.

L'hégémonie industrielle de l'Angleterre s'affirmait d'une façon incontestable jusqu'au déclin du siècle passé. A ce moment, on constate un ralentissement qui se traduit par une régression relative en face des progrès rapides des Etats-Unis et de l'Allemagne. L'essor industriel des pays continentaux augmente leur bien-être et les émancipe du marché des capitaux anglais, bien plus, la croissance économique-politique leur donne la possibilité de rivaliser avec la Grande-Bretagne dans le financement des entreprises mondiales. Le rayon des recherches et des découvertes s'étend de plus en plus, la technique moderne se développe : elle ne repose plus (comme celle du XVIII^e siècle) sur un nombre limité de découvertes et de phénomènes de base, mais elle exige une spécialisation poussée très loin et pourtant aussi la connaissance de toute la structure scientifique, avec ses ramifications et ses complications. Ce caractère s'accroît notamment dans l'industrie mécanique, chimique et électrique. Technique et organisation deviennent donc des postulats pressants. Le type anglais commençait à perdre, sur ce terrain, sa force de résistance. Pourquoi ?

En premier lieu, c'est la nature qui se raidissait

contre l'évolution moderne. L'Anglais aime le sport, la vie paisible, le travail modéré, abhorre la supraraison et célèbre le sens commun. Les soucis, les calculs compliqués lui sont étrangers. Son conservatisme qui dérive de l'ancienne richesse, de l'ancienne civilisation et de la tradition, le laisse sceptique à l'égard des expériences nouvelles. Sa manière de penser est dominée par le « will it pay ? » du riche commerçant, travaillant avec son propre capital ; il craint les risques. Quel hiatus entre lui et l'Américain ou l'Européen « yankisé » !

Depuis la législation de M. Kinley, l'Amérique s'est élevée avec une allure vertigineuse à la hauteur de l'économie mondiale. C'est le pays du vide dans la vie de l'âme (*seelische Leere*) et par suite incapable d'un rôle directeur dans la philosophie, dans l'art et dans les manifestations élevées de l'esprit. Mais en face de cette lacune, se trouve une plénitude sans bornes en valeurs matérielles, techniques et en possibilités d'acquisition. L'Américain est un entrepreneur, entrepreneur dans toutes les conditions et situations, comme travailleur, garçon, pasteur, médecin, c'est l'entrepreneur par excellence. Il se jette avec audace et décision dans la lutte ; les modernisations, les innovations de toute nature, les risques qu'elles comportent sont loin de l'intimider. Et le sol justifie cette confiance ; il renferme des trésors énormes. La conséquence en est que l'économie (ici dans le sens de *haushältisch*) est reléguée à l'arrière-plan, et malgré la dilapidation, malgré les salaires élevés, les richesses prodigieuses du sol assu-

rent une supériorité naturelle sur les autres marchés. Dans ce canaan qui attend d'être exploité, l'esprit de l'homme est tournée vers les possibilités matérielles. L'optimisme des entrepreneurs crée une occasion de gain après l'autre. Les gains et les hauts salaires favorisent les conditions de vie et celles-ci l'instruction des habitants. Les anciennes prétentions s'élargissent, des aspirations nouvelles surgissent ; elles encouragent la production, la production encouragée développe la spécialisation qui, à son tour, entraîne une exploitation plus rationnelle des forces de travail et l'établissement d'institutions plus perfectionnées. La production en masse ainsi stimulée provoque une baisse des prix et le mouvement circulaire recommence avec une allure toujours accélérée. Le sol et les conditions qu'il crée donnent aux hommes qui s'adaptent au rouage de cette machinerie énorme, un caractère uniforme : l'américanisme. Les ressorts qui lui sont propres résultent du *physicum* extérieur, c'est-à-dire de celui qui entoure l'homme, qui se trouve hors de lui. Le sol et les conditions qui s'en dégagent ont la force qui forme la race (*rassenbildende Kraft*) ou qui donne au conglomerat des races originaires une empreinte uniforme. Toutes les espèces de peuples se développent en Amérique, tandis que les Américains ne prospéreraient guère dans les conditions étroites de l'Europe.

L'Américain dépourvu de fantaisie et de transcendance se sacrifie ainsi au travail. L'échec ne le détourne pas du chemin qu'il s'est proposé. Il renou-

velle les essais et recommence l'action. Il se confond avec le travail.

L'Anglais aime le travail — mais aussi le repos. Le « week-end », c'est l'institution la plus sacrée du monde. Mais même les récréations pendant la semaine dépassent les limites qui sont tracées à ses rivaux. Malgré un travail réduit, ses exigences matérielles sont élevées. Outre cela, le personnel dirigeant en Angleterre est d'une éducation technique inférieure à celle des Américains et des Allemands. Car l'Anglais ne possède pas l'instruction ramifiée exigée par la technique moderne, et demande un champ de travail débarrassé des complications et des conditions extraordinaires. Il y a certes en Angleterre un nombre considérable d'investigateurs et de spécialistes, mais l'armée de techniciens fait défaut, et les habitudes et les préférences nationales se dressent comme un obstacle des plus sérieux contre l'éducation technique moderne. Ainsi il arrive qu'on ne trouve aujourd'hui en Angleterre — abstraction faite de l'industrie textile qui reste (mais pour des causes plutôt commerciales qu'industrielles) un modèle — que peu d'établissements pouvant servir d'exemple. L'organisation technique de l'extraction du charbon est arriérée, la métallurgie — quoique les conditions économiques soient excellentes — est dépassée par celle de l'Amérique et l'industrie chimique est beaucoup au-dessous de celle de l'Allemagne. Les formations modernes, comme les trusts et les cartels, qui concentrent, organisent et économisent la production et interviennent d'une manière décisive dans la

concurrence, ne pouvaient pas prendre racine en Angleterre.

Un autre handicap résulte de la nature des organisations et syndicats ouvriers. Tandis que la législation sociale se trouve étatisée en Allemagne, en Angleterre le travail de l'assurance sociale a été confié aux organisations ouvrières. Cette circonstance ne pouvait qu'augmenter leur puissance et leur contrôle. A cela il faut ajouter le sens pratique des syndicats anglais qui préfèrent aux rêves d'avenir les aspirations à réaliser dans le présent. Ainsi, grâce à un travail réaliste et systématique des syndicats, se développaient des interventoins variées et souvent remarquables dans le rouage industriel qui se trouvait ainsi privé de l'élasticité postulée par la concurrence. Les syndicats prescrivent, par exemple, les conditions de travail et peuvent même protester effectivement contre l'emploi des machines nouvelles ou contre l'élargissement de l'usine. Rathenau ajoute catégoriquement que le fabricant anglais est devenu l'instrument de son ouvrier.

Examinons maintenant les soucis coloniaux de l'Angleterre. On met dans la bouche de Disraeli qui procurait à sa reine la couronne des Indes, ces paroles : « les colonies sont des meules pendues à notre cou ». Ces paroles reflètent maintes difficultés que traverse l'Angleterre dans sa politique coloniale.

Il est impossible de chiffrer le bilan colonial. Ainsi on ne peut pas mesurer la valeur effective du commerce (car nombre de produits d'origine conti-

mentale ou européenne passent par l'Angleterre avant d'atteindre les colonies) et sur le côté passif il y a des dépenses (par exemple pour protection maritime, entreprise guerrière) qu'on ne peut pas estimer par chiffres. Malgré cela, on peut affirmer que le bilan colonial est dans une grande mesure déficitaire (2). La mère patrie n'obtient pas de contributions ni d'autres avantages pécuniaires des colonies. Au contraire : elle finance souvent les emprunts de celles-ci, même si ces emprunts — comme ceux de l'Afrique du Sud — ne sont pas toujours bien consolidés. Les colonies britanniques procurent naturellement des avantages appréciables au commerce britannique et des produits anglais (à peu près 40 o/o de l'exportation manufacturière) y trouvent un débouché. Mais malgré les préférences accordées à l'Angleterre, la concurrence ne s'arrête pas devant les colonies et leur débouché ne rapporte certainement pas des trésors à l'Angleterre.

Les colonies avec une population de couleur dense et relativement développée, offrent à l'Angleterre les plus grands avantages économiques et la plus grande stabilité politique. Les colonies habitées au contraire principalement par des races européennes s'émancipent, et économiquement et politiquement, de plus en plus de leur mère patrie. Dans les colonies, comme l'Afrique du Sud, où une colonisation avec des éléments blancs et noirs provoquée par la

(2) Il ne faut pas oublier que les études de Rathenau sur ces questions datent de l'époque d'avant-guerre. Les services que les colonies rendaient à leur mère-patrie pendant la guerre restent donc en dehors de nos considérations.

rareté ou la passivité de la population indigène, amène à une dégénérescence des européens (résultat de l'entourage d'un caste anormal, servile et paresseux) et à une *mixture* (ainsi les capboys qui forment une partie importante de la population sud-africaine ne sont qu'une race issue du croisement (*Mischzucht*) de Hollandais avec des nègres) il peut y avoir des troubles des plus graves si le nombre des indigènes et de ceux appartenant à une race mixte dépasse celui des européens. La vie en commun des hommes de couleur avec les blancs a appris aux premiers de formuler des aspirations. Ils exigent l'autonomie et le mouvement éthiopique va même jusqu'à propager la devise : l'Afrique aux Africains. Les Européens repoussent ces aspirations et dans les administrations où ils possèdent la majorité (comme à Natal) ils ne veulent rien savoir de concessions politiques. Si on cherche maintenant à écarter ces frictions intérieures, à prévenir le contrôle africain et à créer une organisation coloniale sud-africaine politiquement homogène, on doit augmenter par une immigration croissante la force de l'élément blanc. Or, une politique qui suit ce but peut être comparée à l'expulsion du diable par Belzébuth, car les colonies blanches tombent sous une tendance centrifuge très marquée. Le Canada et les autres colonies de même caractère ont déjà le maximum d'autonomie et la pensée se fait jour que le lien actuel devrait être remplacé par une union.

Après cet examen des difficultés économiques et coloniales, il s'agit de savoir de quels moyens se

servait l'Empire britannique pour maîtriser les périls.

Le principal obstacle sur le terrain industriel résulte, comme nous l'avons dit, de la nature même de l'Anglais. Un remède radical, pénétrant jusqu'à l'essence du problème, devrait consister dans une lutte contre la nature et les obstacles d'un procédé semblable sont difficiles à surmonter. Si l'Anglais n'a pas vu cette cause profonde, il n'en a guère méconnu l'effet, la réalité : l'éclipse de l'industrie anglaise par ses rivaux, et a recouru à des moyens différents qui sont restés des palliatifs. Ainsi on a essayé le « Made in Germany », le National Feeling ».

« De cela on peut voir, écrit Rathenau, quel intérêt peut avoir l'industrie anglaise (nous sommes bien entendu, dans l'époque d'avant-guerre) d'accroître les incidents politiques avec l'Allemagne et de les transformer en tant et tant de pounds, shilling et pence de sentiment national ». La protection abstraite à laquelle on se confiait, manquait de solidité et de durabilité et ainsi une mesure politico-commerciale de grande envergure semblait avoir des chances de réalisation : la rupture avec la tradition du libre échange et l'établissement de la protection douanière. Les impérialistes et les desperados politiques l'exigeaient avec véhémence, tandis que les cercles plus modérés restaient très sceptiques — et avec raison. Une protection douanière « peut fortifier une jeune plante, mais doit amollir et ruiner un arbre de forêt. Or, c'est la lutte pour le marché mondial qui maintient la technique fraîche et créatrice. Si la techni-

que ne progresse pas, les colonies renonceront aux marchandises de la mère patrie et susciteront un grave conflit (3) ». La coalition dirigée contre la protection douanière comprenait trois groupes d'intérêts : les cercles industriels eux-mêmes, les travailleurs et les commerçants. La première catégorie craignait l'augmentation des salaires, la deuxième l'empirement des conditions de vie malgré les salaires augmentés, et les gens de la city sentaient — avec raison — qu'une protection douanière porterait atteinte au grand commerce et aux marchés de l'Angleterre. C'est aux gens de la City que la constellation économique et géographique donnera raison. Dans une juste connaissance de la situation, un Anglais disait que le commerce maritime est pour l'Angleterre ce que sa chevelure était pour Samson. L'Angleterre qui, au milieu du XIX^e siècle, sacrifia son agriculture, sacrifiera son industrie au maintien de son commerce en argent et en marchandises et à la conservation de sa flotte commerciale, retournant ainsi à son ancienne vocation : *Britain rules the waves*.

Comment se comportait l'Angleterre à l'égard des problèmes coloniaux ?

Elle pouvait paralyser, dans une certaine mesure, les tendances centrifuges en s'appuyant sur sa flotte qui était unique dans sa puissance et pouvait pleinement accorder aux colonies la protection nécessaire. Cet argument fut ébréché par le développement des flottes allemande et américaine. C'était

(3) R : Œuvres complètes. Tome IV, p. 151.

ici encore une fois l'idée protectionniste qui commençait à occuper les têtes des impérialistes anglais, idée protectionniste naturellement sous une autre forme — celle de l'autarchie. Il s'agissait de former une vaste communauté de production fermée liant la mère patrie aux colonies et celle-ci à celle-là et s'étendant sur la production et industrielle et agricole. Cette idée hardie fond si on la considère de près. Premièrement, une telle communauté ne serait pas dans sa production assez variée et suffisante pour pouvoir se délier du reste du monde. Deuxièmement, ni les colonies, ni l'Angleterre qui n'a pas d'agriculture et craint les douanes pour leur influence sur les conditions de vie, ne supporteraient pas pour une longue durée la base monopolistique. Et enfin, les intérêts du commerce britannique auraient à souffrir des conséquences d'une isolation économique (4).

(4) M. Danos, dans sa thèse de doctorat « L'idée de l'autarchie économique et les statistiques du commerce extérieur » (Paris 1921), donne des tableaux statistiques sur les importations et exportations anglaises (de 1898 à 1917), tableaux XVII et XVIII, et sur les importations de matières nécessaires à l'industrie et sur les exportations d'objets fabriqués (de 1904 à 1917), tabl. XXXIII et XXXIV. Il dit (p. 74 et 75) : « Les colonies et possessions britanniques fournissent 20,7 pour 100 des importations de l'Angleterre et reçoivent 35,1 pour 100 de ses exportations. Ces chiffres présentent une grande stabilité. Avant la guerre, les colonies et possessions britanniques fournissaient à l'Angleterre 25 pour 100 de ses importations en produits alimentaires ; 23 pour 100 de ses importations en matières nécessaires à l'industrie. En sens opposé, elles recevaient de 38 à 40 pour 100 des exportations anglaises de produits manufacturés. Ces chiffres sont importants, sans nul doute, par comparaison avec la place tenue par les colonies de la France ou de l'Allemagne dans le commerce extérieur de ces deux pays, toutefois, ni leur importance, ni surtout leur

Dans ses contrariétés coloniales, l'Angleterre se trouve également en face de manifestations naturelles qui ne se laissent pas forcer. Par une politique libérale allant jusqu'aux limites extrêmes du possible et tendant à établir une harmonie entre les aspirations des colonies et celles de la métropole, l'Angleterre ménage le fil qui conjugue les membres de l'Impérium Britannicum.

L'Angleterre se voyant menacée dans sa position industrielle et coloniale, luttait contre des symptômes et ne pouvait pas discerner la source intérieure et profonde de ses maux. Et l'influence in-

stabilité, ne montrent la tendance à la formation d'une antarchie économique entre l'Angleterre et ses colonies. Le grand rôle joué par les colonies et possessions britanniques dans le commerce extérieur de l'Angleterre s'explique par l'ancienneté, la richesse et le développement économique exceptionnel de certaines colonies comme l'Inde, le Canada, l'Australie... Les transactions des colonies et possessions britanniques avec l'étranger présentent une tendance très nette à croître beaucoup plus rapidement que les transactions de même nature avec la métropole. Si l'on passait en revue les principales denrées et matières premières, on verrait que le blé et la farine importés en Angleterre viennent principalement des Etats-Unis, de Russie, de la République Argentine ; le pétrole et une fraction importante du coton, des Etats-Unis ; le café et le caoutchouc du Brésil ; les minerais de fer, d'Espagne et des pays scandinaves. Il n'y a qu'un tout petit nombre de produits tels que le jute et la laine, le zinc, le nickel et l'étain qui soient fournis à l'Angleterre uniquement par ses colonies ou possessions.

« L'Angleterre reçoit des Puissances étrangères les trois quarts de ses importations, de produits alimentaires ou de matières nécessaires à l'industrie ; elle leur vend les trois cinquièmes de ses exportations d'objets fabriqués. Il n'y a aucune trace d'une tendance à une fermeture de l'Angleterre aux produits étrangers ; aucun indice d'une cohésion plus grande entre le Royaume Uni et ses colonies, d'un avenir prochain où les différents éléments de l'Empire britannique pourraient se suffire à eux-mêmes.

térieure restant fermée à la compréhension, l'attention se tournait vers l'influence extérieure, c'est-à-dire vers celle venant des rivaux. Rathenau croit que le mécontentement anglais avant la guerre s'incorporait et se condensait dans l'expression : Allemagne. « L'Angleterre ne nous hait pas, mais elle voit dans notre ascension un quadruple danger. Car : elle se sent d'abord dépassée au point de vue de la technique industrielle ; deuxièmement, elle se croit obligée de s'opposer à tout développement d'hégémonie sur le continent ; troisièmement, son édifice colonail se trouverait ébranlé, si sa souveraineté absolue des mers perdait la valeur d'un dogme historique ; quatrièmement, la concurrence des armements devient trop dure et ne promet aucun succès certain, étant donné les variations continues de la technique. La guerre que l'Angleterre devrait mener serait donc une guerre préventive. ...Si la guerre se terminait par une défaite décisive de l'Allemagne, l'Angleterre serait tranquille pour une série d'années. Les causes intimes des préoccupations anglaises ne seraient cependant pas définitivement supprimées, car elles ne dépendent pas de la politique, mais des forces du peuple allemand. Des guerres se renouvelleraient donc périodiquement jusqu'à ce que le développement universel ait eu raison de cette rivalité. On peut laisser de côté toute autre issue de la guerre. Mais quels qu'en soient les résultats : tous les avantages seraient du côté des États-Unis et la question de l'économie américaine se transformerait à tel point, que tous les autres résultats lui se-

raient subordonnés » (5). D'après Rathenau, c'est le conflit anglo-allemand qui obscurcissait la perspective et chargeait l'atmosphère de l'Europe de tant d'électricité, c'est cette rivalité qui était la cause cardinale de l'existence d'une possibilité et même d'une vraisemblance d'une conflagration européenne. « L'Angleterre se sent menacée parce que nous armions ; l'Angleterre arme (politiquement : par des alliances, et navalement) parce qu'elle se sent menacée ; nous n'armions pas parce que l'Angleterre arme, mais nous ne cesserons pas d'armer tant qu'armera l'Angleterre : un cercle. » (6). On aurait pu réduire la portée du péril en rendant la situation plus symétrique. L'Allemagne n'était l'alliée d'aucun ennemi de l'Angleterre, tandis que celle-ci se trouvait liée par une alliance, sinon précise, au moins suggestive, à une puissance hostile à l'Allemagne. Rathenau proposait donc l'acceptation de la *Treuga Dei*, suggérée par Churchill, ou un contingentement de tonnage, à condition que l'Angleterre offrît à l'Allemagne un traité de neutralité catégorique et tournât ainsi le dos à l'entente née au Maroc. Rathenau était aussi pour le désarmement, mais celui-ci aurait dû être réalisé sous la forme d'un contingentement des forces armées qui n'aurait pas signifié une hiérarchie mécanique inspirée par l'Angleterre, mais aurait tenu compte des conditions morales, physiques et géographiques par l'établis-

(5) 1912. Œuvres complètes : Tome I, pp. 212 et 213.

(6) 1912. Œuvres complètes : Tome I, p. 216 (England und wir Eine Philippika).

ment d'une proportion entre la grandeur numérique de l'armée et les dépenses pour l'armement d'un côté et le chiffre de la population, l'état de la civilisation et la richesse nationale de l'autre côté.

Un programme de désarmement ainsi formulé aurait certainement correspondu aux intérêts et aux aspirations de l'Allemagne et lui aurait mis entre les mains l'offensive politique. Mais l'Allemagne accueillit les idées de désarmement, jetées sur le tapis en 1907, avec passivité et une défensive de mauvaise humeur. Elle mobilisa contre sa raideur et son intransigeance l'opinion publique du monde civilisé et la faiblesse politique allemande prêta ainsi secours à l'habileté diplomatique de l'Angleterre. L'Allemagne militairement puissante et industriellement forte, était politiquement faible. Cette faiblesse politique — un côté caractéristique de la physiologie de l'Allemagne — menaçait celle-ci de la faire succomber dans son duel avec l'Angleterre. Ainsi l'étude de l'Angleterre nous conduit à l'examen de son adversaire allemand.

L'Allemagne

Tandis qu'en Amérique ce sont des facteurs extérieurs, physiques, qui forment une race, l'américanisme, qui doit son existence, sa force, son essor inouï au sol qui l'a fait naître, en Allemagne, nous dit Rathenau, ce sont des moments intérieurs, éthiques et spirituels qui s'exercent sur le *physicum* extérieur et tirent d'une glèbe beaucoup au-dessous du

niveau américain les valeurs rendant possible le développement énorme de l'économie. Le point cardinal en Amérique c'est le sol, en Allemagne, au contraire, c'est un « Menschenschlag » issu d'une pénétration germano-slave et ayant une trame juive. Individualisme, transcendance et courage des Germains se conjuguèrent avec l'obéissance et la patience des slaves et à cette mixture heureuse, venait s'associer le scepticisme et l'esprit d'entreprise juifs. De l'individualisme découle la condition préliminaire de la science technique, à savoir la scrupulosité et la joie dans les recherches et dans les responsabilités ; ces qualités se joignent à la patience, à l'obéissance et à la discipline. Concurrence, exemple de l'étranger, risques croissants et influence juive agissaient contre la sobriété et la mesquinerie datant du temps de la soumission et de la pauvreté, et par un esprit d'entreprise audacieux, faisaient surgir des éléments — technique et organisation — les communautés industrielles se développant avec une rapidité extrême.

L'économie allemande se basait sur l'organisation et la technique et faisait monter l'Allemagne au niveau d'une puissance mondiale. La population atteignait 65 millions, l'armée le chiffre d'un million et demi, la fortune 300 milliards et la production des biens 50 milliards.

L'essor économique était accompagné d'une décadence politique qui prend naissance après la chute de Bismarck pour avancer ensuite progressivement. Rathenau croit que l'effet de la voix alleman-

de dans le concert européen diminuait de plus en plus, tandis que la force politique et l'influence de ses adversaires croissaient continuellement. Deux mondes se voyaient partagés dans les deux décades précédant la guerre mondiale : le monde africain et islamique (7). 9/10 des avantages échéaient au camp antiallemand. L'Angleterre acquérait Chypre, l'Égypte, la Rhodésie, l'Afrique du Sud et élevait des prétentions s'étendant sur la moitié de la Perse. La France obtenait la Tunisie, le Tonkin et le Maroc ; la Russie augmentait — malgré une guerre perdue — sa puissance en Mandchourie, Mongolie et Perse ; le Japon conquérait la Corée, l'Italie Tripolis ; la sphère d'influence des États-Unis s'étendait sur Cuba, les Philippines et l'Amérique centrale ; l'Autriche annexait la Bosnie et l'Herzégovine, et les États balkaniques devenaient les héritiers de la Turquie. L'Allemagne ne pouvait obtenir comme succès diplomatique à la même époque que le Cameroun ou plutôt une partie de celui-ci ; les colonies, elles les devait à l'initiative privée, et le chemin de fer de Bagdad à la finance. On ne saurait justifier cette série d'échecs par la soi-disant volonté de l'Allemagne de faire des sacrifices à la paix. Et ici quelques mots significatifs : « Le désir de paix (*Friedfertigkeit*) n'est un mérite politique que quand il est en même temps le plus fort moyen pour arriver à la puissance. Pour nous il était un moyen pour arriver

(7) Voir aussi : Lénine, l'impérialisme, dernière étape du capitalisme : le partage du monde entre les grandes puissances. (pp. 79-93). Naumaun : Mitteleuropa, pp. 183 et suiv.

à la richesse, non pas à la puissance, et nous ne serions peut-être pas plus pauvres, si, au lieu d'armer, nous avions fait la guerre. Mais ce n'est pas nous qui avons maintenu la paix ; c'était notre bon droit de la troubler et nous l'avons troublée deux fois : au temps de Delcassé et devant Agadir. Si entre les « Kulturnationen » européennes il n'y avait pas de guerre depuis 40 ans, cela ne dépendait pas de nous (lag nicht an uns), mais de l'indolence et de l'humeur de digestion de la société internationale ». (8)

L'Allemagne, politiquement affamée, se voit en face d'une constellation dangereuse et, n'ayant pas la faculté politique de résistance, c'est l'esprit militariste qui l'emporte et les armements continuent à monter. Le gouvernement exige des impôts nouveaux et rappelle le Volksopfer (sacrifice du peuple) de 1813. Or, ce parallèle est faux : historiquement, moralement et politiquement. L'année 1813 était l'année du recueillement qui écartait l'injustice et libérait les corvéables. C'est ainsi qu'on tournait le destin. Les armements de 1913, au contraire, ne font que l'accélérer, puisqu'ils provoquent les réactions. Le mal n'est pas dans le manque de brigades, et le triomphe par conséquent ne peut pas être obtenu par des brigades nouvelles. Si on veut avoir la victoire, il faut, comme en 1813, lutter d'abord contre l'injustice intérieure, et un esprit nouveau doit animer le corporel. Or, l'injustice et le péril se trouvent dans la domination d'une minorité, d'une

(8) Das Eumenidenopfer, Œuvres complètes, Tome I, p. 255, 1913.

caste qui écarte un peuple capable de la direction des affaires publiques. Les défaites politiques sont les conséquences de ce fait que la caste des seigneurs ne possède pas assez de talents pour résister aux dirigeants de l'étranger, qui sont le fruit d'une sélection par millions. Avant un siècle le régime aristocratique régnait aussi dans les pays non-allemands, la bourgeoisie était encore peu développée, gouverner c'était administrer et la situation de la politique mondiale était relativement simple. A l'époque moderne, au contraire, l'étranger n'est pas gouverné par quelques privilégiés, la bourgeoisie dépasse en intelligence économique la noblesse et pour aborder les problèmes mondiaux, qui se caractérisent par leur complication extrême, il faut avoir des facultés de divination, de la promptitude dans la décision ainsi que la manière conciliante. Ces qualités font complètement défaut à l'aristocratie prussienne qui, grâce à son autorité et sa tradition, forme plutôt une parfaite hiérarchie militaire et bureaucratique. Le gouvernement d'aujourd'hui exige à la place d'une pratique administrative traditionnelle, des connaissances techniques, économiques et sociales. Il y a un siècle, c'était encore partout le règne des aristocraties et puisque celles-ci se ressemblaient, les forces matérielles décidaient en dernier ressort. Napoléon a bouleversé ce système d'équilibre et a fait triompher la capacité. L'ancienne institution prussienne devenait donc anachronique et cet anachronisme devait mettre l'Allemagne dans l'ombre en face de l'étranger politiquement plus avancé. Tandis

que l'Angleterre au XIX^e siècle, et la France depuis 1870 confiaient la conduite du navire de l'Etat à des talents de premier rang, la Prusse ne produisait depuis Frédéric-le-Grand qu'un seul homme d'Etat célèbre : Bismark.

Ce n'est pas le manque d'intelligences humaines qui était responsable de cette lacune. Comment en effet un pays occupant une place élevée dans la vie commerciale et économique ne pourrait-il pas pourvoir des instruments humains nécessaires l'action politique moderne, qui se caractérise par le moment économique et commercial. La responsabilité incombe à la méthode de sélection vieillie et fausse. La sélection prussienne ne reposait pas sur des institutions objectives et automatiques qui plongent leurs racines dans la foule anonyme et conduisent à la hauteur les plus capables, mais était une fonction de bureaucrates, se trouvait entre les mains du « Geheimrat » prussien, avait donc un caractère personnel, venait de la personne et s'y attachait.

Comment ce système peut-il être écarté ? Par l'abolition du demi-constitutionalisme, par l'attraction du peuple aux fonctions de gouvernement grâce au parlementarisme. (N'oublions pas que toutes ces études de Rathenau datent de l'époque d'avant-guerre).

Le parlementarisme permet d'un côté la tamisation par l'élection populaire d'abord, puis par les délibérations du Parlement et des commissions et enfin par l'activité ministérielle responsable, d'un autre côté, il établit une direction politique. Une

politique sans direction est un opportunisme sans but et un jeu d'échecs sans plan. C'est la direction qui, dans la vie de l'Etat, comme dans la vie bancaire et industrielle, assure la supériorité dans la lutte. C'est la direction qui laisse voir le but final, qui donne à chaque pas, même secondaire, sa signification et une orientation qui rapproche un peu de ce but, et qui apprécie chaque événement en considérant le point final à atteindre. Or, ce n'est pas la science qui prescrit ce but. La science décrit des relations, des causes, des conséquences — mais le sens pour le but est implanté dans les hommes et dans les peuples, et dans la bataille des opinions se révèle l'esprit collectif luttant avec soi-même. C'est le peuple qui est le porteur de la direction politique. « Les partis sont les ensembles de ses désirs (Wunschkomplexe) et la diagonale des parallélogrammes des forces détermine la direction. » Celle-ci est fondée dans les données de base de l'Etat et possède une stabilité qui l'élève au-dessus des questions quotidiennes.

Des changements se produisent lentement. Les partis sont les gardiens d'un testament, d'une tradition et d'un programme. Celui-ci n'est certes pas d'une fixité absolue. Il est le résultat des luttes qui se livrent au sein même des fractions, luttes qui peuvent bien avoir leurs péripéties. Mais ce ne sont que des forces de longue haleine qui modifient sans précipitation et brusquerie la diagonale du parti. La stabilité de la direction ainsi garantie augmente l'efficacité de l'action politique.

Dans l'Allemagne mi-constitutionnelle, le parlementarisme et, partant, la méthode de sélection parlementaire et les luttes efficaces de direction politique faisaient défaut. La sélection manquait parce que les parlementaires étaient tenus loin du banc ministériel, circonstance qui, par réaction, ne laissait pas naître au Parlement les talents et les idées. La direction positive elle aussi ne peut pas se dégager des luttes mi-parlementaires. Les luttes des partis gravitent autour des intérêts locaux ou relèvent des communautés religieuses et des classes, mais ne visent pas le progrès commun. Les questions de politique extérieure, de colonisation et même de civilisation deviennent des objets d'échange servant à la réalisation des intérêts particularistes. Tout cela parce que les Parlements purement surveillants et législatifs et non pas gouvernants restent improductifs ; l'intérêt manque, car pourquoi décider des buts dont la réalisation dépend de gouvernements submergés par leur travail quotidien et inaccessibles aux partis ; il manque la connaissance des affaires, car les partis pas initiés à la besogne gouvernementale, sont très souvent astreints à une critique dont l'âpreté égale le vide ; il manque enfin la responsabilité, car ce n'est que dans les pays parlementaires que les partis se garderont de demander l'irréalisable et de refuser l'indispensable, ils se garderont — puisqu'ils peuvent être le gouvernement de demain. — Chaque Parlement a les hommes qu'il mérite. Les esprits productifs se détourneront d'un Parlement improductif pour se consacrer à

des travaux plus utiles. Ainsi, le niveau du Parlement continue à baisser et une aversion grandissant contre le Parlement s'empare d'un pays — sans Parlement.

Les partis des demi-Parlements n'ont donc pas de direction stable et définitive, et les ministres de ce demi-constitutionalisme en ont d'autant moins. Ceux-ci sont parqués entre le monarque et le Parlement, doivent aplanir les divergences fréquentes, pactisent, et les frictions quotidiennes absorbent leur temps et ne leur donnent pas le loisir de penser à des buts d'avenir. La brièveté de leur durée ministérielle les empêcherait d'ailleurs de réaliser de tels buts. Dans l'État parlementaire, le ministre représente le parti et peut, malgré le temps réduit de sa fonction ministérielle, commencer la réalisation ou la préparation d'un programme, puisqu'il sait que son parti continuera tôt ou tard les travaux entamés ; il se retire dans l'espoir d'avoir, si peu soit-il, approché de sa réalisation le but qui reste au-dessus des personnes. Le ministre du régime mi-constitutionnel ne peut pas, au contraire, penser que son successeur suivra ses traces et continuera son œuvre et ses idées^o ; il se gardera donc d'un terrain qui signifiera pour lui déperdition de temps.

Mais n'est-ce pas la couronne qui, dans l'État mi-constitutionnel, incarne la stabilité de la politique ? La couronne ne peut-elle pas déterminer la direction et prescrire des buts ? Non. La vie de l'État et de l'économie moderne est si riche en complica-

tions de toute nature qu'il est impossible à un empereur même doué d'une intuition géniale, de dégager et de cristalliser de la hauteur du donjon la ligne de l'évolution. Un autre point capital mérite notre considération. Le système mi-constitutionnel éveille dans le souverain l'idée que l'autonomie et les exigences croissants du peuple menacent le principe dynastique. Ainsi la couronne se sent poussée dans la défensive contre la volonté populaire, passe même à la lutte, et trouve dans cette entreprise un appui naturel auprès de la caste des conservateurs ou plutôt des réactionnaires. De cette manière le système mi-constitutionnel met en péril l'impartialité du souverain ; les directions tracées par celui-ci portent la couleur de la classe dominante, confirment les privilèges agraires, la répartition injuste des charges, et fortifient la tendance conservatrice. Une bourrasque déchaînée contre la caste privilégiée n'épargnera pas, par conséquent, le principe dynastique coresponsable. Le véritable parlementarisme met la destinée du peuple et, partant, la plus haute responsabilité entre les mains de l'esprit créateur de la nation et il permet à la couronne de s'élever au-dessus des agitations des partis. Le sentiment monarchique sincère trouvera dans le parlementarisme non pas un adversaire, mais une aide solide, la garantie de l'autorité et de la stabilité.

Ces considérations qui semblent nous avoir menés sur la voie secondaire de la doctrine constitutionnelle, étaient néanmoins nécessaires. Le maintien en effet des institutions demi-constitutionnelles, archaï-

ques et périlleuses (9), trouvait, d'après Rathenau, son fondement et son explication dans des facteurs économiques et avait ses répercussions sur ceux-ci. Ainsi nous sommes ramenés sur le champ économique.

L'essor commercial et industriel de la haute et moyenne bourgeoisie avait pour conséquence l'indolence, l'ignorance et l'apathie politiques. Le bien-être matériel cachait les faiblesses de l'édifice gouvernemental vermoulu. Mais la maladie subsiste, même si on ne la voit pas. La thérapie présuppose le diagnostic. Or, celui-ci devenait impossible dans l'Allemagne plongée dans les richesses, puisque c'étaient précisément ces richesses qui enveloppaient la maladie. Cette maladie s'étendit de plus en plus et c'est à elle qu'il faut attribuer les revers politiques. « Domination de classe, exprimée par une sélection défectueuse et une politique débile : conservatisme de la direction (Führung), exprimée par l'inégalité des charges : voilà la double injustice et le double péril de notre pays... De l'injustice personne n'est tant responsable que le peuple lui-même qui la supporte sans chagrin par indolence et par avidité commerciale. Mais l'in-

(9) Bethmann-Hollweg, ancien chancelier, déclara devant la commission parlementaire chargée de l'enquête sur les responsabilités de la guerre, que l'imperfection (Unfertigkeit) de l'état constitutionnel et de la politique intérieure était parmi les causes principales qui ont provoqué la catastrophe de l'Allemagne impériale. Voir aussi sur ce point un article (intitulé « Regierungsfähige Opposition ») de l'ancien ministre du Reich, Dr Hugo Preuss, dans le « Berliner Tageblatt » du 31 juillet 1923.

justice tolérée ne se transforme pas en justice, ni le péril méconnu en boutade (*geduldetes Unrecht wird nicht zum Recht und verkannte Gefahr nicht zur Posse*). Or, aucun sacrifice (1) ne nous rachètera de l'injustice et du danger. Les guerres entre les peuples et les destinées ne sont pas l'œuvre de la volonté, elles découlent des lois naturelles qui trouvent leur expression dans les contrastes de la pression ethnique, de l'activité et de la constitution physique. Cependant, au dessus des lois mécaniques de la destinée, se trouvent les lois éthiques et transcendantes. Lorsque des forces intérieures s'arrêtent, lorsque des formules, des mœurs et des pensées se survivent, une destinée extérieure prend la parole et la direction. Ce ne sont pas des circonstances extérieures et des constellations politiques, mais des lois intérieures, des nécessités morales et transcendantes qui président inéluctablement à nos destinées. Notre peuple tenace a été élevé comme il aime à élever ses enfants, par les coups. Autrefois, ce fut l'entêtement des souverains qui attira sur nous les coups de la destinée, aujourd'hui, à cet entêtement s'ajoute l'indolence du pays qui ne veut pas lutter pour sa responsabilité et sera pour cette raison forcé de lutter pour sa sécurité. Lorsque l'heure de la destinée s'approchera, on comprendra que toute entreprise reste le jouet des vents, si elle ne repose pas profondément sur une fondation doublement consolidée : sur une politique forte et une constitution juste. La passion qui sert aujourd'hui les intérêts de la vie matérielle, cédera alors le pas au souci des

choses de la communauté et de l'Etat et avec l'ébranlement du richissime édifice de notre économie, s'écrouleront aussi les droits et les pouvoirs pourris. Une heure suffit pour détruire ce qu'on croyait assuré pour des éternités ; ce qui semble aujourd'hui être une exigence téméraire, devient une condition préalable toute naturelle » (10). Ces paroles, Rathenau les écrivait en 1913. L'année 1918 lui donna raison.

Il nous reste maintenant à examiner les répercussions du régime semi-constitutionnel prussien. Le pays n'était pas gouverné par des talents politiques et économiques, mais par des bureaucrates éminents et le peuple témoignait d'une indifférence à peu près complète à l'égard des organes de l'Etat. Il en résultait le manque d'une politique extérieure active qui aurait dû préparer la voie à l'expansion économique et la menace que l'économie se verrait tôt ou tard serrée dans une camisole de force. L'importation de l'Allemagne atteignait 10 milliards. Or, ce qu'une nation achète, elle le paie en marchandises. Le paiement du compte signifie exportation. C'est donc l'industrie d'exportation qui donna à l'Allemagne la possibilité de se procurer une partie importante des aliments et des matières premières nécessités par une population de 65 millions d'habitants. Si maintenant la nation devient incapable de concurrencer, elle est menacée dans les conditions mêmes de son existence. Et elle sera entachée de

(10) Das Eumenidenopfer, Œuvr. compl., I., p. 253.

cette incapacité si elle doit acheter trop cher et vendre à trop bon marché, ou, a fortiori, si elle ne peut pas importer les matières premières nécessaires à la production et exporter les produits. La puissante industrie allemande du fer vit en grande partie du minerai étranger. Si l'étranger interrompt l'importation en Allemagne du minerai par des douanes d'exportation, ou s'il entrave l'exportation allemande de l'acier par des douanes de protection, la plus forte branche de l'industrie allemande se trouve ruinée. Une politique qui, faute d'activité, n'a pas su assurer à l'économie allemande une partie correspondante du globe, dit Rathenau, a livré cette économie, dans la question vitale des matières premières, au marché étranger. Les colonies sont dans la plupart des cas improductives comme états tributaires, lieux d'absorption du surplus de la population, ou débouchés, mais elles sont ou pourront devenir d'une grande valeur comme réservoir des matières premières. Ce fait crèvera les yeux le jour où les matières premières cesseront d'être des produits d'un libre marché et deviendront des biens de préférence (Vorzugsgüter) ardemment disputés. Rathenau, dans cette connexion, critique âprement la politique de la doctrine de Monrœ et fait appel à la co-opération britannique en vue de lutter contre une pratique qui, se basant sur un message présidentiel mal compris, livre sans réciprocité un continent du Sud à l'économie nord-américaine. Aucun territoire du monde ne devrait être sequestré d'une façon exclusive par une puissance, si cette puissance

n'est pas à même de servir par ce monopole l'économie mondiale dans les meilleures conditions.

Grâce à la faiblesse de diplomates des plus médiocres, l'Allemagne était restée les mains vides dans la répartition du monde à laquelle assistait la dernière génération et son infériorité comme puissance coloniale en face des autres puissances principales devenait manifeste. Ce résultat, qui retirait la soupape de sûreté à l'économie allemande, devenait ainsi un danger pour la paix. La possibilité pacifique d'un changement radical du statu quo n'existait pas et ainsi l'Allemagne devait se préparer à rester pour un temps indéfini une nation achetant forcément et commerçant nécessairement dans une mesure considérable. L'Allemagne se trouva dans une dépendance fortement accentuée des pays mieux dotés. Ici apparaît l'autre danger : l'achat est rendu plus difficile et en même temps aussi le paiement par une vente à trop bon marché du produit d'exportation. L'achat est rendu plus difficile et plus coûteux : car la masse des matières premières existante menace de rester au-dessous des besoins ; et d'autre part le feudalisme agraire basé sur le mi-constitutionnalisme, impose des douanes agraires élevées et fait monter ainsi le prix des produits agraires, d'où handicap de plus pour l'industrie. La vente devient plus onéreuse, c'est-à-dire à trop bon marché, dévalorise le produit exporté, c'est-à-dire le moyen de paiement : car le principe de la gêne des marchandises — principe nourri par l'agitation nationaliste — domine l'économie mondiale, fait dresser des murs chinois entre

les pays et les produits ne peuvent résister à cet encerclement économique que par une réduction extrême de leur prix.

Il n'y a qu'une seule issue à cet impasse, écrit Rathenau (toujours dans l'époque d'avant-guerre) : la restriction (Abbau) des tarifs élevés et une entente économique entre les pays européens. La création d'une unité économique ne correspond pas seulement à l'intérêt de l'Allemagne, mais aussi à celui des autres pays européens, puisque ce n'est que par cette voie qu'on pourra concurrencer le pays le plus riche en matières et d'une force économique toujours en croissance : l'Amérique. Si les ensembles économiques (Wirtschaftskomplexe) de l'ancien monde continuent de s'user dans des luttes économiques stériles et inspirées d'égoïsmes aveugles, ils tomberont fatalement à n'être qu'un instrument et qu'un jouet facile de l'impérialisme américain.

Mais cette nouvelle orientation économique préconisée par Rathenau trouve de nouveau dans le mi-constitutionalisme et dans le fendalisme agraire lié à celui-ci, un obstacle des plus graves. Ce système, par sa politique agraire égoïste, rend impossible l'entente avec les pays d'exportation principalement apicole. Ainsi le système féodal et mi-constitutionnel, après avoir, par son incapacité politique, privé de ses bases la force d'expansion extérieure et amené le péril d'une suffocation, détruit par son égoïsme aveugle les conditions dont la réalisation pourrait, dans une certaine mesure, réparer les fautes de sa politique extérieure.

Cependant, Rathenau croit à la réalisation de l'unité économique. La coopération se localiserait d'abord principalement dans le domaine industriel. On réaliserait une union douanière de l'Europe centrale (11) et à celle-ci s'associeraient plus tard, bon gré mal gré, les Etats occidentaux. La compréhension (Erkenntnis) se fera jour que l'isolement économique est négatif, que la monopolisation du marché intérieur par des syndicats organisés sur la base nationale, monopolisation destinée à compenser le manque de force d'expansion et de développement technique indépendant, est artificielle, et que ce n'est qu'un champ de consommation étendu et libéré des obstacles qui peut féconder la technique. Par une organisation économique développée et une division du travail perfectionnée on pourrait aboutir à ce qu'il n'y ait pas, dans l'unité économique, des parties stagnantes et arriérées.

La coopération économique purifierait l'atmosphère politique, apaiserait les différences, et les conflits nationaux seraient libérés de leur toxine. Certes, cette coopération ne signifiera pas encore l'ère de la paix, mais en serait le précurseur. Les nations se

(11) Nous étudierons ce point de plus près dans la conclusion.

Nous aurons à nous occuper de cette proclamation de solidarité qui nous semble jurer avec maints passages des écrits de Rathenau. Bornons-nous pour l'instant à nous demander comment concilier ces paroles avec la « guerre préventive » à laquelle Rathenau fait très souvent une allusion diplomatiquement cachée, guerre préventive qu'il a voulu, comme le dit un de ceux qui l'ont le mieux connu : Maximilien Harden

rapprocheraient grâce à la force librement agissante et liante d'une civilisation solidaire.

(voir : Die Zukunft du 1^{er} juillet 1922). Nous marquons seulement le point qui sera développé plus amplement dans la conclusion.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Guerre économique et économie de guerre (1) *Le blocus*

Ce n'est pas à cet espoir de solidarité que l'évolution donna raison. Elle justifia les vues pessimistes de l'auteur qui pénétra les germes, hélas si nombreux, de frictions et de conflits. Au mois d'août 1914 éclata la guerre la plus atroce et la plus formidable que l'histoire ait jamais vue.

Par l'intervention de l'Angleterre, l'Allemagne se trouvait en face d'une situation qu'elle n'avait pas prévue dans toute son ampleur. L'Allemagne a préparé la guerre militaire et espérait une « liquida-

(1) Cette étude s'impose. Répétons ce que nous disions dans l'introduction : « La guerre a été riche en destructions de toute nature, mais aussi en expériences et en leçons. Elle a d'une part déchaîné et poussé à leur paroxysme les forces de l'époque mécanisée ; elle a d'autre part donné naissance à des méthodes nouvelles qui se répercuteront sur l'avenir. »

Il va de soi que c'est surtout l'activité de Rathenau qui retiendra notre attention.

tion » relativement rapide. Elle ne comptait pas avec une longue guerre économique. La déclaration de guerre de l'Angleterre qui était la réponse à la violation de la neutralité belge, bouleversa les calculs allemands et élargit la guerre militaire en une guerre économique menée avec une rigueur extrême. L'Allemagne était coupée de ses communications. La portée de ce fait s'explique largement par l'entrelacement de l'Allemagne avec l'économie mondiale, entrelacement qui se traduisait dans l'année qui a précédé la guerre par une importation (principalement de matières premières et d'aliments) de 10,7 et une exportation (principalement de produits fabriqués) de 10,1 milliards de marks. Il est vrai que dans le domaine de l'alimentation la force de production avait atteint les 80/100 du besoin (2) (c'est en premier lieu dans l'économie domestique que la dépendance étrangère se faisait sentir), mais dans l'industrie textile, dans l'industrie du cuir, dans la production du cuivre et du nickel et même dans la fabrication des munitions, l'Allemagne dépendait

(2) L'agriculture avait naturellement à subir les conséquences de la guerre (privation des forces de travail, réduction de l'état des chevaux, pénurie d'engrais en raison de l'usage des compositions de nitrogène à la fabrication des explosifs). Ainsi, par exemple, en 1917, la récolte du seigle et du blé tomba à 9,2 millions de tonnes, celle de l'orge à 2,0, celle de l'avoine à 3,6 contre 16½, 3,6 et 9,5 millions de tonnes respectivement en 1913. La récolte en pommes de terre était en 1913 et même en 1915 de 54, en 1916 de 25 millions de tonnes seulement. Nous tirons ces chiffres du livre de Charles Helfferich (*La guerre mondiale*, volume II, p. 201). L'agriculture baissa également d'une façon considérable dans la monarchie danubienne et en Bulgarie. Les difficultés de ces pays étaient encore augmentées par le fait que leur force de résistance et leur action organisatrice étaient plus faibles.

soit exclusivement soit dans une large mesure de l'importation des matières premières.

L'Angleterre, comme puissance navale, voyait naturellement dans l'isolement de l'Allemagne du commerce mondial, l'arme la plus puissante dont elle pouvait se servir. Cela se faisait directement ou indirectement. Directement : par la guerre navale. Dans l'« ordre in Council » du 20 août 1914, la liste de la contrebande de guerre fut complétée et plus tard elle s'étendit encore. La mer du Nord fut déclarée rayon de guerre et il fut conseillé à la Hollande, au Danemark, à la Norvège et à la Suède de passer par le canal de Dover, ce qui facilita le contrôle et le rendit encore plus efficace. Les mesures de contrôle subirent au cours de la guerre des aggravations constantes (3). Il n'est certainement pas de notre devoir de décrire les détails de la guerre maritime. Nous voulons traiter ses conséquences et c'est pour cela que le principe de la cause nous suffit.

L'isolement était encore indirect. L'Angleterre pouvait, grâce à son anthracite, exercer une pression sur les neutres. L'Amérique en outre ne pouvait pas exporter la laine en Allemagne parce que l'Angleterre ne permettait aux colonies la fourniture en Amérique que par l'intermédiaire de la « Textile-Alliance » américaine qui se chargea d'empêcher l'exportation

(3) On a contingenté l'importation transmaritime des neutres, voisins de l'Allemagne. Le contingentement était fait par une commission siégeant à Paris (commission composée des représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie) et avait pour but d'exclure plus ou moins la réexportation des neutres.

fiation en Allemagne. La même chose s'est passée en ce qui concerne le caoutchouc et la gomme. 70 pour cent de l'importation des Etats-Unis en caoutchouc et gomme viennent des colonies anglaises, 30 pour cent du Brésil, dont la production et le commerce de gomme se trouvent en grande partie sous le contrôle anglais. Ainsi, l'Angleterre a pu obliger les acheteurs américains à ne réexporter ces produits en Europe que par l'intermédiaire de l'Angleterre. Enfin on a fondé les dites sociétés de contrôle comme la « Not » et la « S.S.S. ». La Not (Nederlandsche Overzee Maatschappij) a été fondée en novembre 1914 par les grandes sociétés de navigation, des banques et quelques maisons de commerce hollandaises. Une entente s'est formée entre la « Not » et le gouvernement britannique, entente qui, par des obligations réciproques, devait servir aux intérêts mutuels. Le gouvernement anglais s'engageait à laisser passer sans difficultés les navires avec des marchandises à destination de la « Not » et la « Not » garantissait (et accordait au gouvernement anglais un droit de surveillance) que ces marchandises ou leurs produits manufacturés ne seraient pas exportés dans les pays se trouvant en état de guerre avec l'Allemagne. La « S. S. S. » (Société Suisse de Surveillance économique) a été fondée en Suisse avec un rôle semblable à celui de la « Not ». Une influence analogue a été accordée au Danemark à la « Groserer Societät » et au Conseil d'Industrie, en Suède à la Société « Transito » tandis que en Norvège c'est le gouvernement qui a coopéré avec les consulats britanniques. Le

gouvernement anglais concluait aussi des conventions avec les sociétés de navigation les plus importantes qui s'engageaient contre des facilités de contrôle à exiger de leurs chargeurs des garanties contre la violation des prescriptions britanniques. Le réseau a été complété par un contrôle postal destiné à surveiller les relations commerciales et par les listes noires où étaient inscrits les commerçants suspects, pour être, le cas échéant, soumis à un boycottage commercial.

Ainsi, l'Allemagne était devenue un fort enfermé (4) et il s'agissait de s'adapter, par une transfor-

(4) Cette expression ne doit pas être prise dans une forme exclusive. L'Allemagne a pris des mesures pour paralyser, dans sa communication avec ses voisins neutres, les plans de ses adversaires et ces mesures avaient aussi, notamment dans la première moitié de la guerre, un succès assez considérable. Pour y arriver il a fallu réglementer et centraliser l'importation et l'exportation. Ce n'est que par cette méthode qu'on a pu écarter la concurrence anarchique sur les marchés des neutres et exploiter convenablement comme compensation, des produits d'exportation allemands (charbon, fer, acier, potasse) dont la quantité était inférieure au quantum importé, mais dont les neutres avaient besoin. L'efficacité de cette centralisation — qui englobait aussi l'Autriche-Hongrie — ressort de l'exemple cité par Helfferich qu'on a réussi à ramener dans un court délai le beurre danois qui avait monté à 275 couronnes par 50 kilos, à 152 couronnes. L'importation de la Roumanie (qui fournissait principalement du maïs et du fourrage, ce qu'elle pouvait faire d'autant plus qu'elle était en dehors de la portée de la guerre économique et que le débouché mondial lui manquait en raison de la fermeture des Dardanelles), était également centralisée. La « Z. E. G. (Zentraleinkaufsgesellschaft — avec 4.000 employés) a en cela coopéré avec la « Kriegsgetreide-Verkehrsanstalt » autrichien et la société anonyme des produits de guerre hongroise. Ces sociétés étaient en contact avec le chef du « Feldeisenbahnwesen » allemand et la « Zentraltranspostleitung » austro-hongroise ; ainsi des dispositions communes ont pu être prises en ce qui concerne les questions de transport.

mation de l'économie, aux circonstances et aux exi-

En dehors des conventions conclues avec l'étranger neutre en vue des livraisons et des compensations déterminées et pour un délai plus ou moins prolongé, des arrangements de crédit avaient été conclus pour se procurer les moyens de paiements nécessaires à la couverture du plus d'importation qui devait nécessairement se présenter du côté allemand.

L'importation en Allemagne de la part de ses voisins neutres (y compris la Roumanie) s'élevait dans la première moitié de 1916 à 70 pour cent contre 10 pour cent en 1913 de la totalité des importations allemandes et comblait, dans une certaine mesure, le déficit de l'importation transmaritime. Ainsi l'importation allemande (de 10.8 milliards à la veille de la guerre) se maintenait malgré l'isolement à 7.1 milliards, en 1915, à 8.4, en 1916 et à 7.1 milliards, en 1917. Même si on prend en considération l'élévation des prix, la régression de l'importation reste relativement réduite. Dans certains produits (notamment celui de l'élevage du bétail), l'importation du marché neutre voisin donnait un remplacement complet. La proportion dans laquelle les voisins neutres de l'Allemagne participaient à l'importation de celui-ci ne pouvait accroître dans la mesure considérable que nous venons d'indiquer qu'au dépens des anciens acheteurs de ces pays et notamment de l'Angleterre. (Voir sur ce point les chiffres que donne Helfferich dans son op. c., Vol. II, p. 218.)

L'Allemagne a pu aussi maintenir l'importation de la Suède des fers d'un faible contenu phosphorique [presqu'indispensables à la production d'acier], du silicium de fer et des autres compositions de fer, du cuir et de la lignine ; importer de Norvège du nickel en quantités réduites, puis une quantité plus considérable de cuir, du persulfure de fer ; de l'aluminium de la Suisse — tous produits d'une nécessité primordiale pour l'industrie de guerre.

Le tableau commençait à s'obscurcir à partir de 1917. Alors l'Allemagne, pour accroître sa pression sur l'Angleterre et les neutres, se jetait dans la guerre sous-marine sans restriction. Ce n'était, certes, qu'un motif partiel de la guerre sous-marine. Il ne nous appartient pas d'examiner ses raisons politiques et militaires. [Voir sur ce point Hindenburg : *Aus meinem Leben*, pp. 228-234, dans l'édition allemande S. Hirzel, Leipzig ; Erich Ludendorff : *Meine Kriegserinnerungen*, pp. 245-255, dans l'édition allemande J. Milner & Sohn, Berlin ; Erzberger : *Erlebnisse im Weltkrieg*, éd. Deutsche Verlags-Anst. Stuttgart, pp. 208-228 ; Helfferich, *Der Weltkrieg*, édition Ullstein, Vol. II, pp. 283-430 ; Vol. III, pp. 17-22, 30-43, 414-416 ; Scheidemann : *der Zusammenbruch*, dans Verlag

gences nouvelles. L'activité de Rathenau ne s'étendait pas à l'organisation des questions alimentaires, mais seulement à la répartition des matières premières et à l'organisation industrielle. C'est donc ce domaine-ci que nous allons examiner.

Le département des matières premières de guerre
(Kriegsrohstoffabteilung)

Tout à fait au commencement de la guerre et sur l'initiative de Rathenau a été fondé la Kriegsrohstoffabteilung, comme département spécial du ministère de la guerre. Son but était d'organiser l'économie allemande en vue de la guerre. D'après la définition officielle, son activité devait s'étendre à l'économie des matières nécessaires à la guerre ne se trouvant pas d'une façon durable ou suffisante dans le pays. Les aliments et les combustibles étaient exclus. Une circulaire adressée aux fournisseurs les plus importants rendait possible l'évaluation approximative et moyenne de la couverture existant dans l'économie allemande. Elle restait beaucoup au-

für Sozialwissenschaft, Berlin, pp. 45-60 ; Czernin, Im Weltkrieg, édit. Ullstein, pp. 149-180, 242-243, 388-395 .

Il est curieux et même paradoxal qu'il y ait eu sur certains points une entente indirecte entre l'Allemagne et l'Angleterre en vue de l'atténuation des effets du blocus. Cela ressort notamment des entretiens qu'a eus Scheidemann (Philipp Scheidemann : Der Zusammenbruch, pp. 126 et 128) lors de son voyage à Stockholm, en 1917, avec le comte de Rantzau, alors ministre de l'Allemagne à Copenhague, et avec l'expert commercial de celui-ci le docteur Toepffer. L'Angleterre semble avoir concédé l'exportation de chevaux en Allemagne contre l'importation du beurre et du jambon danois en Angleterre.

dessous du besoin pour une année et la proportion se réduisait naturellement encore avec la nécessité croissante.

La solution devait être préparée d'une manière méthodique. Pour prévenir le gaspillage ou l'utilisation secondaire, les matières devaient devenir « *zwangsläufig* », autrement dit, le chemin devait cesser d'être arbitraire et être endigué dans ce sens que toutes les matières premières et à demi-fabriquées aient leur débouché d'une façon spontanée et nécessaire dans les produits fabriqués nécessités par la guerre. Le maximum possible devait être importé du marché neutre et des pays occupés. La production devait être élevée au degré suprême par le perfectionnement de la technique, et les matières difficiles à obtenir devaient être remplacées par des surrogats. Finalement il s'agissait d'élargir la base juridique (la législation concernant l'économie de guerre étant des plus primitives).

Le mécanisme créé en partant de ces méthodes, culmine dans deux facteurs dont l'examen précis élucidera tout le fonctionnement. Ces deux facteurs sont : *a*) la conception nouvelle de la « *Beschlagnahme* » (séquestre) et *b*) les « *Kriegsrohstoff-Gesellschaften* » (les sociétés des matières de guerre).

a) La « *Beschlagnahme* »

Cette conception qui empiète fortement sur le droit de libre disposition de l'économie privée, donc sur la situation juridique d'avant-guerre, a été éta-

blie sur la base de l'état de siège et sanctionnée plus tard législativement. *Beschlagnahme* (séquestre) ne veut pas dire confiscation ou expropriation, mais signifie tout simplement que le propriétaire ne peut pas se servir de l'objet ainsi grevé, le vendre ou le transformer, d'après son bon vouloir. « Cette conception de la *Beschlagnahme* ne signifie pas qu'une marchandise devient propriété d'Etat mais qu'elle est grevée d'une restriction, qu'elle ne peut plus faire ce qu'elle veut ou ce que veut son propriétaire, mais qu'elle doit faire ce que veut une force supérieure. Cette marchandise ne peut être utilisée que pour des buts de guerre ; on peut la vendre, ouvrir, transporter, transformer à loisir, mais quoiqu'il arrive : elle reste toujours grevée de la loi qu'elle ne peut servir qu'à la conduite de la guerre ». La confiscation aurait amené une stagnation de la production puisqu'elle aurait mis à la disposition du département des matières premières de guerre des valeurs en milliards, valeurs dont la répartition et l'utilisation l'aurait placé en face d'une impossibilité technique. Par la *Beschlagnahme* on n'a pas écarté l'initiative privée ; on lui a simplement prescrit impérativement un but fixe : la production de guerre. Pour s'approcher de ce but, les industries devaient naturellement s'adapter, afin de passer du travail de paix au travail de guerre, de l'exportation mondiale à l'exportation aux fronts. Pendant une période transitoire on a encore accordé quelques exceptions dans l'application de la *Beschlagnahme* pour que, pendant l'adaptation des ma-

chines, des méthodes, etc., la production ne s'arrête pas en entraînant un chômage (6). Ces

(6) Cela ne réussissait naturellement que dans une certaine mesure. Ainsi s'explique (en grande partie au moins) qu'il y avait, au commencement de la guerre, un grand chômage bien que des millions de bras aient été soustraits à l'économie. (Voir aussi sur ce point une conférence de M. Charles Rist : « L'Allemagne et le maintien de sa vie économique pendant la guerre », « Problèmes de politique et Finances de guerre, pp. 220 et suivantes). Les restrictions et arrêts d'usines, les accommodements techniques de l'industrie et la manière assez difficile de grouper différemment la main-d'œuvre ne pouvaient pas ne pas avoir leur répercussion sur le marché du travail. Nous voulons ici également donner quelques chiffres caractéristiques qui se trouvent dans le livre de Helfferich (« Der Weltkrieg », vol. II, pp. 228-232). Tandis que dans les bureaux de placement, la proportion au mois de juillet 1914, était de 158 demandes pour 100 offres de travail (sexe masculin), cette proportion augmentait, au mois d'août 1914, de 158 à 248. Chez les ouvrières il y avait, au mois de juillet 1914, 99 demandes pour 100 offres de travail et au mois d'août 1914, 202 demandes pour 100 offres. Helfferich croit, en liaison avec ces données, que les suspensions et restrictions d'usines ont été en partie et sans nécessité précipitées. C'est de la part de Helfferich une critique indirecte des mesures de Rathenau quoique le nom de celui-ci ne soit pas mentionné. Il n'est peut-être pas sans intérêt, puisque caractéristique pour la mentalité de Helfferich, de remarquer que celui-ci, dans son livre de 1318 pages sur la guerre mondiale, ne mentionne pas une seule fois le nom de Rathenau sur qui l'économiste connu Brentano (dans une étude sur l'antisémitisme parue dans la « Neue Freie Presse de Vienne », 20 mai 1923) dit : « Sans Walther Rathenau qui fut une victime de l'antisémitisme farouche et aveugle, le peuple allemand n'aurait-il pas été, après quelques mois déjà, abandonné à ses ennemis ? »

Après le regroupement de la main-d'œuvre et avec l'accroissement gigantesque des besoins de guerre, un changement radical de la proportion que nous venons d'indiquer ne tarda pas à se produire. Ce changement fut accéléré par une intervention de l'Etat qui tendait à rendre plus méthodique l'organisation et la centralisation du placement. Déjà avant la guerre, des progrès considérables furent réalisés dans ce domaine. (Voir sur ce point : Capitant-Cuche, Cours de législation industrielle, 1921, p. 204-207). Il y avait près de 300 bureaux municipaux de placements fédérés entre eux et

exceptions diminuèrent de plus en plus pour disparaître complètement après deux mois. Après deux mois, en effet, l'adaptation de l'industrie était un fait accompli. La Beschlagnahme

basés sur le système paritaire qui consiste dans une surveillance du bureau exercée par une commission mixte, composée, en nombre égal, des représentants des employeurs et des représentants des ouvriers et présidée par une personnalité désintéressée. En dehors des bureaux municipaux, il y avait, comme ailleurs, des offices créés par les associations patronales et ouvrières. Tout de suite après le commencement de la guerre, a été fondé par le secrétariat des affaires intérieures la « Reichszentrale für Arbeitsnachweise » (bureau central des placements) pour former la tête unique des institutions mentionnées. Cette centrale perfectionnait d'un côté les communications et liaisons entre les bureaux de placement, liaisons qui existaient déjà depuis la fondation, en 1895, d'une fédération destinée à compenser entre les bureaux, les offres et les demandes, d'un autre côté elle intervenait directement pour trouver les ouvriers nécessités par les récoltes, les travaux de fortifications, les usines militaires de l'Etat et pour répartir les prisonniers de guerre.

Comme nous venons de le dire, un changement radical de la proportion se produisit après un certain temps. Au mois d'avril 1915, il y avait (sexe masculin) 100 demandes pour 100 offres et, au mois d'octobre 1916 — seulement 64 demandes pour 100 offres de travail. Chez les ouvrières, le changement était plus lent à se produire. Cela d'abord, parce qu'ici le service militaire et la diminution de la main-d'œuvre masculine provoquée par celui-ci n'intervenait pas, ensuite, parce que c'étaient principalement les industries se servant le plus de la main-d'œuvre féminine, comme par exemple l'industrie textile, qui se voyaient le plus fortement frappées par la réduction d'usines. Au mois d'octobre 1915, il y avait (sexe féminin), 188 demandes pour 100 offres, au mois d'avril 1916, 165 demandes pour 100 offres, au mois d'août 1916, 165 demandes pour 100 offres et, au mois d'octobre, 135 pour 100. On devait faire une compensation entre le moins des demands de travail chez les hommes et le plus chez les femmes, par un usage plus large de la main-d'œuvre féminine. Cela se faisait abondamment. Ainsi la participation de la main-d'œuvre féminine au nombre total des ouvriers s'élevait dans l'industrie métallurgique, par exemple, de 9 à 19 pour cent, dans l'industrie chimique de 7 à 23 pourcent et dans l'industrie électrique de 24 à 55 pour cent.

conduisait donc à l'accommodation économique. Mais cette œuvre d'accommodation n'était pas réalisée par les entreprises différentes en même temps, avec le même progrès et la même perfection. Il pouvait y avoir des différences et des variations dans l'intensité et la capacité du travail. Mais si cette faculté de production se différencie d'entreprise à entreprise, les offres adressées à la direction de la marine et de l'armée (qui devait faire les commandes) et, par conséquent, les quantités en matières premières nécessitées seront également différentes. On devait donc songer à une nouvelle mise à la disposition, à une nouvelle répartition des matières ; l'organisation économique devait être transformée. C'est à ce but que servaient les

b) *Kriegsrohstoff-Gesellschaften*

(sociétés des matières premières de guerre)

L'approvisionnement en matières premières avait un double caractère : 1) bureaucratique et 2) commercial.

1) La partie bureaucratique résultait d'abord des constatations des stocks et des mises sous séquestre (*Beschlagnahme*). Nous avons vu que le propriétaire ne perd pas avec la *Beschlagnahme* la disposition du bien, mais qu'il doit seulement la transformer en vue d'un but déterminé. Or, ce cas ne pourra pas toujours se produire dans une mesure correspondante et dans cette éventualité le droit de disposition passera à l'Etat représenté par la *Kriegs-*

rohstoff-abteilung. La Beschlagnahme se transforme ainsi en expropriation. On a fait passer en outre dans la propriété de l'Etat des matières qui se trouvaient déjà en usage soit dans les usines, soit dans les ménages, comme par exemple du cuivre, du nickel, de l'étain, etc. Il faut ajouter à cela les stocks des territoires occupés. Ainsi, le département des matières de guerre disposait d'une masse énorme qu'elle transportait dans ses entrepôts pour la répartir entre les Kriegsrohstoff-Gesellschaften. La fixation des prix et de la clé de répartition était également un travail bureaucratique. La partie bureaucratique relevait du département des matières premières qui était naturellement conseillé par les milieux de l'industrie et du commerce.

La deuxième branche de l'approvisionnement était 2) de nature commerciale. Les matières devaient être absorbées, emmagasinées, livrées à la transformation, c'est-à-dire réparties dans le cadre de l'activité industrielle. Elles devaient, dans chacun des rayons de production, se concentrer dans une main pour être ensuite distribuées de façon à ce que chaque lien de production obtienne, à des conditions et à des prix déterminés, les matières nécessitées par les commandes qu'il avait à exécuter. Bref : le courant des marchandises devait être dirigé. C'est ce devoir qui incombait aux Sociétés des matières de guerre. Ces sociétés se formaient dans chaque branche de l'activité industrielle : d'abord dans l'industrie chimique, puis dans celle des métaux de guerre, de la laine, du cuir, etc. Les Rohstoff-

Gesellschaften offrent l'exemple d'une combinaison de la forme du socialisme d'Etat avec l'autonomie industrielle, puisqu'elles possédaient l'auto-administration et la forme d'une société par actions qui représentent la nature économique-capitaliste libre, mais étaient en même temps soumises à un contrôle très rigoureux exercé par les autorités de l'Etat ; en outre, la circulation des biens était « zwangsläufig » et n'obéissait pas au libre jeu des forces économiques. Les sociétés dont nous parlons ne distribuaient ni dividendes ni bénéfices de liquidation, mais elles avaient, comme toutes les sociétés par actions, une présidence (Vorstand) et un conseil de surveillance (Aufsichtsrat) ; à ces organes s'ajoutait une commission indépendante, la « Schützungs u. Verteilungskommission (com. de protection et de répartition) dirigée par des membres de chambres de commerce et des fonctionnaires. Les représentants des autorités publiques et des ministères avaient un droit de veto sans restriction.

D'après quels principes les matières premières devaient-elles maintenant être réparties entre les usines ? Devait-on donner aux usines possédant les plus grands avantages économiques, la plus grande capacité de production, la possibilité d'obtenir le maximum de commandes faites par les autorités, pour que ces usines, grâce à l'arrêt de celles d'une moindre capacité, puissent se réjouir d'une activité maxima — ou bien devait-on préférer à cette méthode économiquement plus rationnelle le système plus social et accorder à l'ensemble des industries des ma-

tières en raison de leur capacité relative. Tant que la pénurie en forces de travail et en matières nécessaires à la mise en activité des usines, notamment en charbon, n'était pas tout à fait sensible, on pouvait encore sacrifier le principe rationnel aux exigences sociales ; et cela se faisait en effet dans la première phase de la guerre. Mais la nécessité devenait toujours plus grande et les considérations sociales devaient finalement lui céder le pas. Le milieu de 1916 marque la naissance d'une grande crise de munitions. La bataille de la Somme qui commençait le premier juillet 1916 montrait l'infériorité des munitions et la gravité de la situation qui en résultait. Bientôt après se produisait le changement dans le commandement suprême de l'armée. Le nouveau commandement exigeait la plus grande production possible en munitions et en armes et élaborait à ce sujet un programme, le « Hindenburgprogramme ». Pour assurer les forces de travail exigées par l'exécution du programme, on soumettait au Reichstag la loi du service auxiliaire (Hilfsdienstgesetz) qui prévoyait l'obligation du travail pour les hommes de 17 à 60 ans. Ce vaste programme ne nécessitait pas seulement des forces de travail, mais aussi leur emploi rationnel et avait en outre pour conséquence d'élever, en liaison avec les constructions nouvelles à effectuer, les transports et les besoins de charbon. Ainsi, la crise de charbon devenait également de plus en plus aiguë. Du bilan établi par la Kohlenkommission pour l'année 1917, résultait un déficit de 23 millions de tonnes (production 160 millions ; be-

soin 183 millions de tonnes). La pénurie en matières nécessaires à la mise en activité des usines, la nécessité d'employer rationnellement les forces de travail exigeaient impérieusement la méthode de concentration et ainsi c'est le principe rationnel qui prédominait dans la seconde phase de la guerre. Les usines arrêtées obtenaient dans différentes industries (par exemple, dans celle du savon et du cuir), le droit d'acheter les produits fabriqués à des prix plus avantageux et de les mettre alors en circulation.

Nouvelles méthodes techniques

Mais il ne suffisait pas de soumettre les industries existantes à l'économie de guerre par les institutions et les organisations soit bureaucratiques, soit commerciales. On devait introduire des nouvelles méthodes techniques, créer des surrogats (Ersatzstoffe) pour ainsi rassembler toutes les énergies dont on pouvait disposer. C'est sur ce point aussi que s'ouvrait à la Rohstoff-abteilung un large terrain d'action. Le problème du nitrogène occupe ici le premier plan.

On ne peut pas faire une guerre sans matières pour explosifs. Or, ceux-ci reposent sur une composition de salpêtre et celui-ci est une composition de nitrogène. L'importance de la question de nitrogène ne se borne pas d'ailleurs à la seule conduite de la guerre — elle devient aussi un problème de l'alimentation puisque c'est le nitrogène qui sert d'engrais artificiel. L'Allemagne consommait dans la dernière année qui a précédé la guerre, 1.400.000

tonnes en compositions de nitrogène avec une teneur en nitrogène pur de 240.000 tonnes (7). De cette quantité 200.000 tonnes étaient consommées par l'agriculture et 40.000 par l'industrie. La plus grande partie des besoins avait été importée de l'étranger sous forme de nitre cubique (salpêtre du Chili).

Avec le commencement de la guerre, cette importation cessa. Mais en même temps la production dans l'intérieur du pays se réduisait également, puisque celle-ci reposait en premier lieu sur l'obtention du sulfite d'ammoniaque comme dérivé de la préparation du coke qui baissait considérablement dans le premier temps de la guerre avec la baisse de l'extraction du charbon et de la fabrication du fer. Mais, en même temps, les besoins de nitrogène augmentaient prodigieusement. Une possibilité de remplacement s'offrait par l'extraction de l'air des compositions de nitrogène. Cela pouvait se faire par la méthode Haber (production synthétique de sulfite d'ammoniaque) appliquée par la Badische Anilin u. Sodafabrik à Ludwigshafen a. R. qui produisait dans la dernière année avant la guerre 30.000 tonnes de

(7) Nous prenons les chiffres de l'op. c. de Helfferich (Vol. II, pp. 117-127). Ce problème nécessite un examen plus profond d'abord en raison du rôle considérable qu'il a joué pendant la guerre, puis en raison des répercussions qu'il aura sur l'approvisionnement en matières premières dans l'avenir. Ce point : le problème de l'émancipation de l'étranger en matières premières, occupe une place importante dans le programme d'avenir de Rathenau. Dans la conférence qu'a faite Rathenau sur l'approvisionnement de l'Allemagne en matières premières (dans la « Deutsche Gesellschaft 1914, le 20 décembre 1915) nous ne trouvons pas, d'ailleurs pour des raisons bien compréhensibles, de détails sur ce point.

sulfite d'ammoniaque avec une teneur de nitrogène pur de 6.000 tonnes ; et par la méthode Frank Caro (production de nitrate de chaux) d'après laquelle on travaillait dans les usines de Trostberg en Bavière du Nord et à Knapsack près de Cologne ; la production des usines de Trostberg et Knapsack en nitrate de chaux atteignait dans l'année qui a précédé la guerre 25.000 tonnes avec une teneur de nitrogène pur de 5.000 tonnes. A la fin de 1914 et sur l'initiative de Rathenau un certain nombre de contrats furent conclus avec Ludwigshafen et Knapsack qui prévoyaient, contre des prêts à accorder par l'empire et la Prusse, une élévation de 45.000 tonnes de la production en nitrogène pur. Mais cette élévation ne satisfait que le besoin militaire et aussi seulement d'une manière provisoire, tandis que l'agriculture se heurtait à des difficultés qui ne cessaient de croître. Mais finalement des conventions (sur une base proposée par Helfferich) furent conclues avec les usines bavaroises de nitrogène. Tout le produit brut de vente dépassant un certain taux au kilo-pourcent de nitrate de chaux devait revenir au Reich et celui-ci obtenait en outre une partie du profit net ; ainsi on voulait inciter les usines à augmenter le profit par un perfectionnement technique et non pas par l'augmentation des prix. On prévoyait la construction de deux Reichswerke avec une capacité de production annuelle de 225.000 tonnes de nitrate de chaux. Les usines de nitrogène bavaroises s'engageaient en outre à agrandir leur usine de Trostberg. Un autre contrat fut conclu avec les usines Lonza à

Waldshut (Bade). Par ces contrats l'extraction de nitrogène devait être portée à 300.000 tonnes de nitrate de chaux avec une teneur de nitrogène pur de 60.000 tonnes. Les constructions commencèrent au mois de mars 1915 et étaient terminées au mois de février 1916. On devait encore élargir ces usines et en fonder d'autres, puisque les besoins créés par les hostilités prenaient une allure vertigineuse. Dans le premier temps de la guerre, le besoin de compositions de nitrogène de 25 pour cent atteignait 12 à 15.000 tonnes par mois, au commencement de 1916 ce chiffre s'élevait à 40.000 tonnes pour dépasser finalement 100.000 tonnes. La production de nitrogène a pris ainsi une proportion qui dépasse le total de la production en nitre cubique (salpêtre du Chili) — 2,1 millions de tonnes — à la veille de la guerre (8).

(8) On obtient le nitrate de chaux par la combinaison de nitrogène de l'air avec du carbide pulvérisé. Le carbide est produit par la transformation de la chaux et du coke dans de grands fourneaux et avec des puissants courants électriques. L'extraction du nitrogène de l'air se fait à Piesteritz près de Wittemberg (où l'usine construite prévoyait une production en nitrate de chaux de 150.000 tonnes par an) par deux moyens : d'abord par la fluidification de l'air et la séparation de l'oxygène du nitrogène d'après la méthode Linde ; puis par la méthode Frank-Caro d'après laquelle on brûle du gaz générateur avec de l'air et on décompose la mixture obtenue (acide carbonique et nitrogène) dans ses éléments constitutifs. D'après le plan primitif, l'établissement Linde, à Piesteritz, fournissait 90.000 litres d'air fluidifié et 9.000 mètres cubes de nitrogène par heure et l'établissement Frank-Caro (toujours à Piesteritz) 3.000 mètres cubes de nitrogène. La consommation annuelle en électricité de l'usine de Piesteritz a atteint le double de toutes les énergies électriques fournies, dans l'année 1914-15, par toutes les usines d'électricité de Berlin, et la consommation en eau fraîche était égale à celle nécessitée par une ville de 1,7 millions d'habitants.

A propos de l'introduction de nouvelles méthodes techniques et de production, mentionnons encore la création d'une industrie d'aluminium qui, grâce à des méthodes nouvelles, parvenait à produire de l'aluminium avec de la terre glaise, tandis que jusqu'alors on devait se servir du bauxite importé principalement de la France. On créait et élargissait en outre nombre d'usines électrolytiques et électrothermiques et des établissements transformant ou raffinant les matières usées.

Puis ce fut l'économie des Ersatzstoffe ou surrogats. Ce principe du remplacement de tout ce qui était rare fut appliqué dans la quasi-totalité des branches d'industrie et de consommation. Soit dans l'uniforme, soit dans les munitions, où on s'efforçait de remplacer les « Sparmetalle » (métaux d'économie) par de l'acier et de l'étain, soit dans la technique électrique où, pour les transmissions et les conducteurs, on devait se servir de métaux inusités, soit dans l'industrie textile, l'Ersatz jouait un rôle des plus considérables et devenait d'un côté le facteur de conservation de l'indispensable et restreignait de l'autre l'enchérissement. Toute une industrie, notamment chimique, se formait pour fournir des surrogats déjà connus ou nouvellement créés. Et toute cette besogne si étendue et si compliquée relevait directement ou indirectement de la *Kriegsrohstoffabteilung*.

Comment ce département était-il organisé pour remplir une tâche aussi immense ?

Organisation de la Kriegsrohstoffabteilung

A la tête il y avait une section centrale. C'est à elle qu'appartenait l'initiative et la politique d'ensemble. Elle dirigeait le mécanisme, communiquait avec les autorités publiques, les ministères, veillait à la marche normale de l'organisation, négociait avec les groupements d'industries et d'intérêts, centralisait la correspondance et les résultats du travail, examinait les questions juridiques, portait la responsabilité du fonctionnement. Au-dessous de cette section principale, il y avait des sous-sections (décernats ou référats) pour chacune des branches essentielles de l'activité industrielle : chimie, cuir, textiles, caoutchouc, bois, etc. Elles avaient des organes de communication (Meldestellen) qui devaient assurer l'harmonie du fonctionnement. Les sections communiquaient avec les Kriegsrohstoff-Gesellschaften qui formaient également des mécanismes développés et exécutaient des mesures prises ou collaboraient à leur établissement. Ensuite il y avait un bureau particulier de séquestre (Beschlagnahmestelle) pour préparer la législation du séquestre, exécuter les principes de celle-ci, négocier avec les propriétaires, surveiller l'exécution des prescriptions et diriger de haut les marchandises. Pour l'exécution en détail de cette dernière fonction, il y avait une section spéciale d'expédition, de comptabilité et de révision qui réunissait les matières dans un grand nombre d'entrepôts, les expédiaient de là aux Kriegs-

rohstoff-Gesellschaften et réglait les comptes avec celles-ci.

Cet organisme exigeait naturellement un personnel et des localités étendus. Au début il n'y avait qu'un personnel très restreint : 2 présidents : Rathenau et un colonel représentant le ministère de la guerre, 2 collaborateurs : le professeur Klingenberg de l'A. E. G. et de Moelendorf, et quelques forces auxiliaires ; bientôt le personnel du département et des organes annexes atteignait plusieurs milliers. On occupait primitivement 4 salles et plus tard des centaines. La correspondance qui reflète l'activité ne tardait pas à dépasser 2.000 numéros par jour.

L'avenir de la Kriegsrrohstoffabteilung

Voilà le mécanisme. Cette machine ainsi montée, cette économie ainsi organisée doivent-elles cesser avec la cessation des hostilités ? Créées par la guerre doivent-elles disparaître avec celle-ci ? Non, nous dit Rathenau. Elles subsisteront. Leur caractère se modifiera, mais le principe survivra dans une forme ou dans une autre. Le blocus, malgré ses inconvénients, les soucis et les angoisses qu'il entraînait, a eu quelques influences heureuses. La nécessité est le meilleur des maîtres. C'est sous sa pression que des méthodes nouvelles furent inventées, que des voies encore inconnues furent découvertes. Il s'agit de compléter et d'adapter les unes, d'élargir et d'organiser les autres. Pourquoi importer des métaux ou des matières qui peuvent être trouvés à l'in-

térieur du pays ou qui peuvent être remplacés? Pourquoi, par exemple, s'adresserait-on au Chili pour obtenir le nître cubique, si l'atmosphère inépuisable renferme des quantités infinies de nitrogène? Et ce n'est qu'un exemple typique. Ainsi pourra se réaliser dans une certaine mesure la double émancipation de l'étranger tant désirée par Rathenau : émancipation d'achat et émancipation de vente. L'Allemagne, en effet, forcée d'acheter des matières premières à l'étranger, est forcée d'exporter des marchandises pour payer ses importations. Les exportations qui correspondent ainsi aux achats faits à l'étranger sont des exportations forcées. Or, cette dépendance forcée peut être exploitée par l'étranger d'une double façon : par l'élévation des prix des matières premières indispensables à l'Allemagne et par des droits de douane de protection pesant lourdement sur les produits fabriqués exportés par l'Allemagne et avilissant ainsi les moyens de paiement dont se sert celle-ci. Ainsi donc, la proportion de l'exportation forcée diminuera dans la mesure où se réduira la proportion des matières importées. Au degré de l'émancipation dans les achats, correspondra un degré d'émancipation analogue dans les ventes. Plus indépendante dans l'importation, l'Allemagne aura des coudées plus franches dans l'exportation. Or, cette œuvre doublement émancipatrice — et c'est une leçon qui se dégage de la guerre — ne se réalisera pas par les actions confuses des individus. L'horizon du particulier est nécessairement limité. Celui-ci ne voit que son intérêt immédiat et

cette manière étriquée l'aveugle et obscurcit l'ensemble. Il aperçoit, pourrait-on dire, de omnibus aliquid et de toto nihil. C'est à l'Etat d'intervenir pour préserver les intérêts de la collectivité. Il devra établir un « Rohstoffschutz » (protection des matières premières), empêcher l'importation des matières qui peuvent être remplacées et veiller à ce que les matières existantes ne soient pas gaspillées par des usines dont la capacité ne correspond pas aux exigences de la production moderne. La réduction de l'importation ainsi obtenue, on pourra mieux résister à la protection douanière des autres et songer à un nouveau genre de mercantilisme « non pas en vue d'augmenter sans mesure l'exportation, mais pour la rendre plus utile, plus lucrative. »

Toutes ces opérations se reflètent dans la balance des comptes (9). Elle exige donc la plus gran-

(9) Rathenau dit dans sa conférence de 1915 que le blocus et la pression exercée par celui-ci ont contribué pendant la guerre à empêcher le bouleversement de la balance des comptes allemande. Tandis que l'Angleterre, se réjouissant d'une liberté relative, a pu importer et avilissait en même temps sa balance des comptes (l'industrie d'exportation étant en grande partie transformée en vue des besoins de la guerre, l'Angleterre ne pouvait pas payer les importations par ses exportations et était ainsi forcée d'exporter ses valeurs ou de s'endetter), l'Allemagne a pu aboutir au cercle fermé de ses moyens et en bénéficier. « Unsere Güter erzeugt das Inland und das Inland verzehrt sie ; aus unseren Grenzen kommt nur das hinaus, was unsere Kanonen hinausgeschleudern... Den Gegenwert seines Verzehrs zahlt der Staat bar ; das bare Geld kehrt zu ihm zurück als Darlehn und tritt von neuem in den Kreislauf ein. Unsere Wirtschaft ist die geschlossene eines geschlossenen Handelsstaates. » Ajoutons toutefois, pour compléter par quelques lignes qui se trouvent dans l'Economie nouvelle (p. 184, Œuvres compl. V) l'idée qu'exprimait Rathenau dans la conférence de 1915, que si les ennemis de l'Allema-

de attention. Il est inadmissible que les achats et les paiements des particuliers sur le marché étranger se fassent d'une façon anarchique et bouleversent ainsi la balance des comptes. Tout cela doit s'effectuer au contraire d'une manière méthodique et d'après un plan réfléchi. Serait-ce vouloir l'impossible ? Pénétrons la leçon de la guerre ; la réponse sera catégorique. Ces principes de méthode doivent également déterminer l'emploi du tonnage. Celui-ci ne doit pas être à la merci des goûts, des appétits et des suppositions des particuliers dont les calculs sont faussés par l'aveuglement que nous avons indiqué tout à l'heure, mais il doit dépendre de la concurrence ordonnée des besoins.

La *Kriegsrohstoffabteilung* aura à jouer dans la paix le rôle d'un état-major économique. Elle a recueilli les expériences pendant la guerre et elle devra les mettre au service de l'action de l'Etat. Elle est documentée, l'Etat en profitera. Rathenau voudrait en outre qu'elle prépare dans la paix tout un programme de mobilisation économique afin que, en cas de guerre, la transformation de l'économie ne soit pas improvisée et précipitée, mais se réalise d'une manière automatique. « Nous étions, dit en somme Rathenau, mal préparés à la guerre économique ; cette guerre nous a instruits ; préparons-nous mieux pour la guerre prochaine. » On con-

gne « pouvaient toujours acheter une grande partie de ce dont ils avaient besoin et, de ce fait, s'endettaient à l'étranger... ils avaient, par contre, l'avantage de maintenir jusqu'à un certain degré leurs industries de paix et leurs exportations et de protéger leur change. »

viendra facilement que cet accord final n'est pas réconfortant. (10)

Nous nous bornons pour l'instant à ces indications. Elles nous conduisent à l'avenir.

(10) Ajoutons que ce programme se trouve développé dans une conférence qui date de 1915. Cette remarque n'a d'ailleurs qu'un caractère limité.

CHAPITRE II

La structure économique-sociale

Les conséquences de la guerre

« Quel est l'événement qui nous encercle de ses flammes ? Nous l'appelons guerre parce qu'il emprunte les formes d'une guerre entre peuples, parce que les nations convulsées luttent sur terre, sur mer, dans les airs et dans le feu. Nos successeurs, eux, le reconnaîtront tel qu'il est : ce que nous vivons, c'est la Révolution mondiale, l'éruption volcanique des sous-sols tout puissants, incandescents, de la forteresse humaine. » (Neue Wirtschaft. Œuv. compl., v. p. 258).

La guerre mondiale sera riche en conséquences. Elle signifiera le point de départ d'une orientation nouvelle qui devra changer de fond en comble la structure économique et sociale de l'époque d'avant-guerre, si riche en lacunes et défauts de toute nature. La période qui a précédé la catastrophe mondiale porte l'empreinte de la mécanisation sans freins. La mécanisation est issue de la condensation

et « a, comme tous les événements naturels non voulus, amené un équilibre naturel, inévitable, involontairement organique et non volontairement organisé. » Malgré les gaspillages et les inimitiés qu'il occasionnait, ce système et cet équilibre naturel auraient pu se maintenir pendant quelques siècles, si le cataclysmisme que nous venons de traverser n'avait « mûri les vertus de la mécanisation ». La catastrophe et les pertes effroyables qu'elle a engendrées accompliront par la nécessité matérielle ce que la nécessité morale n'a pu obtenir. Il faudra remplacer l'équilibre chancelant par un équilibre réfléchi et organisé pour que les matières et les forces puissent être ménagées et pour qu'on restaure, sur une base plus humaine et plus juste, les ruines formidables que devait amonceler l'œuvre sanglante et destructrice menée pendant quatre ans avec la dernière violence par les peuples de la civilisation mécanisée. Ce que nous envisageons n'est pas un changement subit. Il faudra des générations pour construire l'édifice. Mais notre génération « ne devra pas moisir dans une attente passive, mais persévérer dans le progrès, faire preuve de bonne volonté et travailler sans relâche ».

Quel est le bilan de la guerre ?

D'abord dépopulation. Le nombre des tués, des mutilés et des prisonniers est effroyable. Il correspond d'une façon approximative à la totalité de la population mâle de l'Angleterre d'avant-guerre. Cette perte seule signifie une régression de 15 milliards dans la production mondiale annuelle.

Ensuite il y a les frais de guerre : dépenses de guerre proprement dites, puis paiements de pension et d'allocations, frais de reconstruction. Inutile d'insister sur ce point ; il est connu et se passe de commentaires.

Puis, c'est la perte des économies qu'on aurait pu réaliser pendant le temps consacré à la besogne guerrière, où la quasi-totalité des moyens était mise au service des opérations militaires ; la destruction ou l'usure du matériel de production. (Il est vrai de l'autre côté, qu'on a créé, notamment dans la chimie, la métallurgie et l'architecture navale, des fabriques qui pourront rendre certains services dans l'avenir.)

Autre conséquence d'une portée capitale : la transmutation des fortunes. « Tous ceux qui ont eu affaire avec la guerre sont devenus les créanciers des abstentionnistes ». La classe moyenne, les rentiers et surtout les propriétaires urbains sont les plus durement frappés. « Nous entendons (ici) par propriétaire, celui qui, derrière une première et presque toujours une deuxième hypothèque, possède encore un excédent de la valeur d'une maison. Malgré la liberté de reconstruire et de louer, le propriétaire n'est souvent pas autre chose que l'administrateur de ses créanciers hypothécaires ». Si les charges hypothécaires montent, « l'excédent, ne servant plus qu'à couvrir une partie des dettes, est pour ainsi dire perdu ainsi que la fortune du propriétaire autrefois à son aise. » C'est une catégorie d'enrichis sans frein ni responsabilité qui a bénéficié du trans-

fert des richesses opéré aux frais d'une classe ayant fourni une grande part de l'intelligence littéraire, technique, scientifique et des fonctionnaires publics et privés. Comment nier le souci moral que ce fait éveille ?

Les charges de l'Etat ont atteint une mesure gigantesque. Comment les liquider ?

D'une importance moindre que les transmutations de fortunes, mais quand même facteur essentiel, la gêne du commerce international provoqué soit par le nationalisme extrême, soit par l'anarchie des changes, doit retenir notre attention. Le renchérissement est général. La guerre a ravagé dans les deux camps. Les dévastations n'apparaîtront dans leur grandeur véritable qu'après un certain laps de temps. On ne connaît pas la situation car « la plupart des hommes ne savent envisager l'avenir que comme un présent prolongé en ligne droite ». Des entreprises agraires, industrielles, des matières premières, des marchandises et des effets de bourse ont procuré des richesses immenses. « Cet état de choses persiste, s'accroît même, en ce sens que des entreprises particuliers et agricoles se consolident d'année en année, compensent leurs pertes et amortissant leurs dettes, constituent des réserves et marchent vers un avenir de beaucoup meilleur en tant qu'entités isolées. Il est donc difficile d'exiger de la collectivité qu'elle se représente la situation telle qu'elle est, c'est-à-dire qu'elle se rende compte que tout ce bien-être et tout ce gain proviennent d'une source unique : l'Etat, qui achète tout, paye tout,

salarie tout, que cet Etat ne fournit rien qui soit en sa possession, bien qu'il procure des contrevaleurs matérielles, mais qu'il se crée des charges qui pèseront sur nous et sur notre avenir. Nous ne faisons pas la guerre pour faire une affaire, mais pour remplir un devoir national ; les sacrifices qu'elle nous impose ne nous accablent pas, nous en sommes fiers. Cependant, il faut nous garder, au point de vue économique, de confondre le doit et l'avoir (1). »

On croit généralement (Rathenau écrit en 1917) que les destructions devront être restaurées et qu'il y aura largement de l'activité. Certes, il faudra réparer les ravages, mais la fourniture des matières nécessaires se heurtera à des difficultés et il faudra recourir aux crédits étrangers pour couvrir les besoins les plus urgents en aliments et en matières premières.

On peut évaluer les charges de guerre pour l'Allemagne à 170 milliards de marks (1917). Le paiement des intérêts et l'amortissement exigeront une somme annuelle de 10 milliards de marks. Même si on opérait une confiscation de fortunes, celle-ci ne pourrait pas dépasser un tiers des grands avoirs et les intérêts ne pourront guère être réduits au-dessous du niveau de 8 1/2 milliards (2). Il faut ajouter le

(1) N. W., Œuvr. compl. V, p. 193 et 194, 1917.

(2) Déjà, en 1916, dans sa conférence sur les problèmes de l'économie de paix, Rathenau envisageait une confiscation partielle des fortunes. « Nous devons, disait-il, recourir à des interventions graves... ce qui nous attend... aura une certaine similitude avec la confiscation. Deux voies sont possibles : ou bien on entame les rentes, ou bien les fortunes. La saignée des rentes est plus commode. Rentes d'Etat, rentes de

handicap de la production en raison des grands

communes, hypothèques, actions, obligations peuvent être estampillées avec une somme de tant au profit de l'Etat. C'est la méthode la plus commode, mais elle a l'inconvénient de ne pas englober complètement le revenu gagné (das erarbeitete Einkommen) ; elle n'a pas l'inconvénient de ne pas être applicable à l'agriculture : cette possibilité est donnée par l'inscription d'hypothèques. La deuxième forme est celle-ci : une partie de la fortune est transmise à l'Etat. Cette forme amène à des problèmes intéressants. Car tout le monde n'est pas dans la situation de pouvoir payer en argent comptant. Quand il s'agit d'obtenir un montant dans l'ordre de grandeur de 30 ou 40 milliards, il n'y a pas de moyens d'espèces (Barmittel) dans le pays qui y suffiraient ; chacun ne peut payer qu'avec ce qu'il a : l'un avec des actions, l'autre avec des obligations, le troisième avec des hypothèques, le quatrième avec de la propriété foncière. Même si nous n'allons pas jusqu'à supposer que le commerçant payerait avec des marchandises, nous pouvons affirmer que les moyens de payement seront très variés. L'Etat deviendra propriétaire d'une étrange multitude de biens dont il devra se servir économiquement, ce à quoi il ne parviendra probablement qu'avec le concours privé. Des entreprises importantes d'une économie mixte surgiront peut-être et permettront à l'Etat d'apprendre ce qui est grandement nécessaire pour notre avenir et le sien : les méthodes de travail, la connaissance des affaires et les manières de penser de l'économie privée. »

Voilà la thèse de Rathenau développée, résumons-le, en 1916. Ni la thèse de Doctorat de M. Villard sur le Reichsnotopfer (Paris 1921) ni celle de M. Badulesco (Le prélèvement extraordinaire sur le capital dans l'Empire allemand), thèse d'une documentation d'ailleurs très précise, ne font pas mention de ce projet de Rathenau datant de 1916. M. Villard écrit : « ...au début de 1916 la Frankfurter Zeitung avait consacré un article à la question du prélèvement sur le capital... L'opinion de la Frankfurter Zeitung demeura isolé pendant près d'un an (abstraction faite d'un article du Professeur Jaffé et des discours des socialistes Keil, Stolten, Bernstein) ... Dans les premiers mois de 1917, la question s'impose à l'attention générale. Le Parlement n'était pas en session ; mais des députés prennent publiquement position. M. Stresemann (national-libéral) prononce le 7 janvier 1917 à Hannovre, un discours dans lequel il prête beaucoup d'attention à la proposition de prélever le quart ou même le tiers des fortunes privées. Quelques jours après, un autre député du même parti, M. Fridberg, s'élève violemment contre un tel projet : « Ce se-

impôts, la réduction de la capacité de concurrence qui ne pourrait se maintenir qu'avec un change très bas, les hauts salaires et l'augmentation des dépenses de l'Etat qui en résulte, l'abaissement de la force de consommation d'une classe considérable de la population et la répercussion qui peut en découler pour la production (regression et renchérissement).

« Efforçons-nous donc de rendre productives les charges que la guerre nous a imposées, élevons les à la hauteur des nécessités inhérentes à l'amélioration de l'existence et, malgré ces difficultés, baissions le prix de notre production, augmentons celle-ci et établissons une proportion plus heureuse entre le travail et le droit à la consommation. Il semble que nous nous trouvions ici en présence d'une contradiction péremptoire : imposer l'industrie et diminuer en même temps le prix de sa production ; augmenter dans une économie lourdement grevée les salaires et élever le standard de la vie. Il n'y a qu'un seul moyen de résoudre le problème contradictoire : partant de la production de biens, il s'agit d'augmenter l'efficacité du travail humain au point qu'une production deux fois plus considérable permette de supporter les charges et de payer aux forces ouvrières des salaires plus élevés. Ce qui n'est pas possible avec

rait, écrivait-il en substance, provoquer sur une vaste échelle les ventes forcées de biens fonciers, d'immeubles et de fabriques, ou bien, résultat également détestable, donner à l'Etat un droit de co-propriété ou une participation dans les affaires des particuliers. (Deutsche Stimme n° 2 du 25 janvier 1917, p. 39) ». On voit que Rathenau voudrait aboutir justement à ce que redoute M. Friedberg.

quarante milliards de biens, quatre--vingt y suffiront. » (3)

Donc : transformation économique, mais aussi transformation sociale. Le problème gigantesque ne pourra être résolu que grâce à une orientation foncièrement modifiée dans le domaine social et économique.

La réforme économico-sociale.

La rénovation pourra-t-elle s'accomplir par la mise en œuvre des visées socialistes ? Loin de cela. Le socialisme pêche et par son idéologie et par ses tendances économiques.

« Jamais le socialisme n'a suscité d'enthousiasme dans les cœurs des hommes ; jamais une grande et heureuse action n'a été accomplie en son nom. Il a éveillé des intérêts et inspiré la peur, mais intérêts et peur peuvent jouer un rôle dans la vie d'un jour, non dans celle d'une époque. Enfermé dans le fanatisme d'un scientisme aride, dans le terrible fanatisme de la raison, il s'est cristallisé en un parti, dans la conviction inconcevablement erronée qu'il suffisait simplement de mettre en œuvre une seule force pour obtenir un résultat définitif. Le marteau pilon condense un bloc de fer, sans le détruire ; celui qui veut transformer le monde doit le saisir du dedans, au lieu d'exercer sur lui une pression du dehors. Les hommes sont accessibles au mot qui

(3) N. W., Œuvr. compl. V, p. 202.

trouve un écho, aussi timide soit-il, dans tous les cœurs et leur fournit un soutien ; l'agitation aveugle d'un parti dominé par des intérêts assourdit et fait boucher les oreilles. Si l'on considère, dans ses traits les plus saillants, l'action socialiste, telle qu'elle s'est déroulée au cours de trois générations, on trouve qu'abstraction faite de ses manifestations pratiques et organisatrices, cette organisation a eu pour principal effet d'accentuer dans une mesure extraordinaire l'esprit de réaction, de détruire l'idée libérale et de déprécier le sentiment de la liberté. Le jour où le socialisme a fait de l'affranchissement des peuples une question d'argent et de biens et où il a réussi à attirer les masses sous cette bannière, l'idée qui était à sa base se trouva brisée ; l'aspiration à l'indépendance est devenue convoitise. Plus d'un homme cultivé s'est détourné de ce mouvement ; la bourgeoisie s'est mise à trembler ; la réaction possédante a vu ses forces doubler, grâce à l'afflux de nouvelles recrues et à des mesures de précaution opportunes, et elle riait dans son for intérieur de ces pauvres diables de prolétaires qui, tout en lui voulant du mal, lui faisaient tant de bien, qui, tout en acclamant la république et le communisme, consolidaient le trône et l'autel. Intérieurement association d'intérêts, extérieurement hiérarchie de fonctionnaires, le socialisme, qui devait devenir un mouvement mondial, déchut au rang d'un simple parti, devint la proie de la manie du nombre, de la populaire formule unitaire ; contrairement à tout ce qui s'était vu aux époques fortes, il perdait en efficacité,

à mesure que le nombre de ses adeptes et adhérents augmentait. » (4)

Quel est le but économique du socialisme ? Partant de la thèse que la rente du capital abaisse les salaires, il conclut à la suppression de la rente, donc à la suppression du capital et à l'étatisation des moyens de production. Or il méconnaît ainsi complètement le rôle essentiel du capital. Celui-ci doit diriger le courant mondial du travail vers les points du plus grand besoin et c'est la rente qui est l'expression des besoins d'investissement les plus urgents et les plus avantageux. Mais la rente prélevée sur l'économie à quoi sert-elle ? Sa partie la plus importante retourne à l'économie de production. Les placements mondiaux annuels correspondent à l'épargne sur les salaires et les revenus. L'épargne sur les salaires est infime. Si nous déduisons donc les besoins de consommation du capitaliste, nous obtenons le restant de la rente qui servira aux placements. Et l'augmentation de ceux-ci « doit se prolonger tant que les populations augmentent et tant que chaque individu possède moins de produits susceptibles d'être achetés qu'il n'en désire. » (V.K.D.J. p.90) Ainsi « l'intérêt du capital est un dépôt dont l'économie industrielle a besoin chaque année pour assurer sa prospérité. (N.W. p. 206) « La rente est le fonds de réserve obligatoire, servant au maintien de l'économie mondiale ; elle est un impôt que prélève la production, partout où des biens sont produits et un impôt qui vient avant tous les autres. »

(4) V. K. D. T. J., pp. 72 et 73.

Elle ne disparaîtrait même quand il y aurait concentration de production entre les mains d'un seul individu, d'un Etat ou d'un ensemble d'Etats. « Au contraire, la réunion du capital entre les mains d'un petit nombre présente un danger économique qui découle de l'arbitraire auquel peuvent être soumises la consommation et la forme de placement ; or, cette dernière, étant donné la concurrence qui existe entre les rentes, est restée jusqu'à présent à l'abri de tout reproche. Le soin purement économique d'une répartition juste ne peut avoir pour objet que la consommation. » (5)

(5) « Supposons la révolution sociale accomplie. A Chicago réside le président mondial qui trône cette année sur toutes les républiques, faisant partie de la confédération universelle et dirige à l'aide de ses organes toutes les affaires internationales. C'est lui, qui, en dernière analyse, dispose du capital du globe. Aujourd'hui son département des entreprises se trouve en présence de sept cent mille propositions absurdes et de trois sérieuses : un chemin de fer à travers le Thibet, une exploitation pétrolifère dans la Terre de Feu et un système d'irrigation dans l'Afrique orientale. Au point de vue politique et technique, les trois projets sont également irréprochables ; au point de vue économique, ils paraissent également désirables ; mais vu les moyens dont on dispose, un seul d'entre eux peut être exécuté. Lequel sera-ce ? — Se conformant à un vieil usage de l'époque capitaliste, on consulte les tables de rendement, dont l'exactitude est reconnue comme irréprochable, et on trouve que l'entreprise du Thibet rapporterait 5 pour cent, celle de la Terre de Feu 7 pour cent, et celle de l'Afrique orientale 14 pour cent. Et l'on a si bien conservé les habitudes de l'ancienne époque que le président autorise le département à se décider pour l'exécution des travaux d'irrigation de l'Afrique orientale. Ceci fait, il ne resterait plus, semble-t-il, qu'à envoyer au pilon les calculs de rendement, à expédier dans l'Afrique orientale des moyens de travail d'une valeur d'un milliard et à s'abstenir de tout nouveau calcul. Le calcul du rendement conserverait ainsi le caractère d'un ancien exercice scolaire et n'aurait servi qu'à la détermination du degré de besoin, sans aucune con-

Le capital et la rente sont donc indispensables au fonctionnement de l'économie mondiale. Ce n'est pas à ce principe qu'il faut s'attaquer quand on cherche des remèdes, mais aux modalités de son application actuelle. Il s'agit de savoir en premier lieu « dans quelle mesure le bénéficiaire d'une rente a-t-il le droit de s'en servir au préjudice de la collectivité pour des emplois infructueux ou de la dissiper en jouissances. » Donc premier point : politique de consommation. On se demandera encore si les moyens qui procurent la propriété de la rente correspondent à des mérites, à des services rendus. Donc : légitimité de la répartition.

Quel est le principe général ? Propriété, consommation et revendication doivent cesser d'être des choses privées.

Par une sage politique de consommation, politique dirigée par la collectivité, on pourra aboutir

séquence matérielle. Malheureusement, voilà que six Etats élèvent des objections contre le projet adopté. Ils déclarent : la préférence accordée aux habitants de l'Afrique orientale présente pour ceux-ci de grands avantages, étant donné qu'ils seront les seuls à profiter de l'augmentation de l'immigration, de l'amélioration des conditions de la vie matérielle, du climat, etc. Le Portugal attend depuis longtemps telle chose, le Japon telle autre, et voilà que la caisse mondiale que tous ont contribué à remplir va se vider au profit d'un seul. Il est impossible au président de décider qu'à l'avenir chaque territoire aura à pourvoir « lui-même à ses besoins », car pendant 50 années beaucoup de travaux importants n'ont pu être exécutés, faute de moyens universels. Il ne lui reste donc qu'à proclamer que le projet sera exécuté, mais que l'économie africaine aura à verser à la caisse mondiale une plus-value déterminée. C'est la résurrection de la rente. » (Voir aussi : V. K. D. J., p. 89).

à un emploi plus juste de la rente et, partant, à une circulation plus économique des capitaux.

« Une vie économique ayant atteint son plein développement repose sur une association organisée de toutes les forces, et ce n'est pas sans raison que le mot économie ou tenue de maison implique l'idée de méticulosité mesurée. Les journées ou années de travail dépensées en vue d'un éclat ou d'un plaisir momentané, sont des journées ou des années irrémédiablement perdues. Elles sont prises sur les moyens de travail limités, et leur produit est soustrait au revenu déjà sans cela insuffisant de la planète. Chacun a droit à une part du travail que tous fournissent dans un enchaînement invisible. Les années de travail employées à produire une précieuse broderie, une étoffe curieuse, sont irrévocablement soustraites à la production de ce qu'il faut pour habiller les plus pauvres... Considéré au point de vue économique, le monde est, dans une mesure plus grande que la nation, une association de créateurs ; quiconque gaspille travail, temps de travail ou moyens de travail, vol la collectivité. La consommation n'est pas une affaire privée : elle est affaire de la collectivité, de l'Etat, de la morale, de l'humanité. » (6)

Pourquoi ne pourrait-on pas surveiller l'emploi des matières premières, des forces de travail et empêcher leur dilapidation ? On a créé une inspection du travail pour que soit contrôlée l'exécution des mesures et des principes concernant la prévoyance sociale, le bien-être, la sécurité. Une protection lé-

gislative des valeurs économiques, des domaines d'exploitation, protection destinée à prévenir les gaspillages qui rongent l'édifice actuel, serait-elle impossible ?

Et la lutte contre le luxe n'est-elle pas parmi les devoirs de premier rang ? Ne craignons pas les taxes et les douanes les plus rigoureuses et les impôts frappant la consommation exagérée. Il ne doit pas être question d'atteindre un but fiscal, mais un but à la fois économique et moral. « Que l'on se tient présent à l'esprit ce qu'il signifie, si on importe un collier de perles : cela signifie la perte année par année du produit d'une grande ferme. Si on importe quelques centaines de bouteilles d'un précieux vin, cela absorbe les frais de formation d'un technicien ou d'un savant ; car le montant duquel nous sommes devenus redevables à l'étranger, correspond, exprimé rationnellement, au temps d'éducation d'un homme. Toutes les dépenses en forces de travail, matières premières, instruments, transports, importations, emmagasinement qu'on emploie pour un produit dont on peut se passer, restent perdues pour notre économie. La partie de l'économie mondiale qu'on dilapide aujourd'hui en objets superflus, vains et nuisibles est énorme » (7). Une politique énergique contre le luxe sera en même temps le meilleur moyen pour détourner la collectivité des

(7) *Problème der Friedenswirtschaft*, p. 76. Voir aussi V. K. D. T. J., p. 104.

futilités et la diriger vers les valeurs absolues, vers les œuvres qui ne sont pas le produit du luxe maté-

riel mais relèvent de l'atmosphère spirituel.

La répartition des richesses, elle aussi, devra devenir une affaire publique et être soumise à une modification profonde. Ce n'est que par ce moyen juste qu'on atteindra une plus grande mesure de liberté sociale.

Le monde civilisé vit aujourd'hui sous la domination d'une ploutocratie. Son influence sur la vie législative, administrative et politique est décisive. « Il serait injuste de méconnaître les services rendus par la puissance mondiale de la ploutocratie. Elle a achevé le mouvement de mécanisation : elle a, dans l'espace de plusieurs générations, réussi à enrichir la planète au delà de toute prévision, elle a fourni aux Etats de puissants moyens de défense, renforçant ainsi, contrairement à sa nature intime, le nationalisme. A l'époque de sa formation, elle a, par un généreux choix, accepté dans son sein tous les forts tempéraments de la nation, en imposant à leur esprit, ainsi qu'à l'esprit de l'ensemble de la nation, la manière de penser nationaliste, mécaniste, en développant chez eux le goût de l'entreprise, en déracinant de leur mentalité les derniers restes des conceptions patriarcales, féodales, corporatives et en créant ainsi une nouvelle atmosphère spirituelle, certes tout aussi étroite, mais éminemment favorable à l'action. Elle a contribué à donner à la politique mondiale une orientation économique et, sans le vouloir et sans s'en douter, elle a porté les oppositions à un degré d'acuité tel que la succession

des catastrophes nationales quelle a ainsi provoquées met sa propre existence en danger... »

Mais la ploutocratie est la domination d'un groupe dépourvu de tout idéal. C'est la plus condamnable des oligarchies. Elle « s'appuie, non sur des idéaux généraux, mais sur des intérêts généraux. Elle n'a pas surgi à l'état collectif comme une tribu de conquérants ou une communauté de fidèles, mais elle s'est formée par la réunion progressive d'individus isolés qui, l'un après l'autre, ont réussi à s'élever, grâce à des dons accidentels, par suite d'un hasard ou d'un risque heureux. Elle ne cherche pas autre chose qu'à s'enrichir et à se maintenir ; elle ne se considère pas forcée ou moralement obligée d'adhérer à une communauté spirituelle quelconque : sa force réside dans son opportunisme. Elle se complète par l'hérédité et, ayant une claire conception de son intérêt, elle a recours toutes les fois que cela est nécessaire, à la cooptation, la préférence du père est contrebalancée par la prudence de l'associé. En fait de biens spirituels, elle possède avant tout l'instruction, ensuite une certaine culture économique et le goût de l'entreprise, qui commence à se développer de bonne heure, sous l'influence de la tradition familiale. Sans l'afflux incessant de sang nouveau, cette influence resterait sans efficacité, car l'habitude de la vie de luxe et l'étroitesse intellectuelle d'un côté, l'imitation extérieure des usages aristocratiques, de l'autre, éliminent, dans l'espace de chaque génération, des existences en partie affaiblies, en partie, selon l'expression en usage, ruinées. L'adoption intermittente

de nouveaux éléments, l'élimination occasionnelle d'éléments natifs n'enlèvent à la caste ploutocratique rien de son unité fermée. Toute oligarchie est soumise à certains changements et échanges, et le mouvement dont nous nous occupons en ce qui concerne la ploutocratie ne porte aucune atteinte à son caractère, étant donné que, grâce à une sélection rigoureuse, l'accroissement se fait toujours aux dépens des classes les plus rapprochées, à l'exclusion de toutes les autres : c'est que la manière identique de concevoir la vie constitue une condition nécessaire et que les éléments héréditairement fixés assurent la prédominance des tendances fondamentales et font même naître, par l'imitation des usages et coutumes du féodalisme, la notion hybride de noblesse d'argent. » (8)

Ce qui assure l'entrée dans ce caste dominateur c'est l'acquisition d'une fortune personnelle et l'hérédité ou la transmission des richesses. Ce sont donc les deux points d'attaque d'une politique qui s'efforcera de mettre fin à cette hégémonie, cause profonde de l'injustice sociale de l'heure actuelle, et de la remplacer par une autre aristocratie qui correspond au sens véritable de ce mot : gouvernement des meilleurs.

Comment la fortune est-elle acquise ? Par l'épargne sur les bénéfices réguliers du travail ? Certes non. Pour acquérir, par des économies, une de ces fortunes puissantes, il faudrait, comme le dit M. Charles Gide, dans une de ses conférences au

(8) V. K. D. T. J., pp. 123 et 124.

Collège de France, des temps géologiques. La fortune provient-elle de trouvailles ? Celles-ci se font de plus en plus rares. « Les découvertes de tableaux de Rembrandt dans des boutiques de brocanteurs n'enrichissent que les reporters de journaux ; il faut dire cependant que la découverte de trésors minéraux a créé plus d'une fortune canadienne, africaine et allemande. » La richesse naît-elle du jeu, du risque, de la spéculation ? On ne saurait l'affirmer. Dans leur ensemble et en vertu du calcul des probabilités, les résultats finissent par s'équilibrer.

Des milliers d'individus doivent abandonner une partie de leur avoir pour qu'une grande fortune puisse se constituer.

Pour l'accumuler, il faut déterminer à ce sacrifice cette multitude anonyme. On la déterminera par la satisfaction d'un besoin urgent. « On appelle ce besoin urgent, raisonnable ou absurde, besoin économique. Donc, quiconque, veut devenir riche doit satisfaire un besoin général. Mais cette proposition n'est pas encore suffisante, car il y a concurrence entre ceux qui s'offrent à satisfaire ce besoin ; le profit s'en trouve diminué et, finalement, chaque entrepreneur, au lieu des trésors espérés, ne récolte qu'une modeste rente ou un médiocre revenu de travail. Le problème de l'enrichissement ne se trouve donc résolu que lorsque l'entrepreneur est à même de limiter la concurrence, de fixer à sa guise le taux du revenu ou d'étendre à volonté le cercle de ceux qui sont prêts à faire le sacrifice nécessaire. Ces conditions se trouvent réalisées dans le monopole reconnu ou imposé ». Les véritables détenteurs de

grandes richesses, ce sont l'inventeur bénéficiant d'un brevet, le propriétaire d'un monopole naturel (extraction de certains minéraux), les grandes banques et les entreprises gigantesques usant du monopole d'avance, les industries chimiques ayant le monopole de la situation géographique, le grand ténor jouissant du monopole de rareté, les associations et syndicats en raison de la concentration et la direction unique, le propriétaire d'immeubles grâce à un monopole de l'endroit, le monde de modes vivant du monopole de son nom. Enfin le propriétaire d'un chemin de fer, d'une canalisation d'eau, d'un port possède une sorte de droit régalien en raison d'un monopole qui lui a été accordé directement par l'Etat ou la commune.

Le monopole assure à l'heureux bénéficiaire une puissance matérielle sur la collectivité, le pouvoir de fixer des prix plus ou moins arbitraires. Il y a quelque chose d'immoral dans cette situation. « Le monopole apparaît d'autant plus insupportable qu'il a été moins mérité, que son exercice demande moins de peine et se fait avec moins de scrupules. » Ne pourrait-on pas régler ou fermer législativement ces sources de richesses ? La tendance de lutter contre les monopoles privés et personnels existe déjà. Elle s'exprime par la durée seulement limitée qu'on accorde aux brevets d'invention, aux concessions fiscales, aux exploitations des forces naturelles, par les considérations fiscales auxquelles on subordonne l'utilisation monopolisée des valeurs foncières. Les nouvelles formes d'organisation économique que

nous examinons plus loin, assureront à la collectivité automatiquement une juste participation aux avantages de l'organisation et de la concentration du capital.

Le deuxième point d'attaque, c'est l'héritage. L'opinion se montre plus ou moins tolérante sur ce point et semble oublier la substitution de la base (9) que révèle l'institution de la transmission des richesses. Celle-ci était justifiée quand les objets faisaient partie de l'individu collectif, de la famille. Puis, avec la division en une classe qui possédait la puissance, l'autorité et les fonctions guerrières et une tribu subordonnée, privée de noblesse, c'étaient les devoirs et les droits qui se transmettaient. Les supérieurs héritaient avec les droits de leurs ancêtres, le devoir de défendre les esclaves ou les serfs et ceux-ci héritaient avec l'obligation de servir le droit d'être protégés. « De l'époque de l'hérédité féodale est née insensiblement l'époque du capitalisme qui, sans examiner la chose et sans interroger sa conscience, cédant uniquement à la force de la tradition et faute d'autre analogie, avait emprunté au féodalisme le caractère indestructible de l'hérédité. Le principe de l'hérédité nous est familier, parce qu'il fait partie des choses dont nous avons l'habitude ; mais il n'est rien moins que sacro-saint ; il constitue tout simplement une particularité ethnologique adoptée sans examen et ayant acquis une importance exagérée. Les raisons qui justifiaient sa naissance ont disparu,

(9) Voir sur l'exacte signification de ce terme, p. 169.

quant à ses effets, ils aboutissent tout simplement à l'antinomie. » (10)

C'est à ce principe devenu anachronique qu'il faut attribuer la rigidité de notre hiérarchie sociale, de la répartition des forces nationales ; et c'est de cette injustice que résultent la servitude éternelle du prolétaire et la jouissance éternelle du riche.

Il y a lieu de remédier radicalement à cette immoralité et à ce contre-sens économique. Par quelles mesures ? « Au-dessus d'une certaine unité raisonnable de fortune, tout héritage appartient à l'Etat. ...Le passage progressif des héritages dans la possession de l'Etat peut être obtenu par une imposition élevée, progressive tenant compte de l'importance de la fortune et du degré de parenté. » On pourra soustraire à la mainmise de l'Etat les legs charitables, les fondations familiales destinées à des fins morales et cultuelles et compatibles avec l'intérêt général, certaines fondations d'un caractère économique particulier (tendant au rachat du capital d'une entreprise ; voir plus loin).

La conséquence des mesures préconisées sera la disparition des grandes fortunes et l'accumulation entre les mains de l'Etat de puissants moyens financiers. On se demandera maintenant comment la fonction que jouent, dans le système capitaliste actuel, les capitaux en excédent (c'est-à-dire supérieurs aux besoins personnels des capitalistes et servant à l'investissement), sera-t-elle remplacée ? La concu-

(10) V. K. D. T. J., p. 139.

rence disparaîtra-t-elle et y aura-t-il étatisation et bureaucratisation de la production ? Or, les administrations étatistes sont dépourvues de la stimulation passionnée, de ce jugement intuitif qui, dans le système du travail capitaliste actuel et grâce à la recherche du succès et du profit, fait prévoir et surmonter les risques.

Non, il n'y aura pas d'étatisation, mais des autonomies économiques bénéficiant des moyens de l'Etat et soumises à son contrôle. Expliquons-nous.

La quasi-totalité des grandes entreprises de l'heure actuelle se présentent sous la forme de sociétés par actions. Celles-ci n'ont pas de propriétaires permanents. Les droits de propriété sont exercés par un ensemble multiforme et variant. Avec l'évolution industrielle moderne, la propriété s'est dépersonnalisée. Mais la dépersonnalisation entraîne l'objectivation de l'entreprise. Celle-ci avec l'affaiblissement ou la disparition du nexus personnel acquiert une existence objective, une vie indépendante. Le centre de gravité se déplace des propriétaires, dont le droit devient plus ou moins théorique, sur les organes dirigeants d'une hiérarchie de fonctionnaires. L'entreprise et la propriété qui, primitivement, se confondaient, se trouvent aujourd'hui pratiquement séparées. On peut même s'imaginer le cas paradoxal d'une entreprise devenant son propre propriétaire. L'entreprise, en effet, pourrait, hypothétiquement, par ses revenus, acquérir les parts des actionnaires.

Ouvrons ici une parenthèse (11) pour voir quelles sont les idées de Rathenau sur les sociétés par actions. Il n'est pas sans intérêt de les étudier de près. La conclusion sera un argument de plus pour la nécessité de la transformation économique.

Les sociétés par actions devaient se développer avec le changement profond que subissait la vie économique. L'entreprise familiale ne pouvait pas se maintenir. Elle supposait une technique restant constante, une situation monopolistique soit de la production soit du débouché, et, en général, des moyens financiers réduits. Pour disposer d'une force suffisante dans la concurrence mondiale, l'industrie devait se départir du pas tranquille de la richesse familiale et s'appuyer sur la totalité de la fortune nationale, recourir aux capitalistes et aux épargnants et choisir la forme de l'union économique. L'industrie moderne s'accroît rapidement, exige un continuel afflux de capitaux pour ne pas être submergée, et il va de soi que l'entreprise familiale restant dans son cadre étroit ne pouvait pas remplir cette condition capitale. Voilà comment la production de l'entreprise familiale a évolué vers le capital social. En Allemagne, où le développement était très rapide, l'évolution dont nous venons de parler s'est particulièrement accentuée.

Mais le capital social, lui aussi, a subi une évolution qui l'a dépouillé de son caractère primitif et de l'esprit qui a dicté la législation occidentale.

(11) Nous continuons l'examen de la formation des autonomies économiques à la page 179.

Quelle est la nature des sociétés anonymes qui se fondèrent en France, en Belgique et en Angleterre, notamment au début de la mécanisation ? Un nombre relativement restreint de commerçants, n'ayant pas une fortune suffisante ou ne voulant pas risquer la totalité de leur avoir, se réunissent avec l'intention de rester en commun ; la loi leur accorde le droit de léguer ou de vendre leurs parts, mais ils ne songent pas à faire grand usage de cette faculté. On élit ce qu'on appelle un conseil d'administration, c'est-à-dire quelques-uns des membres les plus capables pour administrer l'avoir et non pas pour surveiller le travail d'une direction payée. Dans leur besogne ils sont aidés par un secrétaire et un chef d'affaires, mais ce sont les administrateurs élus qui prennent toutes les décisions ; et si le cadre des affaires s'étend, quelques-uns parmi eux sont délégués pour rester en contact continu avec les opérations. A la fin de l'exercice ils présentent au reste des participants les comptes, reçoivent le quitus et leur bonification.

Comment cette marche tranquille, possible au commencement de la mécanisation, aurait-elle pu suffire quand la production en masses, les risques, les changements perpétuels demandaient impérieusement des décisions rapides, où il devenait impossible de contrôler paisiblement une fois par semaine et dans quelques heures, le règlement des affaires. L'Allemagne, dit Rathenau, a adopté les formes de sociétés de banques, de chemins de fer et des sociétés coloniales de la France et de l'Angleterre, mais

les a adoptées d'une manière beaucoup plus rapide aux circonstances nouvelles et ses banques, en se transformant en protectrices d'industries et en préparant le terrain à des valeurs nouvelles, comme les obligations, ont contribué à créer les conditions capitalistes que l'essor présupposait. L'adaptation plus rapide de l'Allemagne et la force qui en résultait, fut, d'après Rathenau, une des causes profondes du conflit économique de l'Europe, conflit qui a abouti aux bouleversements qu'on sait.

Le changement qui s'est produit dans le caractère de la société ou de l'entreprise plus ou moins personnelle, sa forme extérieure restant la même, Rathenau l'appelle « substitution de la base » (Substitution des Grundes) Substitution de la base, c'est « le phénomène qui s'attaque à toutes les institutions humaines dès qu'elles ont atteint un certain âge : l'institution garde son nom et quelques traits de son activité primitive, malgré que, et sans qu'on s'en aperçoive, ses suppositions, souvent ses buts et son essence aient changé, semblable à une coquille abandonnée où des générations d'être nouveaux fondent leur demeure. » Ni la science, ni la législation et la juridiction ne se sont aperçues de la substitution dont nous venons de parler et qui s'est emparée de tout l'organisme des grandes sociétés dont l'étendue s'est élargie, dont les devoirs varient toujours et dont la direction exige l'unité de la politique.

Voyons les organes. Le conseil d'administration qui reste encore chargé de responsabilités pourtant devenues pratiquement irréalisables, a cessé d'ad-

ministrer et même de surveiller. L'administration est confiée à un directoire assisté de quelques mandats du conseil d'administration. Si ce directoire se compose de 5 membres qui travaillent 8 heures par jour, cela signifie un travail quotidien de 40 heures. Comment un conseil d'administration ou de surveillance pourrait-il exercer le contrôle sur un travail quotidien de 40 heures. Si ce conseil voulait remplir le rôle qui lui est imposé par la loi, il devrait se décomposer, pour contrôler, par une assistance permanente, l'activité de chaque directeur. Or, une telle dissolution serait contraire à la même loi qui exige la surveillance. Le contrôle des bilans et de la comptabilité d'une société de 100 succursales seulement exigerait un travail d'un an au moins. La surveillance est physiquement impossible. Dans ces conditions l'attitude des tribunaux qui semblent supposer de la part des membres du conseil un contrôle efficace, devient incompréhensible si on ne se rappelle pas la substitution de la base qui a échappé aux dites autorités. Le conseil n'administre pas, comme c'était le cas primitivement ; il ne surveille pas, comme l'exige la loi. Qu'est-ce qu'il fait ? Quelle est donc sa raison d'être ? L'a-t-il perdu par la substitution de la base ? Non, répond Rathenau. « D'abord il agit, malgré que cela semble singulier, par son existence pure et simple ; comme le disaient autrefois les Anglais de leur flotte : *in being*. » Un organe même passif peut rendre des services. Si les directeurs savent qu'il y a des membres du conseil d'administration qui peuvent demander des expli-

cations ou même opposer des refus, qui peuvent prêter leur secours personnel dans des phases critiques et dans des négociations, leur toute-puissance s'atténue et en même temps le conseil devient une garantie de stabilité. L'activité personnelle des membres du conseil quoiqu'elle n'ait rien à faire avec la loi, peut en outre rendre des grands services. A mesure que le capital des sociétés a augmenté, le rôle du grand actionnaire s'est relativement restreint. Ce n'est plus lui qui occupe dans le conseil le premier rang et ce ne sont pas le népotisme et le nom qui assurent le fauteuil. L'élément des financiers, des syndics, des actionnaires, des juristes, des techniciens et des industriels des cercles voisins et en liaison avec l'entreprise (par où établissement de liens utiles), prédomine. Le secours personnel de ces membres peut être des plus précieux. Le conseil d'administration joue un rôle capital et a à donner toute sa mesure quand il s'agit de remplacer les directeurs en raison des responsabilités ou des fautes qu'ils ont pu commettre, de régler les conflits qui peuvent surgir entre eux et de combler les lacunes qui naissent par la disparition des préposés à l'administration effective. Dans cette besogne difficile et pleine de responsabilité, puisque c'est d'elle que peut dépendre le sort de la société, se montrent la connaissance des hommes et la capacité organisatrice du conseil d'administration.

Comme le conseil d'administration, la société des actionnaires et leur organe eux aussi ont été atteints par la substitution de la base ou de l'essence,

Originellement la société n'était qu'une propriété commune de participants peu nombreux ayant les mêmes intentions ; lorsqu'ils s'engageaient à la participation, ils ne rentraient pas dans leur pensée de faire usage de la faculté que leur accordait la loi, à savoir de vendre leurs parts d'actions. Des différences entre les actionnaires étaient certainement possibles, mais non pas « un conflit de fond » entre ceux-ci et l'entreprise. Le but primitif c'était donc, et soulignons ce point, une participation constante et une stabilité de gain. « Le germe du changement était donné par le fait que l'entreprise n'était pourtant pas personnelle ; elle restait anonyme et était destinée à survivre après la mort ou la sortie des fondateurs ; c'est pour cela que les parts pouvaient être léguées ou vendues... Or un commerce pour le commerce avec des actions commençait déjà très tôt, en Angleterre et en Hollande au XVII^e siècle, en France au XVIII^e siècle, et avec ce commerce l'agiotage, c'est-à-dire à l'opposition de l'investissement du capital du commerçant participant, le gain de capital fait une fois pour toutes de l'acheteur occasionnel, pour qui la vente ne signifie pas le soutien de vie, mais la force mouvante de l'estimation. Commerce d'actions et agiotage sont les dons dangereux qui ont été liés au berceau de la grande entreprise. Vers le milieu du XIX^e siècle, la mécanisation de l'industrie et de la communication était tellement avancée que la Bourse parisienne et dans sa suite toute la couche populaire néo-capitaliste s'agitait autour de la propriété et du commerce d'actions de banques, che-

mins de fer, fondations d'industries et de colonies. Le pinceau de Daumier et la plume de Balzac ont enregistré ce monde et ses créations, les Macaire et les Nutzingen, dans les archives de l'humanité, et la fraîcheur du dessin prouve que l'image originaire n'est pas encore éteinte. Des jobards et des « Schieber » fondèrent des sociétés, des fonctionnaires d'Etat et des poètes, des comtesses et des grisettes négocièrent avec des actions ; à l'anonymité de l'entreprise s'associait l'anonymité des propriétaires. L'Allemagne a été saisie, après sa victoire, de cette chorée, et en pâtissait pendant 10 ans après le crack de 1873. Depuis cette époque, l'expérience coûteuse et l'intelligence économique croissante ont créé un équilibre qui s'est prolongé jusqu'aujourd'hui. La forme primitive des sociétés est en train de disparaître. La grande entreprise s'étend de plus en plus. Celle-ci a besoin de grands moyens financiers et ce sont les banques et les bourses qui interviennent, s'adressent à la communauté capitaliste. La plus grande partie des actions des grandes entreprises est négociée à la bourse et évaluée quotidiennement ; le cours se meut sans cesse et chaque oscillation du revenu multipliée par 15 ou 20 élève ou abaisse le prix. A l'acheteur s'offre une double perspective et un double péril : si le revenu augmente ou diminue, sa rente s'élève ou s'abaisse et en même temps, dans les oscillations multiples, s'élève ou s'abaisse sa fortune. Ce procédé est en soi-même complètement insensé. Si une entreprise dépend fortement de circonstances de temps ainsi que son re-

vnu, dans le cours de 30 ans, par exemple, et dans des périodes de 3 à trois ans, s'élève 5 fois à 5 pour cent et 5 fois à 10 pour cent, le cours se mouvra, si l'administration balance et verse mathématiquement, trois ans entre les limites de 100 à 120 pour cent et 3 ans entre les limites de 160 à 180 pour cent et ainsi de suite. L'entreprise et sa valeur intrinsèque n'ont pas changé, mais l'acheteur peut, suivant les circonstances, avoir gagné ou perdu la moitié de sa fortune. La cause de ce procédé se trouve dans le fait que la plupart des gens tiennent pour impossible de voir dans l'avenir, malgré que toutes nos actions portent sur celui-ci, et qu'un marché tende ainsi à voir dans chaque situation donnée une situation constante. » (*Vom Aktienwesen, Eine geschäftliche Betrachtung*, œuvres compl., Tome V, p. 140-142).

Il y a deux catégories d'acheteurs de ces valeurs (qui se négocient à la bourse et sont cotées quotidiennement). D'abord ceux qui veulent avoir un revenu plus ou moins constant, ensuite ceux qui spéculent sur les cours. La première catégorie (englobant surtout les administrations des grandes fortunes) étudie soigneusement la valeur et si elle lui inspire de la confiance, elle l'achète avec l'intention de la conserver. Les différences entre cette catégorie et l'entreprise sont, d'après Rathenau, rares. Et il est aussi erroné de lui reprocher son abstention des assemblées générales. Si elle confie sa représentation à des banques ou à des hommes de confiance, ce n'est pas par ignorance, mais parce qu'elle se sent en har-

monie avec l'entreprise et son administration. C'est avec confiance qu'elle a acheté la valeur, pour être assuré d'un certain revenu. Elle surveille l'activité et si rien n'intervient pour ébranler sa confiance, elle se fera volontiers remplacer dans l'exercice du vote par ceux qui appuient l'entreprise et ne paralysent pas l'action de l'administration. La deuxième catégorie, et c'est celle-ci qui est la plus bruyante quand il s'agit de dénoncer l'indolence de la majorité, se compose des spéculateurs. Quel est leur but ? Ils achètent, souvent sur crédit, un « papier » qu'on leur a recommandé. Son origine et sa signification leur sont plus ou moins étrangères. Ils veulent un bénéfice sur le cours et exigent par conséquent que l'entreprise fasse monter le revenu. Si le cours ne monte pas, alors ils se souviennent de leur qualité d'actionnaires, se présentent à l'assemblée, fulminent contre ceux qui se font représenter par les intéressés, exigent des éclaircissements et « admonestent l'administration, réclament une direction plus solide comme eux-mêmes sont habitués à la pratiquer ». Souvent des entreprises ennemies envoient leurs espions munis d'actions pour demander, en vertu de la loi, tous les renseignements possibles. Les publicistes, les juristes, les économistes sont du côté des faibles, du côté de la minorité, invoquent la loi et oublient complètement cette substitution de la base dont nous avons parlé. Or, l'administration, tout en donnant le maximum d'éclaircissements possible, ne peut pas fermer les yeux devant le conflit d'intérêt qui existe ou peut exister entre l'entreprise et la

minorité. C'est en dernier lieu à la majorité que doit rester le pouvoir entier de décision. On pourrait, à la rigueur, envisager la représentation, au sein du conseil d'administration, des fortes minorités — aussi faudrait-il alors prendre des précautions contre les banques dont la puissance dans les administrations se trouverait augmentée. Mais dans l'assemblée c'est la majorité qui doit décider, autrement les grandes fortunes, au lieu de confier leur avoir à une seule entreprise, le partageraient pour bénéficier partout de l'influence de la minorité. Oui, la minorité et les faibles méritent toute attention et secours. Mais si cette minorité se compose de spéculateurs, elle devient peu intéressante. S'il y a parmi elle des petites bourses qui ont investi leurs économies dans des actions, il ne faut pas les encourager en les protégeant dans les assemblées, mais on défendra mieux leurs intérêts si on les détermine à vendre le plus vite possible leurs actions pour acheter des valeurs d'Etat, de communes ou bien des obligations solides. Les actions ne sont pas faites pour les petites bourses et le législateur ferait bien d'élever le minimum de participation.

Le fait que la substitution de la base est restée inaperçue et que ni le législateur ni la jurisprudence ne tiennent compte de la transformation, peut, bien des fois, mettre dans l'embarras l'administration de la société. On accentue d'une manière péremptoire la compétence souveraine de l'assemblée générale et tout particulièrement les droits des actionnaires présents, même si ceux-ci forment la mi-

norité. Les actionnaires ne peuvent pas seulement demander tous les renseignements, mais aussi exercer leur influence décisive sur la fixation de la clé d'après laquelle le revenu devra être distribué ; aucune mise de côté intérieure, dit-on encore, ne doit se faire sans l'autorisation des actionnaires. Mais une administration consciencieuse pourra-t-elle, devra-t-elle donner tous les éclaircissements ? Il y a une limite qu'elle ne pourra pas dépasser si elle ne veut pas violer l'intérêt de l'entreprise. Mais ne se heurtera-t-elle pas alors à la loi et à la jurisprudence qui ne tiennent pas compte de la substitution de la base ? Voilà une lacune que le législateur aura à combler. Et encore une question. On exige, disions-nous, qu'une mise de côté soit toujours autorisée par les actionnaires. Mais les actionnaires ont la tendance naturelle d'augmenter les dividendes et de s'opposer à la mise de côté. Et les plus bruyants sont ici ceux qui appartiennent à la deuxième catégorie, celle des spéculateurs qui ne s'intéressent qu'au bénéfice présent (puisqu'ils n'ont pas l'intérêt de conserver l'action) et non pas à la politique d'avenir. Or, les revenus oscillent et pour éviter que la spéculation profite de ces oscillations, la mise de côté destinée à la compensation et à la stabilisation des revenus s'impose catégoriquement. Si ce facteur compensateur n'intervenait pas, le marché des actions serait tellement flottant que l'évolution tranquille de la grande entreprise deviendrait impossible. Les directeurs responsables des entreprises ont, malgré toutes les difficultés et les reproches, réussi à assurer le

jeu du facteur compensateur et à rendre ainsi possible une saine concentration des capitaux. Mais les obstacles que dressent ou peuvent dresser les actionnaires à la volonté des administrateurs dans cette question capitale n'existe pas moins. Les intérêts de l'entreprise exigent la compensation des fluctuations des revenus et l'intérêt bien ou mal compris des actionnaires peut encore sur ce point s'opposer et acculer l'administration consciente de son devoir à un dilemme. Le législateur ne devrait-il pas tenir compte de la substitution de la base et préparer à l'administration une issue de cette situation embarrassante?

Il ne s'agit ici pour Rathenau que de corrections partielles pour améliorer d'une façon provisoire un mécanisme qui ne s'est pas adapté aux conditions modernes, d'assurer mieux son fonctionnement jusqu'à l'époque où le changement radical pourra se produire. Ce changement aura son point de départ dans la dernière et plus essentielle substitution de base qui, en dehors des organes de la grande entreprise sociétaire, a atteint le caractère le plus intime de celle-ci. Les grandes entreprises ont cessé d'être des formations d'intérêt privé. Malgré qu'elles portent encore les traits de leur origine, elles sont devenues," et en particulier et dans leur ensemble, un facteur de l'économie nationale, servant à un intérêt public. « Son progrès (celui de la grande entreprise) dans le sens de l'économie publique est possible, sa regression en une constitution économique privée ou sa répartition en particules privées est inimaginable. Si aujourd'hui l'as-

semblée générale de la Deutsche Bank trouvait que la valeur intrinsèque de l'entreprise dépassait la valeur du cours, qu'il convenait, le temps étant incertain, de retirer les moyens pour les placer, par exemple, en emprunts du Reich (nous sommes bien entendu en 1917) : « Si par conséquent elle décidait avec une majorité des $\frac{2}{3}$ de liquider la banque, la résolution est, au point de vue du droit privé, intangible, inattaquable... L'exécution est légalement assurée... et malgré cela il ne reste au... gouvernement qu'à promulguer immédiatement une loi exceptionnelle annulant la résolution ou réglant son exécution de façon à ce que l'entreprise subsiste avec des conditions changées de propriété. » Ce qui est vrai pour la Deutsche Bank l'est aussi pour les entreprises qui entretiennent des milliers de familles et jouent un rôle prépondérant dans la vie économique de la nation. L'étude de Rathenau sur les sociétés par actions aboutit au motto de la conférence qu'il a faite en 1916 sur les problèmes de l'économie de paix : « L'économie n'est plus une chose privée, mais l'affaire de la communauté. »

Fermons notre parenthèse et reprenons le fil de notre exposé.

Il y a, disions nous (voir p. 167), de par l'évolution moderne, dépersonnalisation de la propriété accompagnée d'une objectivation de l'entreprise. A ce double phénomène vient de s'ajouter par les effets des mesures préconisées par Rathenau, une dissolution (Auflösung) (non pas une disparition) de la propriété et ainsi l'orientation vers des entreprises

autonomes devient possible. Par quels procédés celles-ci peuvent-elles se réaliser. Il y en a plusieurs. L'entreprise peut rembourser le capital. Ou bien la propriété peut être répartie entre les employés de l'entreprise. Enfin la propriété peut être rattachée à certaines institutions gouvernementales, provinciales ou communales. Si nous comprenons bien Rathenau, la propriété devient, dans le premier cas, une fiction où se confond avec l'entreprise qui garde une existence tout à fait indépendante du personnel qu'elle emploie. Dans le deuxième cas nous nous rapprochons du principe des coopératives de production et dans le troisième cas nous nous éloignons de l'autonomie — l'Etat, la province ou la commune deviennent propriétaires. Comment la hiérarchie fonctionnera-t-elle dans ces trois cas ? Nous manquons de précisions sur ce point.

Les établissements autonomes emploient des salariés. Mais l'opposition entre l'intérêt de l'entreprise et le salarié se trouvera largement atténuée puisque, comme nous le verrons tout à l'heure, ces organismes économiques ne voient pas leur raison d'être dans les gros bénéfices. Les ouvriers pourront d'ailleurs participer au produit du travail. La concurrence entre ces établissements autonomes continuera à exister et par conséquent subsistera aussi la réaction stimulante.

Comment ces entreprises feront-elles face aux besoins de capitaux ? Elles disposeront d'abord des revenus qu'elles avaient à verser aux propriétaires. En cas de besoins elles pourront faire un pas en arrière

et placer des parts amortissables ; enfin, elles pourront recourir à l'État qui aura cessé d'être pauvre et disposera de moyens financiers puissants.

On se demandera encore, si, par les changements que nous venons de décrire, l'esprit d'entreprise, l'élan des affaires ne subira pas une éclipse. Il ne faut pas le craindre. Si l'évolution moderne a eu pour effet objectif la dépersonnalisation rendant à l'entreprise une vie propre, autonome, son effet subjectif, psychologique a atteint la tendance même de l'entreprise. Les grands entrepreneurs (11 bis) ont déjà l'habitude de voir dans leur entreprise une entité indépendante qui a « sa propre comptabilité, travaille, s'accroît, conclut des contrats et des alliances, se nourrit de son propre revenu, vit comme une fin en soi ». L'entrepreneur voit sa satisfaction suprême non pas dans le gain personnel mais dans la croissance et l'extension de l'entreprise. Le même état d'esprit se montre aussi chez les dirigeants des grandes entreprises collectives. Ils se préoccupent d'un avenir où ils ne feront plus partie de celles-ci. Ils luttent pour l'agrandissement et la prospérité de l'œuvre. « Un fonctionnaire supérieur de haute valeur, ayant à choisir entre le doublement de ses revenus et son entrée dans la direction, préférera la responsabilité à la richesse ». La puissance de l'entreprise devient un but absolu, et comme la propriété, le facteur psychologique lui aussi a évolué vers une autonomie croissante.

(11 bis) Voir les mémoires de Ford ; notamment p. 309, dans la traduction allemande (Henry Ford : Mein Leben und Werk, tr. C. et M. Thésing).

« Le sens économique du mouvement dans son ensemble est, en définitive, celui-ci : ce n'est plus l'amour du gain du riche capitaliste qui crée l'entreprise ; c'est l'entreprise elle-même, devenue une personne objective, qui se maintient toute seule, crée ses propres moyens, se pose des buts, empruntant les moyens dont elle a besoin à ses propres revenus, à des placements temporaires, à des prêts accordés par l'Etat, à des fondations, à l'épargne réalisée par ses employés, ses fonctionnaires, ouvriers, etc... C'est ainsi qu'entre les administrations de l'Etat et les entreprises privées vient s'intercaler une couche de formations intermédiaires, d'entreprises autonomes qui, nées de l'initiative privée et dirigées par l'initiative privée, sont soumises au contrôle de l'Etat, vivent d'une vie indépendante et représentent par leur caractère essentiel, une phase de transition de l'économie privée à l'économie d'Etat. Tout permet de présumer que cette possession, devenue objective et impersonnelle, sera, dans les siècles à venir, la principale modalité d'existence de tous les biens permanents ; à côté de cela, les biens de consommation resteront propriété privée, et les biens d'utilité générale propriété d'Etat (12) ».

Les deux points de départ de la transformation que Rathenau traite dans ses lignes générales, c'étaient la consommation et la répartition des richesses. Grâce à la nouvelle politique de consommation on supprimera le gaspillage en matières et en forces de travail et la production des choses utiles se trouvera augmentée. Leur multitude réduira les prix

et améliorera les conditions d'existence. Grâce à la nouvelle politique de répartition, les richesses excessives et les privilèges de naissance disparaîtront. Le lien étroit de famille sera remplacé par un attachement plus intime à la collectivité. Les places n'étant plus obstruées par les favoris du hasard, la montée des hommes moralement et intellectuellement doués sera possible. L'Etat cessera d'être mendiant, endetté. Il pourra mettre à la disposition de chacun les moyens d'instruction, condition première de l'élévation ultérieure, lutter contre le chômage, la misère, les maladies endémiques, les logements indignes d'un être humain, favoriser le progrès de la science et des arts, contribuer à toute grande œuvre de culture.

Voilà un programme libre de tout « bureaucratisme policier » qu'établirait le socialisme, programme qui assurera la prospérité de l'économie et apaisera les antagonismes sociaux. Or, le rétablissement de la paix sociale est indispensable si on veut combler le gouffre que la catastrophe mondiale a creusé dans l'économie. « L'avenir n'appartient qu'à la nation qui transformera son coefficient de querelles en un coefficient de travail, et qui, après avoir donné à toutes ses forces une même direction, les attelera au char de l'Etat et de l'économie nationale (13) ».

La réforme économique-technique

Le système économique actuel, vu sous l'angle plutôt technique, n'est non plus à la hauteur du pro-

(13) N. W., Œuvres compl., v. p. 208.

blème à résoudre (14). Nous verrons dans un instant ses défauts. La transformation s'imposera. Le régime auquel nous marchons et qui seul sera à même de résoudre les devoirs étendus « sera d'ordre privé analogue à celui d'aujourd'hui, mais on lui imposera un frein. Une volonté commune le pénétrera, la même qui pénètre actuellement toute œuvre de solidarité humaine, à l'exception précisément, de la production industrielle ; il sera fondé sur la moralité et le sens des responsabilités qui ennoblissent aujourd'hui tout service rendu à la communauté ».

Avant d'examiner les défauts de l'édifice économique actuel, soulignons quelques principes généraux. « Tout le domaine économique sur lequel nous nous trouvons et nous vivons est limité et épuisable. C'est le cas pour les hommes, pour le travail, pour les capitaux. Qui puise de ce vaisseau épuise (Wer aus diesem Gefäss schöpft, erschöpft.) Or, chaque puisement réagit sur l'économie de la communauté et change les conditions essentielles de l'activité des autres. L'économie ne reste plus chose privée, elle devient Res publica, la chose de tous... Le bien-être humain dépend avant tout de la quantité utile du travail... Toute heure de travail gaspillée... est une perte nationale... En moyenne, toute matière comporte une proportion de deux tiers à trois quarts de sa valeur en travail humain emmagasiné... Si donc l'on gaspille du matériel, on détruit du travail humain sous sa forme la plus concentrée ; en même temps on arrête le processus mondial de la

(14) Ce problème a été formulé à la page 152.

production, en paralysant, pendant une fraction de temps, des moyens de production forcément limités. Une tonne de charbon représente environ dix heures de travail immédiat. Lorsque quelqu'un emploie une machine à vapeur de la force de mille HP qui, au cours de sa marche, use moitié plus de charbon qu'elle ne devrait — ce cas est fréquent — il détruit annuellement le travail de trois ouvriers allemands, sans compter le fret, l'extraction, les ateliers de lavage qu'il obstrue inutilement. Un gaspillage de matières est donc une dilapidation indirecte de travail et souvent encore plus dangereux qu'une dilapidation directe. Mais c'est la fausse direction du processus de production qui entraîne la plus grande perte ». (15)

(15) « Si dans un pays éclatait la maladie du phonographe, de telle sorte que chacun des habitants penserait que son bonheur dépend de la possession du plus grand nombre possible de ces instruments, ou si les femmes aisées décidaient de se baigner tous les jours dans l'eau de roses, il pourrait arriver que la plus grande partie de l'industrie métallurgique, de la construction des machines, des fabriques d'outils, se verraient dans l'obligation de consacrer le plus clair de leur travail et de leurs matières premières à la fabrication de phonographes ; l'agriculture verrait la plupart de ses terrains accaparée par la culture des roses. Certes, ces exemples sont exagérés ; cependant nous dépensons annuellement deux à trois milliards pour des boissons enivrantes, nous sacrifions des centaines de millions pour la toilette, pour des futilités, pour la parade ; dix mille hommes vigoureux, dans une grande ville, guettent le client derrière des comptoirs de magasins ; bon an mal an, des voyageurs qu'il faut compter par plusieurs centaines de mille, livrent, les uns contre les autres, le combat de la concurrence commerciale pour aboutir au résultat qu'à la fin de l'année, chaque entreprise n'a pas vendu beaucoup plus que l'année précédente. Il ne s'agit donc pas uniquement d'une perte touchant l'épargne nationale, mais d'une mauvaise direction du processus entier de la production

Nous pouvons grouper les faiblesses de la structure actuelle autour de quatre chefs.

1) La connaissance de la science industrielle est encore peu développée. Or, l'activité industrielle est liée à une série de conditions qui, seules, peuvent garantir sa prospérité. Dans le développement rapide de l'industrie durant la seconde moitié du XIX^e siècle et dans l'élan des affaires on a pu oublier ou négliger les prémisses. Ce n'est que plus tard que « le tassement de la production et de la consommation, la concurrence intérieure et extérieure incitaient à réfléchir et à comparer.

Aujourd'hui nous savons que toute industrie est un produit du sol, tout comme les animaux et les plantes... que toute production est un mouvement ; elle repose uniquement sur la séparation et la reconstitution de substances terrestres ».

Les industries dépendent de données climatériques, ethniques, du terrain, des moyens de circulation. Un grand nombre d'usines négligent ces conditions pourtant primordiales. Les progrès de la technique eux aussi ne sont pas suffisamment connus

qui entraîne le gaspillage d'innombrables forces et matériaux, l'obstruction d'instruments de travail, le renchérissement des prix de revient et la diminution des forces nécessaires à la concurrence extérieure.

La mauvaise et fausse production ne produit pas seulement une perte annuelle de la valeur du matériel et du travail ; ce sont aussi les transports, les matériaux auxiliaires, les forces mécaniques, les nouvelles constructions et installations qui sont arrachés, en une proportion chaque année croissante, à l'économie nationale. Ces dommages envahissent toute l'industrie comme des mauvaises herbes rampantes et l'on ne découvre leurs ramifications qu'à lorsqu'on les saisit par la racine » (N. W. Œuv. compl. V. p. 211 et 212).

et appliqués. Or, quand il s'agit d'éviter toute prodigalité, on n'a pas le droit d'écarter les méthodes scientifiques qui rendent la production plus économique. Par une organisation scientifique de ces exploitations, des aménagements et des installations, on pourrait réduire d'une moitié la consommation de charbon de l'Allemagne par exemple, et cette économie serait encore de beaucoup dépassée par le gain en matériel, en travail, en frais de transports.

2) Tournons nous de la fabrication isolée au travail réparti par groupes. La production moderne repose sur la production en masses et la division du travail. Les avantages de ces facteurs sont connus. Or, ils ne peuvent être pleinement atteints que par l'homogénéisation des types et la production par séries. Dans les entreprises particulières, la division du travail fait des progrès, mais la division du travail par fabriques et par groupes de fabriques est laissée au hasard. Le travail doit être réparti en processus partiels exploités par grandes masses. Les grandes entreprises qui se composent de fabriques spécialisées liées entre elles « réalisent déjà, dans l'unité économique privée, l'idée de la répartition du travail par groupes qui devra plus tard s'étendre sur l'ensemble de l'économie. La division du travail par groupes ne peut pas davantage que la réforme technique des entreprises individuelles être abandonnée au libre jeu des énergies ; seule une nouvelle organisation, une organisation collective de l'économie peut dominer ce problème et les autres. Car le principe de la construction consiste en un ju-

gement objectif d'ordre plus élevé et dans l'entente des bonnes volontés. Or, si la concurrence effrénée travaille contre ces forces organisatrices, la bonne volonté sera impuissante devant l'éparpillement capricieux de la production et des marchés, si elle n'est pas armée d'une autorité péremptoire. » Il est inadmissible d'argumenter contre cette idée avec un individualisme étriqué. « Les difformités et les singularités entravent l'énergie créatrice d'une civilisation. Nous ne sacrifierons pas un seul titre de gloire de notre liberté individuelle, si nous soutenions avec plus de persévérance nos grands et véritables droits à la liberté, si nous renonçons à quelques-unes de nos libertés carnavalesques en faveur de cette symétrie extérieure qui est voisine de la dignité... L'empiètement du caprice individuel sur l'économie stricte est insupportable ». Une division de travail rationnelle et intensive n'exige pas seulement la simplification des détails, mais aussi l'uniformité des produits finis. Mais « les catalogues de fabrication de nos industries contiennent, pour les seules industries techniques, des centaines de milliers de numéros qu'on pourrait effacer sans nuire à la consommation ; il faut pourtant les maintenir, au plus grand détriment de la production ... parce que, sur le terrain de la concurrence à outrance, aucune autorité ne peut se dresser contre le bon plaisir du public ».

3°) Si nous examinons la ligne verticale de la circulation des biens, c'est-à-dire le chemin qui conduit de l'extraction par le produit intermédiaire et par le produit fini au commerce et à la consom-

mation, nous verrons que la division du travail dans le cadre des différentes phases de production, à savoir la division horizontale du travail, ne suffit pas pour augmenter l'efficacité et qu'une rupture entre les degrés successifs (rupture qui prédomine aujourd'hui) ne peut que retarder et affaiblir d'une manière considérable la marche du mécanisme. La mécanisation et la division du travail on fait de presque tous les produits intermédiaires des objets de vente. Mais la vente tend au gain et de cela résulte un double affaiblissement de la productivité : affaiblissement du travail consécutif et par répercussion affaiblissement de la production originaire. « Prenons un exemple simple : une mine de sel et une fabrique de soude ne peuvent s'entendre pour collaborer d'une façon plus intime. La mine maintient les prix de son sel, qui, pour une production modérée, laissera un bénéfice modéré. Si la production était doublée, on pourrait faire des prix plus bas. La fabrique de soude ne peut, en raison du prix du sel, se livrer qu'à une production médiocre ; si le prix du sel était plus bas elle pourrait quadrupler son débit. Si les deux entreprises s'entendaient, ou se trouvaient en une seule main, elles produiraient beaucoup en gagnant beaucoup ; le deuxième produit pourrait, en outre, baisser sensiblement les prix de ses sous-produits ; il en résulterait une progression croissante dans les deux sens, en avant et en arrière ».

Au gain vient s'ajouter pour produire des effets pernicieux, le zig zag des transports, les char-

gements et déchargements répétés, les risques, les spéculations. Les cartels d'achat et de région ont déjà réalisé, dans cet ordre d'idées, maints avantages; mais le renchérissement subséquent n'est pas évincé par ce genre d'organisation. La dilapidation continue à pleine allure sur le chemin allant du fabricant au consommateur. Concurrence désordonnée, hypertrophie des liens de vente, stagnation des produits et ralentissement de la circulation, perte en matériel, en temps, en intérêts et en frais de magasin — voilà les caractéristiques de ce chemin. Par la combinaison verticale, la ligne de l'extraction jusqu'au produit achevé peut être rendue plus économique et l'a déjà été. Mais cette construction ne peut être montée que par les fabriques les plus puissantes. « La solution complète du problème : réunir à nouveau les degrés divers de la production, ne peut être cherchée dans les voies de la liberté économique ; il faut qu'une volonté unique, un esprit scientifique, pénètre l'organisme tout entier. Il n'est pas nécessaire de réunir tout en une seule main, mais il y faut une seule pensée ».

4°) Les expériences de la guerre montrent les voies futures de l'augmentation de la production. Nous avons déjà étudié ce point dans le chapitre sur l'économie de guerre. L'économie de la production du maximum dans l'intérieur du pays et des surrogats devra être savamment élargie. Il faudra contingenter l'importation tant que le bilan commercial restera passif et le change avili. La production d'exportation

devra être activée aux frais de la fabrication dont le pays n'a pas un besoin urgent.

Nous avons vu dans l'introduction de cette partie que l'industrie ne doit pas seulement retrouver son ancienne activité, mais doit la dépasser considérablement. C'est pour cela que la suroffre de travail du temps d'après-guerre qui n'est qu'un « état passager des choses » ne doit pas nous induire en erreur. Le principe est plutôt : *Keiner darf feiern* (personne ne doit chômer). Personne ne doit se laisser nourrir par la communauté sans fournir un contre-service. « Il en résultera que nulle personne ayant la bonne volonté de travailler ne devra manquer de travail et de nourriture par la faute ou la négligence de l'administration nationale ». On ne peut pas tolérer que des énergies nationales soient absorbées par des considérations d'agrément. Il faut reviser le service domestique. « Dans un pays libre, personne ne peut être valet ou servante. Il y a des employeurs et des employés dont le genre et le nombre ne dépendent pas du bon plaisir, de la paresse, de la richesse ou de la spéculation d'un maître, mais des besoins sociaux et économiques. Jusqu'à présent, tous les détenteurs d'héritages et de dots étaient libres de s'entourer d'une bande de laquais, ou, s'ils désiraient s'occuper dans le domaine économique, d'engager des ouvriers, des contremaîtres, des employés et, forts de leur capacité, après avoir rassemblé des matériaux d'exploitation, d'exercer leur activité dans un domaine industriel qui leur paraissait intéressant et d'un bon rapport ». Ce n'est

que le besoin objectif qui devra dominer et ce besoin « scientifiquement démontrable et contrôlable, formera le centre de toute décision d'ordre économique ».

Une volonté centrale doit remplacer l'action multiple qui repose sur l'équilibre fortuit, coordonner et spiritualiser la production. Après des longues expériences avec des douanes, des impôts et des monopoles, on reconnaîtra l'insuffisance de ces méthodes « pour nous délivrer de la grande catastrophe économique et alors la possibilité d'une nouvelle orientation se dégagera d'elle-même ».

Comment tous ces avantages pourront-ils être obtenus, comment la volonté supérieure, la coordination et la spiritualisation du système de production pourront-elles se manifester et jouer ? Après la critique destructive, voyons la conclusion constructive.

Le système de Rathenau se compose d'une vaste combinaison horizontale et verticale. La ligne horizontale appelée « Berufsverband » (association professionnelle) est formée par les exploitations similaires de l'industrie, du métier et du commerce ; la ligne verticale appelé « Gewerbeverband » (association corporative) englobe les associations professionnelles qui travaillent le même produit dans ses phases différentes.

Le Berufsverband est d'après sa forme une société par actions, d'après son activité un syndicat. Une société par actions : parce que les entreprises participent sous la forme de personnes physiques

ou juridiques et dans la proportion adoptée à leurs moyens, élisent un Conseil d'administration qui nomme les directeurs. Un syndicat : parce que les marchandises sont livrées par les entreprises à un centre unifié de vente, à un prix uniforme qui, après la couverture du prix de revient, laisse un bénéfice modéré. Les prix de vente sont naturellement également uniformes et diffèrent seulement selon qu'il s'agit d'une vente au commerce en gros, en détail ou à la manutention ultérieure. Les marchandises que les entreprises retiennent pour un travail supplémentaire sont également portées en compte, mais les entreprises qui retiennent ainsi les marchandises doivent payer le prix calculé pour la vente aux manutentionnistes ultérieurs.

Si les associations dont nous parlons ressemblent dans leur forme et leur activité aux sociétés par actions et aux syndicats, elles s'en éloignent d'une manière on ne peut plus sensible par la coopération de l'Etat. Quel est le principe directeur de celle-ci ? « L'Etat peut exiger quand il donne ; là où il exige il doit donner ».

« L'Etat confie à l'association professionnelle des droits considérables, qui sont bien près d'être des droits souverains : le droit d'accepter ou de refuser de nouveaux participants, le droit de vente exclusive de marchandises indigènes ou importées, le droit d'arrêter contre indemnité des exploitations onéreuses, le droit d'acheter des exploitations en vue de les faire cesser, de les transformer ou de les continuer. Aucun syndicat actuel ne possède des droits

aussi étendus, des espérances aussi considérables de production et de développement. En revanche, l'Etat revendique un contrôle actif dans l'administration, des prestations sociales et une part des bénéfices. Ces bénéfices constituent la base d'importants revenus pour l'Etat, car ces revenus embrassent les marchandises dès leur production et à tous leurs degrés, ils taxent les transactions dans toute l'étendue du pays, sans les entraver, parce qu'ils s'adaptent automatiquement à la capacité de chaque échelon de la production. Je prétends que l'on ne peut trouver une sorte d'impôt plus fécond et en même temps plus élastique et plus productif ».

L'activité des associations professionnelles s'étend : à l'unification de la vente dans l'intérieur du pays et, si possible aussi à l'extérieur, à la modération des prix par le perfectionnement technique, à l'arrêt ou à l'achat des exploitations onéreuses ; à la création de fabriques modèles à « l'élaboration et exécution du projet largement et scientifiquement conçu de la division du travail usine par usine, district par district, en tenant compte de la situation, de la proximité des matières premières, de la distance du marché, des conditions de l'énergie et de la main-d'œuvre, de la capacité de production ; à la distribution des contingents de fabrication ». On introduira des types uniques et écartera les numéros de catalogues inutiles. La fabrication hors série et les réparations seront transmises à des usines spéciales qui formeront une section particulière de l'association. C'est naturellement aussi l'association qui a la

représentation à l'extérieur, qui se tient en contact avec les associations voisines, négocie avec les fédérations des travailleurs et employés et les autorités publiques.

Les gains de l'association sont répartis de la façon suivante : un intérêt convenable sur le capital engagé ; une partie à l'Etat ; une partie aux producteurs ; une partie à la prévoyance sociale et à l'amélioration des salaires et finalement une partie à l'amoindrissement du prix de vente.

L'Etat a le contrôle et le droit d'intervention. Il l'exerce par sa représentation dans l'administration. Les travailleurs eux aussi sont représentés. Les conflits sont réglés par l'arbitrage.

Feront parti du Berufsverband « tous ceux qui actuellement exploitent d'une façon indépendante un genre de production rentrant dans les catégories qu'il s'agit d'organiser.. qu'ils le veuillent ou non. On écartera bientôt les exploitations impropres ou insolvables, en les supprimant ou en les achetant. Ce qui subsistera sera solide et productif à un degré inconnu jusqu'à ce jour... Est-ce bien vrai ? Certes oui ; car chacun devra faire connaître ses prix de revient, les faire calculer et vérifier. Aux extensions participeront seulement ceux dont les prix de revient seront au moins normaux, sinon particulièrement favorables, et s'engageront — car ils pourraient avoir annoncé des prix trop bas, — à maintenir ou diminuer ces prix, les circonstances restant les mêmes. Mais qu'arriverait-il si tous s'entendaient pour déclarer des prix trop élevés, afin de retirer des bé-

néfices à l'Etat et à la communauté, en supposant qu'ils parvinssent à tromper la vérification ? Le cas est peu probable... Toutefois on s'apercevrait bientôt que des exploitations de l'association travaillent à meilleur marché et le mandataire de l'Etat insisterait sur la seule extension de celles-ci. Supposons le cas le plus extrêmement improbable : les directeurs des exploitations de l'association seraient corrompus ou incapables, de sorte que les prix de revient de l'association seraient élevés et vicieraient la comparaison ; alors d'autres branches d'industrie y mettraient de l'ordre. Dans ce cas, ou dans un cas moins grave : celui où l'association refuserait sans motif valable d'utiliser de nouvelles inventions, il se trouverait assez d'hommes entreprenants pour s'offrir à maintenir ou à baisser même les prix de revient de l'association, pour peu qu'on leur accordât une participation... Ils s'efforceront d'infuser une nouvelle vie à l'association, afin que les participations augmentent. Ainsi donc : les quote-parts du début (Anfangsquoten) dépendent de l'état présent de la propriété, le développement des quote-parts (Quotenentwicklung) dépend de la production, l'entrée dépend d'une initiative nouvelle de l'esprit d'invention et d'améliorations apportées à l'exploitation. Et il n'y a plus de place pour d'autres raisons d'admission, telle, par exemple, que le désir de se créer une rente au détriment de l'unité économique en prélevant une taxe sur la communauté (15 bis) ».

Le « Gewerbeverband » (association corporati-

(15 bis) N. W., Œuv. compl. V. p. 236 et 237.

ve) joue le rôle du département à l'égard du district. Il ne s'agit pas dans ce cas-ci de communauté de production, mais d'association utilitaire ayant en vue l'accord et l'entremise.

Les besoins du pays et de l'étranger sont envisagés et concentrés par l'ensemble de l'industrie. « Le gros consommateur et le commerçant s'habitueront à être un peu moins favorisés et à réfléchir d'avance à ce dont ils ont besoin, parce qu'il n'y aura plus de milliers de dépôts inutiles attendant de savoir s'ils ont oublié quelque chose. S'ils ont oublié quelque chose d'important, ils pourront le trouver, à plus haut prix, dans les dépôts auxiliaires. » On pourra ainsi évaluer d'une façon approximative les besoins pour toute une année. Or les avantages qui se dégagent d'un tel procédé sont immenses. Il devient possible de régulariser le processus de la fabrication, d'établir « des programmes de fabrication et de livraison à longue échéance qui permettront d'occuper longtemps, complètement et régulièrement des industries entières, de baisser considérablement les prix de fabrication », d'éviter des grands dépôts, l'encombrement des voies de communication, d'économiser le capital et les intérêts, d'accélérer et d'augmenter la production (16).

(16) « Une séance de l'industrie cotonnière pourrait se dérouler comme suit : l'association des filateurs annonce qu'elle n'a pas réussi à compenser entièrement la hausse des prix des matériaux par la baisse des frais de fabrication. L'association des retorderies et des fabriques de fils à coudre renonce là-dessus à une commande plus élevée. L'association des tisserands déclare qu'elle recueille les quantités en souffrance et les utilisera pour les tissus croisés, à condition qu'on y adapte

Dans le commerce entre associations, on renoncera aux intermédiaires. Il n'y aura pas d'innombrables voyageurs et établissements secondaires. Et à la simplification de la circulation des biens correspondra la simplification du mouvement des images, c'est-à-dire du papier, des traites, etc.

Le commerce organisé gardera la fonction qui lui est propre : « prendre des marchandises à des sources ramifiées et les conduire dans des réservoirs, puiser des marchandises dans ces réservoirs et les porter dans des canaux ramifiés, maintenir des relations internationales, transocéaniques ».

Une deuxième catégorie de l'économie (commerce de détail, industrie immobilière, hôtelière, débits de boissons, entreprises locales de circulation) ne pourra pas être organisée dans le cadre que nous venons de décrire. Mais ici nous avons quitté le do-

les numéros et qualités. Les négociants en gros rapportent sur le cours de la mode et réclament un grand choix de nouvelles sortes de tissus. On négocie avec les filateurs et les tisserands et l'on convient d'un assortiment réduit. Les tisserands affirment pouvoir débiter, outre-mer, une grande quantité d'une certaine étoffe, si on leur consent sur le fil des prix d'exception ; on décide de le leur céder à petit bénéfice sur le prix de revient, à condition qu'ils renoncent à une partie de leur gain. Les filateurs ont l'intention d'introduire une nouvelle fibre qui a fait ses preuves à l'étranger, les tisserands se refusent à l'employer, les teinturiers et les apprêteurs font des réserves. On décide d'organiser une industrie marchant mal en fabrique d'essais de ce produit et de partager les risques. On discute d'une façon générale au sujet des prix et des livraisons ; sur la proposition des teinturiers, on convient de négocier avec l'association des fabricants de couleur au sujet de nouveaux prix et de nouvelles nuances et on lève la séance. Là-dessus, les associations professionnelles se réunissent en particulier pour discuter entre elles de la mise en pratique des résolutions prises. »

maître national et nous nous trouvons dans le domaine communal. « De même que l'Etat voit son image industrielle reflétée par la production nationale, y rencontre les sources de sa force matérielle et la raison objective de sa sauvegarde, de même les entreprises locales qui prospèrent sur le terrain de la commune, assurent leur existence à l'ensemble de la bourgeoisie locale, aux besoins et aux organisations de laquelle elles satisfont. Elles devraient donc garantir à cette entité bourgeoise un appui des plus solides pour l'accomplissement de ses tâches communes. L'économie nationale et l'industrie nationale, l'économie communale et l'industrie locale forment un tout ». C'est donc l'administration de la commune qui aura ici à intervenir. La centralisation du petit commerce est déjà en train de se réaliser par la formation des grands magasins. Ceux-ci présentent des avantages incontestables — espace, lumière, mouvement, marchandises achetées en gros, facilités accordées à l'acheteur, etc., — qui justifient leur principe. Mais il y a ici monopole en faveur de quelques-uns, monopole qui anéantit l'adversaire. Il ne suffit pas de « comprimer » l'injustice par quelques taxes et impôts, il faut modifier le système. Or, cela pourra se faire. Le commerce communal sera centralisé avec la participation de la commune, et là où le commerce de détail éparpillé devra encore subsister, la commune aura à exercer le contrôle et à accorder des concessions ; ce seront les mutilés de la guerre qui bénéficieront ici d'un droit de préférence.

Les communes auront encore à faire des économies dans les constructions destinées aux services publics, à faire cesser la spéculation sur le terrain urbain qui devra servir les intérêts de la commune, et à exploiter — sous forme mixte — les entreprises de transports, de distribution d'eau, de lumière, d'énergie, etc. Toutes ces mesures, les économies et les bénéfices qui en résulteront, allègeront le fardeau des charges qui, à l'heure actuelle, pèsent si lourdement sur les associations locales.

Enfin il s'agira de réorganiser l'économie universelle. Le plan de Rathenau sur ce point est vaguement ébauché dans « An Deutschlands Jugend ». Une des causes capitales de la guerre se trouve dans la concurrence chaotique, dans la lutte pour les matières premières, les marchés, dans la jalousie et la haine qui en résultent. Société des Nations, désarmement, arbitrage, resteront des institutions inopérantes et l'humanité finira par s'entredéchirer, si les anciennes anomalies ne disparaissent pas. L'anarchie actuelle pourra être combattue par la création d'une vaste Union économique normalisant les relations internationales. Le contrôle, la répartition des matières premières, des marchés et moyens financiers internationaux seraient confiés à un syndicat international. Dans la répartition des matières premières, on se baserait au début sur le barème de la consommation existant, puis sur la croissance économique ; dans la répartition des exportations, on tiendrait compte des avantages économiques qu'offrent les données géographiques et techniques ; on s'ef-

forcerait ainsi de réaliser une division méthodique du travail international. Ici Rathenau se borne à des contours très généraux. Les mesures qu'il préconise seront lentes à s'accomplir et une longue série d'années et de misères devront passer jusqu'à ce que l'ordre et la méthode finissent par triompher de l'anarchie internationale.

Voilà la structure générale de l'économie nouvelle.

Rathenau prévoit les critiques qu'on dirigera contre son système. On dira que « la liberté commerciale et industrielle est enterrée, la libre concurrence anéantie, l'industrie placée sous le règne de la perruque et du compérage. » (1)

La mécanisation est un phénomène naturel. C'est donc le plus fort qui a pu dominer au nom de la libre concurrence. Il serait vain de vouloir nier que les forces et les énergies déchaînées par la lutte aient largement contribué au développement du mécanisme. Mais cette lutte (nous avons parlé de ses inconvénients et nous ne reviendrons pas sur ce point) est-elle une condition sine qua non ? On ne saurait l'affirmer. Les sociétés par actions, s'étendant de plus en plus, ont opéré un changement radical, L'industrie devint impersonnelle et « l'enrichissement illimité fut remplacé par des émoluments limités et des parts de bénéfice modérées » et pourtant les corps impersonnels sont — et dans l'organisation et dans l'invention — loin d'être inférieurs à leurs

(1) Die Wirtschaft ist unter den Staatsbüttel gestellt ; sie muss im Zopf und Gvatternwesen verknöchern.

concurrents individuels, aux « enrichis sans scrupules » et aux « tantiémistes acharnés ».

« Il est faux de prétendre que c'est l'angoisse désespérée de la concurrence qui nous rend forts. Le savant, le calculateur et l'organisateur ne la découvrent ni à l'atelier, ni au bureau, et ce qui stimule et féconde son travail ne lui manquera pas plus demain qu'aujourd'hui : le travail de son confrère proche et lointain, de son collaborateur. La capacité et l'intelligence sont là... elles feront leur devoir sans peur ni contrainte. Qu'on veuille bien ne pas mesurer la force économique à l'aune des luttes de certaines entreprises particulières autour d'un domaine commercial limité : Si deux fabricants de pilules sont en concurrence, que l'un dépense annuellement deux millions, l'autre un, pour la réclame ; que l'un d'eux lance cent voyageurs, l'autre cinquante ; que l'un déshonore les paysages avec mille affiches, l'autre avec cinq cents ; qu'en conséquence l'un vende cinq millions de boîtes de plus que l'autre, — les pilules n'en seront pas meilleures, ni les hommes mieux portants, ni l'industrie plus forte. Comme, l'année suivante, le vaincu battra le vainqueur, ils auraient tous deux mieux fait de s'entendre, plutôt que de faire assaut, à nos dépens, d'habileté et d'imagination. Les chimistes savent ce qu'ils font. Eux, les plus riches en imagination de tous les industriels, ils s'unissent, rejettent la concurrence effrénée et ne craignent pas un instant de perdre la direction de l'industrie mondiale. » (17)

(17) N. W. Œuvr. compl. V. p. 248.

De même est sujet à caution ce qu'on dit sur la lourdeur et l'incapacité de l'Etat. L'intervention de l'Etat pendant la guerre, intervention pourtant improvisée, a, malgré toutes les défectuosités, réussi. Il faut certainement savoir user de l'Etat pour le mettre au service de l'économie nationale. L'économie qu'envisage Rathenau n'est pas une économie d'Etat, mais une « économie privée soumise à l'esprit de décision de la bourgeoisie ». Ce qu'on demandera à l'Etat c'est sa collaboration effective et nous avons étudié les raisons de la coopération de l'autorité publique. L'activité étatiste pendant la guerre a été improvisée dans le bruit des canons, et elle n'a pas échoué quand même. A l'avenir, au contraire, on s'appuiera sur un travail programmatique. Les forces de l'Etat seront d'autant plus grandes et les talents d'administration d'autant plus nombreux que l'atmosphère féodale, le faux parlementarisme et le règne d'une caste auront fait place à l'Etat populaire et à une sélection plus juste.

Et qu'on ne fasse pas non plus une comparaison avec les anciennes corporations et confréries. Car il ne s'agira pas d'une association en vue de la protection d'intérêts particuliers, mais d'une communauté organique de la production, d'une entité vivante dans laquelle tous les membres de droit et de gauche, d'en haut et d'en bas, se rassemblent et se pénètrent. « Ce n'est pas une confédération, mais un organisme » (18).

Nous voudrions, pour finir cet examen, extraire

 (18) Voir aussi N. W., Œuvr. compl. V. p. 235 et 236.

quelques passages d'une étude approfondie que Georg. Bernhard a écrite sur le système économique de Rathenau dans « Die neue Rundschau » (19). On y trouvera la tendance essentielle de la conception.

« La nécessité économique qui formait pour Rathenau le point de départ, c'était le dénuement de la production et l'endettement des Etats qui devait avoir pour conséquence l'appauvrissement des citoyens. Tout le monde prônait la nécessité des économies. Mais lui, il voyait qu'il ne s'agit pas seulement d'économies des consommateurs particuliers, mais essentiellement d'économies dans la technique de la production. Il fallait, par des méthodes rationalisées, produire le maximum possible aux prix minima possibles. Il fallait augmenter à l'extrême la mécanisation de la production. C'était toujours la tendance du capitalisme. Le capitalisme moderne mit à la place de la fabrication des biens, la production des marchandises (an die Stelle der Güterherstellung die Warenproduction). Il supprime la Consecutio (er hebt die Consecutio auf) : d'abord établissement, par des commandes, de l'état des besoins existant, et, ensuite, satisfaction des besoins par la réglementation des commandes. Il sépare la couverture du besoin et la production. La production s'émancipe. Le fabricant produit des biens d'après la mesure de la faculté de son instrument de production et pour un marché inconnu, considéré par lui comme capable d'une absorption des plus vastes. Autre principe

du capitalisme : produire le plus possible au prix le plus réduit. Le moyen pour atteindre ce but : décomposition du travail dans ses stades particuliers et réglementation de ses stades par séries, par types. Chaque usine continue cette division du travail jusqu'à ce qu'elle ait atteint la plus grande mesure d'intensité et de productivité de sa fabrication. Plus le terrain, sur lequel on peut diviser et subdiviser, est grand, et les séries, qui peuvent être typisées, étendues, plus est grand le profit privé. C'est pour cela que l'entreprise particulière tend à l'expansion. Plus l'évitement de la voie intermédiaire dans l'acquisition des matières premières et dans l'emploi du fabricant est fort, plus forte est la capacité de concurrence. C'est pour cela que l'entreprise capitaliste tend à l'entreprise mixte par l'introduction de constructions au-dessous et au-dessus (Unterbauten und Überbauten). C'est la base sur laquelle surgissent ces trusts verticaux dont est pénétrée l'économie allemande d'aujourd'hui. Dans l'intérieur d'un trust vertical complètement achevé, règne la plus grande économisation, la plus grande mesure d'intensification, de rationalisation et de productivisation dont l'économie privée est capable. La patrie économique de Rathenau était un tel trust vertical gigantesque. Il en connaissait l'utilité, mais aussi les limites. Ces limites sont son point de départ. La rationalisation et l'intensification dans l'intérieur de l'entreprise particulière, quelque soit la grandeur de celle-ci, ne pouvait jamais atteindre la mesure exigée par l'économie nationale. Et c'est de celle-ci qu'il s'agis-

sait là où il fallait élever un peuple affaibli. L'économiste privé faisait déjà par des raisons égoïstes le mieux qu'il pouvait. Mais il lui était impossible de dépasser sa propre usine. Tant qu'on ne pensait que du point de vue de la philosophie économique, la doctrine (encore aujourd'hui considérée comme axiome par les économistes) pouvait se maintenir, à savoir que la somme du plus grand progrès dans toutes les économies particulières est identique au plus grand progrès de l'économie nationale. Cette doctrine se dévoile comme erreur dès qu'on considère la situation avec la vue du technicien de la production. Alors s'étale clairement qu'on peut mieux rationaliser et typiser par des entreprises de la même catégorie que dans une seule entreprise. Ce n'est qu'après la réunion de toutes les industries que sera atteint la mesure de rationalisation et de typisation pouvant être réalisée dans l'intérieur d'une économie nationale. Et c'est cela que voulait Rathenau. Toutes ses constructions économiques se basent pour cette raison sur l'organisation industrielle horizontale. Ici on trouve le point brûlant du différend qui s'engageait entre Rathenau et les protagonistes des principautés verticales. Le trust vertical lui aussi tend à l'horizontal. Mais il est égocentrique. Il veut se rendre, par ses propres avantages économiques, aussi supérieur que possible et, dans la lutte de sa supériorité, lutte menée contre les inférieurs, s'annexer ceux-ci. En théorie donc, l'économie nationale serait aussi, par le système vertical, à la fin unifiée, grâce à l'introduction, par les organisations parti-

culières gigantesques (Riesenturmorganisationen), d'un nombre toujours grandissant dans les couches horizontales, et à l'union qui se ferait, soit contractuellement comme cartel, soit capitalistiquement comme trust d'ensemble, entre les survivants. Mais la rationalisation de l'économie d'ensemble se produirait dans ce cas-ci en faveur de quelques capitalistes et par l'évincement de membres utiles au point de vue de la technique de production, mais capitalistiquement faibles. Rathenau voulait suivre le chemin inverse : organiser d'abord horizontalement, en vue de l'économie nationale et réunir verticalement en une économie d'ensemble les industries horizontalement organisées. Cette distinction ne découlait pas de points de vue sentimentaux, mais purement de considérations concernant l'économie nationale ou plutôt la technique de production. Il ne s'agissait pas pour Rathenau de fabriquer rationnellement ce qu'on fabriquait ou que fabriquait un entrepreneur quelconque, mais de faire profiter rationnellement l'économie nationale du maximum possible. Le maximum, c'est-à-dire ce que les forces économiques pouvaient donner. Ici on ne devait pas anéantir un membre, mais chaque membre particulier devait être employé, suivant ses facultés et dans les limites de son utilité économique, dans le cadre de l'organisation d'ensemble.

« C'est dans cette tendance que Rathenau rencontre le but des socialistes. Il voulait une augmentation de la productivité sociale sur la base d'une organisation sociale du travail. Il justifiait ce socia-

lisme non pas éthiquement, philosophiquement ou dogmatiquement, mais par des nécessités techniques et économico-politiques. Et c'est sur le chemin de telles considérations techniques et économiques qu'il arrivait à l'autre principe de son organisation économique, qui lui a valu... l'épithète de socialiste.

« La situation de l'entrepreneur dans le plan économique de Rathenau se dégageait clairement. Il ne devient pas superflu. On ne touche pas à sa fonction sociale. Mais l'organisation d'ensemble lui enlève dans une plus grande mesure que ce n'était le cas antérieurement, le jugement de l'état du marché et la lutte contre le marché. Mais il devient, plus qu'il n'était, un technicien de production. Il a à veiller, en liaison avec ses ingénieurs, sur l'amélioration de la rationalisation ; il doit l'inventer, l'inciter et la préparer. Il ne peut rester entrepreneur que tant qu'il remplit ces fonctions... L'évincement de l'entrepreneur de l'appareil économique signifierait la bureaucratisation de la direction de la production. Pour Rathenau le travail spirituel est un facteur de production. — Travail spirituel — mais aussi chez l'ouvrier. C'est une ancienne vérité que l'ouvrier travaillant à contre-cœur fournit moins que celui qui reste avec joie et pleinement attaché à son travail. La division du travail dans l'économie capitaliste détruit systématiquement la joie du travail. Elle arrache l'ouvrier de la connexité du processus de production et, par son enchaînement à la production des particules, l'éloigne tellement du centre de l'organisation

du travail, qu'il perd toute intelligence pour le but de son travail. Le système Taylor essaie de réduire les conséquences résultant du fait que le but reste voilé. Il règle les manipulations particulières, mécanise l'ouvrier tout en lui facilitant son activité physique. Rathenau reconnaissait que même la meilleure taylorisation ne pourrait pas valoir l'utilité productive que signifierait la participation de l'ouvrier avec son âme, au travail. Mais : participation de l'âme sans connaissance des liaisons de procédés de production particuliers, est impossible. Il s'agissait d'élever l'effet d'utilité du travail humain en introduisant l'âme du travailleur dans le processus de production. Et cela n'était possible que par l'établissement d'un lien entre le travailleur et les centres de la production. Les entreprises du trust vertical ont de bonne heure fait des considérations semblables. Elles ont introduit certaines participations et essayé de mettre les travailleurs dans les conseils de surveillance. Cette tendance des entrepreneurs rejoignait ici au fond les remèdes sociaux que les ouvriers eux mêmes se proposaient comme but en exigeant des conseils d'usines et des représentations dans les conseils de surveillance. Mais il s'agit en vérité ici uniquement de remèdes et d'un tel genre qu'ils enlèvent, dans la plupart des cas, à la productivité, ce qu'ils lui ont pu donner dans un cas particulier. Ils rendent le travailleur du trust vertical, ou, en général, le travailleur de chaque entreprise particulière aussi égocentrique que l'entrepreneur. Son intérêt à la rationalisation et à la productivisation

reste limité à l'usine particulière. Les travailleurs intéressés à l'entreprise particulière reconnaissent encore moins que les entrepreneurs la nécessité et l'utilité de sortir des limites du propre terrain avec des méthodes régularisant et améliorant la production. Rathenau, avec une conséquence parfaite, n'introduit donc pas, dans l'entreprise particulière, le travailleur et son intérêt améliorant la production. Il gêne ici quand il apprend et aussi quand il se mêle sans avoir appris. Et là il faut éviter chaque gêne du temps et de la multitude de la production, gêne pouvant résulter des discussions. C'est pour cela que Rathenau place le travailleur dans la direction des industries horizontalement unies. Ici il peut discuter. Ici il acquiert la vue d'ensemble, tandis que les hauts murs de l'entreprise particulière lui enlèvent la vue et la perspective. Ici il se trouve avec les mêmes droits que l'entrepreneur ; ici, où se réalise le travail spirituel tendant à la productivisation de l'ensemble de l'industrie. Son droit de se trouver ici est d'autant plus grand que toute productivisation englobant toute une catégorie d'industries exige aussi des déplacements des ouvriers, des changements de leur activité, des nouvelles régularisations de leurs conventions et des orientations d'âme tout-à-fait nouveaux.

« Ainsi, l'économiste Rathenau devient un politique social — par des considérations se rapportant à la technique de production et non pas par des raisons éthiques. »

La réforme économique-politique

Nous avons insisté dans les chapitres qui précèdent sur le phénomène de la substitution de la base : changement lent mais certain du caractère intrinsèque d'une institution, les formes de la manifestation extérieure restant les mêmes. Ce processus naturel est la cause inévitable d'une incertitude, d'un manque de correspondance, qui commencent à peser sur l'institution, s'attaquent aux racines, sapent les fondements et engendrent une crise dont la guérison n'est possible que si on remonte à l'origine réelle du mal. Le juste diagnostic de la source pathologique conduira à la seule mesure thérapeutique : la réadaptation au changement intrinsèque. Connaissance exacte, assimilation nécessaire, voilà les termes de l'examen.

L'évolution étatique nous présente un caractère sensiblement analogue. L'Etat d'aujourd'hui n'est pas l'Etat d'hier. Son activité, ses fonctions et ses buts ont subi des modifications profondes — mais les organes d'exécution n'ont pas suivi les transformations et paralysent, par conséquent, la marche de la machine. Le parlementarisme, organe capital de cette machine étatique, se trouve incontestablement, à l'heure actuelle, dans une phase des plus critiques.

(20) Rathenau se borne sur ce point à une esquisse dont les traits saillants résultent notamment des chapitres 3, 7, 8 et 9 du « Der neue Staat ». Les idées qu'il y expose marquent une évolution intéressante par rapport aux opinions professées à la veille de la guerre et que nous avons examinées dans l'étude synthétique sur l'Allemagne.

Quelle en est la raison intime ? La substitution de base. Le Parlement d'aujourd'hui et son mécanisme actuel ne correspondent pas à l'évolution étatique. d'où contradiction, incertitude, anarchie. L'institution devient amorphe et l'intervention s'impose. Du point de départ se dégagera la solution méthodique. Essayons de préciser l'un et d'indiquer l'autre.

Primitivement, l'individu a consacré toute sa force à sa défense. Il a vécu par et pour la défense. Mais progressivement, le but de sa vie a changé. A l'existence purement agressive et défensive, ont succédé d'abord l'activité économique, puis les mœurs et enfin la culture. L'homme d'aujourd'hui ne songe guère à sa défense. Il veut se développer. Il travaille pour la formation intime et l'organisation extérieure de sa vie. Cette croissance se rapproche du chemin que doit parcourir l'Etat.

Depuis des siècles et des siècles, l'Etat a absorbé, en vue de ses desseins purement politiques, toutes les manifestations de la vie collective. C'était l'époque de la politique pure et simple, de la politique pour la politique — « der politischen Politik » : prédominance de la tendance impérialiste et de l'activité guerrière. Il y avait, certes, à côté de cette fonction politique par excellence, une politique administrative, économique, judiciaire, mais ce n'étaient que des activités accomplies en vue de la puissance et de la magnificence extérieure. La politique était complètement asservie à la *πόλις*. L'Etat était le but absolu.

Or cette situation se modifie. Les questions éco-

nomiques prennent de plus en plus le dessus. La politique extérieure, primitivement essentiellement politique, devient l'instrument exécutif d'une fonction économique, c'est-à-dire apolitique. Administration, éducation, religion cessent d'être des moyens pour le rehaussement de la magnificence extérieure et deviennent des armes dans les luttes intérieures des groupements et des classes. L'Etat, d'abord but absolu, doit s'accommoder à son nouveau rôle : être l'intermédiaire, le compensateur, le régulateur. Or, c'est ici que le centralisme, indispensable dans la phase de la politique pour la politique (*politische Politik*), devient un non-sens, au moins dans les pays où le caractère hétérogène des intérêts est très accentué. Une sagesse centrale, soit dynastique, soit parlementaire, voyant tout, réglant tout, est inimaginable dès que les intérêts administratifs, économiques, sociaux et moraux cessent d'être des simples facteurs subordonnés à l'égard des grandes questions de la politique stricto sensu et absolue. Or, ces questions ont atteint, avec la guerre mondiale, leur point culminant. Le grand vainqueur de la catastrophe mondiale, c'est, comme l'a dit Bernard Shaw, la misère. Tous les Etats seront absorbés par le pansement des blessures et le règlement des questions sociales qui primeront toutes les autres. « Die auswärtige und politische Politik gibt noch einige Theatervorstellungen, dann tritt sie ab, und an ihre Stelle treten internationale Wirtschafts, und Sozialpolitik... Der rein politische Staatsbegriff hat seine einzigartige, nie bezweifelte Suprematie im Aufbau des Nationen

eingebüsst... Die Souveranität wird im Laufe dieses Jahrhunderts zum Kollektivbegriff ».

Le nouvel Etat n'est plus un Etat pur et simple (blosser Staat), c'est une composition d'Etats. D'une communauté homogène de la volonté nationale, d'une communauté politico-militaire, il est devenu une juxtaposition de communautés — communautés de culture et d'éducation, communauté de communication, communauté d'économie, etc. Certes, les rayons sortant de ces communautés convergent dans un point central, mais, par un anachronisme que ne peut expliquer que le phénomène de la substitution de la base, ce point central a conservé la nature qui lui était propre à l'époque où la politique de guerre, de défense et de puissance extérieure, la « politische Politik » occupait une place monopolistique dans la vie étatique, les autres fonctions (économie, communication, éducation) étant plus ou moins subordonnées, accessoires. « Mais c'est ici qu'éclate aux yeux la fiction de l'autonomie parlementaire et de la puissance centrale de sagesse (Zentrale Weisheitsmacht). Cette fiction prétend que: même lorsque les grandes questions de pure politique ne domineront plus la destinée des peuples, un seul corps de valeur moyenne... devra connaître, comprendre, juger et décider tout ce qui est essentiel, dans tous les domaines de la vie nationale. Il doit tirer de son sein les spécialistes qui feront entrer les principes dans le domaine de la pratique et en suggéreront sans cesse de nouveaux... Aux sommets de l'administration, un ministère s'enchaîne à

un autre ; une fiction sans remède veut que toutes ces machines isolées travaillent d'une manière parfaite, qu'elles soient coordonnées par un président du conseil ou par un monarque, et qu'un parlement omniscient les surveille, les maintienne, les façonne et les gouverne. Un Parlement, à la fois chambre des intéressés, chambre des politiques et chambre des affaires religieuses, et composé en majorité de médiocrités recherchées (*beliebt*) (21), peut faire trois choses : sélectionner les éléments gouvernementaux, donner une direction politique générale qui réponde approximativement à la volonté populaire, contrôler, au moins en principe, la machine politique. Il ne peut pas, ce qu'on lui demande avant tout, légiférer de façon méthodique ; il ne peut pas, ce que du reste il ne doit pas faire, gouverner. Dans une chambre profondément divisée, la législation est livrée au hasard. Le ministre (qui ne dispose ni du temps ni des connaissances nécessaires) pour la forme, mais en réalité un fonctionnaire ministériel, élabore une loi avec le concours des intéressés et sans perdre de l'œil la psychologie du Parlement. Le ministre adopte les motifs et les expose. La chambre comprend ou ne comprend pas, envisage la question au point de vue politique et agitateur, les hommes compétants présents et les représentants d'intérêts s'en mêlent avec ou sans succès, on remanie la loi sans prendre en considération son esprit ni ses effets, enfin, on l'adopte ou on la repousse pour des motifs politi-

(21) Cette expression n'est pas traduisible. Rathenau le dit d'ailleurs lui-même : Voir p. 18 de « *Der neue Staat* ».

ques. La fiction de la démocratie est maintenue, personne ne croit à celle de l'objectivité » (22).

Comme nous venons de le dire, l'Etat d'aujourd'hui est, en vérité, formé par un ensemble d'Etats — Etat économique, Etat administratif, Etat d'éducation — qui, quoiqu'ils soient subordonnés aux décisions directrices de l'Etat politique, gardent quand même dans les question qui les touchent de près, une indépendance très large. Mais tous ces Etats sont mutilés au bénéfice exclusif, injustifié de l'Etat politique et font songer à « une multiplicité de cônes obliques » qui ont une base commune et dont « les pointes se perdent dans le nuage parlementaire ». Tous ces Etats « ne reçoivent leur part de sang populaire qu'au moyen du ventricule absolument insuffisant du Parlement politique. C'est ainsi qu'une question importante concernant la civilisation est réglée ou tranchée arbitrairement par une majorité d'intérêts, une question économique par une majorité d'idées et un problème religieux par une majorité politique. Il est simplement effrayant de songer qu'à l'issue d'une longue délibération, une chambre fatiguée dépêche en cinq minutes une décision lourde de conséquences, soit que personne ne l'ait comprise, soit que deux parties aient pactisé mécaniquement à son sujet, soit parce qu'un discours sensationnel a fait impression, soit parce qu'il s'agit d'une affaire de démagogie électorale, ou encore parce qu'on veut finir. Ce qu'on trouve de mieux comme

(22) *Der neue Staat* : pp. 27 et 28.

sens des réalités, qui ait pénétré dans les fastidieuses discussions de principes (in die ledernen Prinzipienörterungen einfließt), provient du brave et objectif bureaucrate qui a préparé le travail... en consultant les experts et les intéressés et — comme leurs dires sont souvent sujets à caution — en opposant habilement les uns aux autres. Si l'on considère l'objectivité et l'intelligence qui président au travail de toute administration plus ou moins autonome et compétente ; si l'on considère qu'elle possède une certaine dose, modeste, mais réelle, d'esprit inventif, voire même ce qu'il y a de plus rare au monde : quelque bon sens — on désespère de la marchandise avariée que nous fournissent les établissements universels pour l'exploitation législative en masses. (Verzweifelt man an der Schlunderware der Universalanstalten für gesetzgeberischen Massenbetrieb) ».

(23).

Dans ces conditions, la législation, la direction et l'administration incombent, en réalité, à une bureaucratie qui est paralysée dans son activité par la lutte qu'elle doit mener soit contre le parlement divisé, ignorant et qui prétend diriger, soit contre les intéressés et leurs associations, soit enfin contre les masses organisées. Ces luttes sont des causes de désagrégation et entravent à tel point la marche de la machine bureaucratique qu'il « ne reste plus que la politique déplorable de la moindre résistance, bonne tout au plus à résoudre des embarras fortuits. »

(23) Der neue Staat, p. 29.

Un parlement qui se croit omniscient, mais qui est trop primitif, trop faible, trop incompetent pour pouvoir régler, surveiller et diriger le rouage extrêmement compliqué de l'Etat moderne ; une bureaucratie inerte, sans sève organique, sans élasticité, sans liberté — voilà le mal.

Si nous voulons créer l'Etat de l'avenir, frayer le chemin à une législation circonspecte, une politique objective et une administration juste ; si nous voulons établir une compensation idéale entre le particularisme et le centralisme, il nous faut saisir le sens de l'évolution, détacher les uns des autres les Etats juxtaposés et mutilés, les construire, leur accorder une certaine indépendance, tout en les soumettant à une direction politique centrale. On triomphera du parlement par l'institution d'une quantité de parlements, du particularisme local grâce au particularisme idéal (ideel) « Die Republik lässt sich nur überwinden durch die Republiken, das Parlament durch die Parlamente, der örtliche Partikularismus durch den ideellen. »

A chaque échelon du fonctionnarisme sera attachée une représentation correspondante : représentation populaire (pour les questions administratives), représentation des intérêts (pour les questions économiques), représentation des idées (pour l'instruction, la religion). Ces représentations seront formées, suivant les cas, d'éléments locaux ou professionnels. Chaque catégorie de représentations appartiendra à l'Etat spécialisé correspondant. L'Etat économique ou professionnel se subdivisera, dans

son organisation locale, selon les principaux domaines économiques ; l'Etat religieux s'organisera en districts, selon la profession prépondérante ; l'Etat d'éducation comprendra surtout les associations de ville et d'universités. Dans chaque Etat spécialisé, il y aura une hiérarchie entre les représentations (représentations locales et de district) et, au sommet de cette hiérarchie, un parlement de l'Etat spécialisé. Un ministère spécialisé s'appuiera sur le parlement spécialisé. Au-dessus des Etats spécialisés, il y aura l'Etat général, unitaire, politique avec un parlement central, politique. Un ministre d'Empire politique, — approuvé par le parlement général politique — présidera l'ensemble des ministères spécialisés.

Ainsi le bureaucratisme cessera d'être figé. Les « piliers de pierre immuables seront transformés en troncs vivaces » (24). Car « le fonctionnaire qui rassemble autour de lui un petit parlement et le dirige... dispose d'un royaume à lui, sent son travail comme un tout et se trouve dans une situation plus libre que le bureaucrate qui, enchaîné entre les supérieurs et les inférieurs, doit écouter les experts et lutter contre les intéressés. » (24 bis).

Toutes les décisions seront prises par des organes compétents, puisque composés de spécialistes. Quand il y aura impossibilité de s'entendre, on re-

(24) Sein Wesen (celui du nouveau Etat) besteht darin, dass die alten, starren, steinernen Säulen des Bureaokratismus in lebendige, wachsende Stämme mit organisch kreisenden Säften verwandelt werden. Das dynamische Gesetz tritt an die Stelle des statischen » (p. 35).

(24 bis) P. 37 et 38 de « Der neue Staat ».

intètra l'affaire à la représentation immédiatement supérieure ; le parlement général, politique, décidera en dernier ressort. L'unité de principe, l'harmonie du fonctionnement seront assurées par le parlement suprême qui sera déchargé des questions techniques ; ce qu'on lui demandera ce n'est pas la compétence dans telle ou telle matière, mais l'examen logique des faits.

Un exemple expliquera le mécanisme. L'Etat d'éducation élabore une réforme qui coûtera 3 milliards annuellement ; il se met en contact avec l'Etat économique qui est prêt à accorder un milliard. Le parlement général intervient, fixe la dépense à deux milliards et charge l'Etat économique de pourvoir aux frais. Les ministres de l'Etat économique et de l'Etat de communication s'entendent, d'accord avec leurs parlements respectifs, pour partager les frais. L'Etat économique décide qu'un tiers de la proportion qui lui incombe sera fourni par l'industrie, l'autre tiers par le commerce, puis la représentation industrielle et la représentation commerciale délibèrent respectivement sur les modalités de répartition et de perception. En cas de conflit ou de résistance, c'est toujours, comme nous venons de le dire, la représentation immédiatement supérieure qui décide.

Cette parlementarisation extrême élargira le terrain des discussions et des disputes, et on objectera que le système préconisé « chassera le mauvais esprit par la légion des mauvais esprits ». Ce reproche serait injustifié. Il y aura des discussions et des disputes — mais au lieu d'être anarchiques, ils seront

organisés, disciplinés et leur caractère arbitraire et passionné fera place à un esprit de suite et d'ordre.

Nous avons ainsi analysé la construction générale du nouvel Etat. Il ne s'agit pas et il serait impossible de décrire en détail les constitutions et le fonctionnement des Etats spécialisés. L'édifice, en raison de son caractère organique, reste mobile et susceptible de formes variables. L'indication de l'évolution et du principe de la structure suffit. La mise en œuvre du plan de l'Etat d'avenir demandera des dizaines d'années. Mais « il faut concevoir pour vouloir et vouloir pour créer. »

Certes, ce plan n'est pas parfait. On formulera des critiques, des observations plus ou moins ingénieuses. Mais ce qu'il faut retenir c'est l'idée. Elle se cristallisera. L'élaboration subira les modifications inévitables. Le germe restera.

Et nous terminerons l'ensemble de notre exposé par un passage bien rathenauien (25) : « In Deutschland entscheiden über einen Menschen nicht die Vorzüge, sondern die Einwände. « Einwandfrei » muss der Mensch sein, und die Sache « tadellos ». Einwandfrei aber ist nur die klare, runde, tadellose Null ».

(25) Der neue Staat, p. 18. Ce passage est difficilement traduisible. Au risque de confirmer le « Traduttore, traditore », disons donc : « En Allemagne on ne juge pas un homme d'après ses qualités mais d'après ses démérites. Un homme doit être sans défaut et une chose sans reproche. Mais ce n'est que le zéro net, rond et parfait qui est sans défaut, »

CONCLUSION

Comparaisons et Observations

*Rathenau et les conceptions de Gobineau,
Chamberlain, Lapouge*

Toute une partie de l'idéologie de Rathenau concernant l'origine ou la genèse de notre époque se rattache aux conceptions de race du pangermanisme théorique.

Le père de ce mouvement est un Français, le comte de Gobineau. Son essai sur l'inégalité des races humaines marque le début d'un courant qui exercera sur la mentalité allemande une influence décisive. Le culte de Gobineau — tel qu'il s'est développé en Allemagne — se base sur une interprétation très hardie de ses idées. Gobineau est le glorificateur de l'aryen qu'il identifie avec le Germain — mais ce Germain n'est pas pour lui l'Allemand d'aujourd'hui. Au contraire. Il dit qu'« en France, le génie germanique a été étouffé sous le nombre. L'Allemagne n'a pas été plus favorisée... Le sang vanté par Tacite n'est, en Allemagne, ni aussi abondant, ni aussi répandu qu'on a voulu le croire... Les Allemands ne sont pas d'essence germanique ».

Ce n'est que l'Angleterre qui, aux yeux de Go-

bineau, a conservé quelques vestiges du sang aryano-germanique. Mais si cette constatation est nécessaire pour la juste intelligence de Gobineau et de son œuvre, il n'en reste pas moins vrai que sa doctrine tendancieusement élargie est devenue le dogme sur lequel s'appuient les pangermanistes de l'heure actuelle.

Après cette remarque préliminaire, traçons un aperçu d'ensemble de la conception de Gobineau. Il sera facile de discerner les points qui trouvent leur écho dans l'analyse de race de Rathenau.

H. Muffang, dans l'avant-propos de sa traduction de la « *Gesellschaftsordnung und ihre natürlichen Grundlagen* » (1) d'Ammon, divise l'anthroposociologie en quatre phases : La phase historique représentée par Gobineau ; la phase biologo-zooteknique représentée par Darwin ; la phase bio-psychologique représentée par Brocca et Lapouge et enfin la phase anthropométrique représentée par Ammon et Lapouge.

Pour Gobineau la race est le facteur fondamental de l'histoire. La question ethnique domine toutes les autres. « L'inégalité des races dont le concours forme une nation, suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples (2) ». Il y a trois races fondamentales : la noire, la jaune et la blanche. La première est la plus humble et se trouve au degré le plus bas de l'échelle. « La race jaune,

(1) « L'ordre social et ses bases naturelles ».

(2) Nous citons d'après Muffang qui, comme le dit Scheman dans « *Gobineaus Rassenwerk* », a donné une des meilleures et plus claires caractéristiques de Gobineau.

avec son apathie, sa tendance à la médiocrité de toutes choses, est l'élément idéal que toute civilisation voudrait mettre à la base de sa société, comme populace et petite bourgeoisie, mais ce n'est pas de quoi créer cette société, ni lui donner du nerf et de l'action ». La seule race, créée pour dominer le monde, pour le civiliser, c'est la race blanche. Elle a « la beauté physique, l'énergie réfléchie, le sens de l'utile dans une signification plus large, plus élevée, plus courageuse (nous dirions avec Rathenau non pas utilitaire), un instinct extraordinaire de l'ordre et en même temps un goût prononcé pour la liberté, même extrême ». Mais la race blanche à l'état pur, c'est la grande race blonde, dolichocéphale, aux yeux bleus — l'Aryen ou le Germain. Dans le *Traité des écritures cunéiformes*, Gobineau oppose le soldat arien de Cyrus aux Assyriens semitisés ; il montre le guerrier, blanc d'épiderme et non pas basané, vigoureux et non pas souple, hardi, téméraire, brutal même, mais non pas cruel, fier, dominateur et non pas vain, professant l'horreur du mensonge que l'Orient sémitique cultive, au contraire, avec raffinement » (3). On remarquera que les adjectifs avec lesquels Gobineau caractérise son Aryen idéal sont à peu près les mêmes que ceux dont se sert Rathenau pour la peinture de sa caste supérieure d'essence germanique. Tout à l'heure, à propos de la philosophie de Lapouge, nous citerons textuellement le passage de Rathenau auquel nous faisons allusion tout particulièrement.

(3) Voir Ernest de Seillière : « S. H. Chamberlain, le plus récent philosophe du pangermanisme mystique. »

Voilà donc le type aryen ou germain de Gobineau. C'est à lui que l'humanité doit sa civilisation. Or, continue Gobineau, cette civilisation, l'Aryen ou le Germain la communique aux races voisines ; mais en les élevant, il s'abaisse (4). Pour Gobineau, c'est la race qui est le facteur dominant, déterminateur de l'histoire. Des mélanges ethniques qui se produisent entre des races diverses dépend le progrès ou le recul des sociétés. « Les sociétés se perpétuent dans la mesure où se maintient le principe blanc qui fait leur base. Mais les races maîtresses disparaissent plus rapidement que la foule anonyme et grossière par le jeu même de sélections politiques et sociales, guerres, proscriptions, révoltes. Quant cet élément supérieur disparaît et cesse d'agir, quand la nation a épuisé son principe ethnique, ses jours sont comptés, sa civilisation est morte et doit céder sa place à de nouvelles formes sociales ; mais un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé de mêmes éléments nationaux (5).

(4) Dans Rathenau, nous trouvons ces lignes (Œuvres compl. I., p. 40) : « Chaque mésalliance, chaque déclassement, chaque élévation de rang est une victoire et une défaite. »

(5) Remarquons ici tout de suite que la thèse de Rathenau s'éloigne, sur ce point, de celle de Gobineau. Pour Rathenau, les peuples à une seule couche ou « einschichtig » ne font jamais de Geschichte (histoire) au sens propre de ce mot. (Voir notamment œuvres compl. I., p. 23 et 27). Ce qui importe dans l'intérêt de la culture, c'est la coexistence de deux couches ou races différentes dont l'une, la supérieure, domine, et l'autre, l'inférieure, exécute. Mais pour des raisons qui ont été développées dans la première partie de notre étude, cette séparation et cette subordination bienfaisante ne se maintiennent pas. « Nun ereignet sich aber in diesen zweischichtigen Volkswesen jeweils etwas Wunderbares, in

L'excèsif mélange de sang, d'autre part, aboutit à l'excèsif mélange d'idées et de vues, à l'éclosion de

einem jeden zu seiner Zeit und ein einziges Mal : die beiden Schichten, einst wie Öl und Wasser getrennt, beginnen sich zu lösen, die Kontraste verfließen (die Unteren sagen : die Vorurteile), ein näheres Erkennen, ein engeres Zusammenwirken tritt ein. Noch hat die Oberschicht soviel Recht und Geltung, dass ihre reineren und freieren Ideale den Geist der Gesamtheit beherrschen, noch hat die Unterschicht soviel Glauben, dass sie ihr Können, ihr herkömmliches Handwerk, ihre Kunstfertigkeit in den Dienst dieser Ideale stellt. Die Kunstwerke solcher Epochen sind die edelsten Zeugnisse des irdischen Geistes... Sodann beschleunigt sich der Vorgang, dem Phänomen vergleichbar, wenn zwei Flüssigkeiten hoher chemischer Affinität durch Mischung in Reaktion treten. Es lösen sich die lang verhaltenen Energien in einer Epoche heissen Aufschäumens und leidenschaftlicher Lebenssteigerung. Jetzt steigen die Befähigten der Oberschicht aus der Herrschersphäre hinab in die Schar des Ausübenden; jetzt steigen die Bedeutenden der Unterschicht empor in die Zahl der Bestimmenden, ihre innersten Geheimnisse rufen die beiden Stämme freudig und rückhaltlos einander zu ; jede Wahrheit hat Geltung, jeder Gedanke findet Hörer, man erlebt das Ungerhenere und erwartet das Unmögliche. In solchen Zeiten entsteht des Kunst aus der Mischung der Freiheit und des Ausdrucks die Blüte, die wir aus der Zeit des Phidias und des Lionard kennen. » (Œuvres compl. I., 25, 26).

Donc l'époque de la fusion est la plus fructueuse. Mais cette fusion une fois accomplie, le règne des inférieurs s'établit et, avec lui, on assiste à la disparition des anciens idéals et vertus. La stagnation reste définitive si de nouveaux conquérants n'interviennent pas pour créer des classes supérieures nouvelles et recommencer le cercle. Ce dernier facteur restant écarté... « so bleiben die Affinitäten gesättigt, die freien Energien sind verpufft, und die ausgebrannten Völker bleiben oftmals wie tote Schlacken am Wege liegen. So sind aus Dorern und Attikern innerhalb weniger Menschenalter die *graeculi* der Römer geworden, so aus den Römern selbst römische Italiener ».

Notons que Gobineau ne repousse pas le mélange d'une manière absolue. Il admet son utilité et son action bienfaisante si toutefois la proportion du mélange reste mesurée. De même Chamberlain que nous étudierons tout à l'heure, attribue (dans le 4^e de ses 5 articles, d'ailleurs purement théoriques, qu'il propose en vue de la constitution ou la reconsti-

théories individualistes et révolutionnaires, et finalement à la disparition du peuple corrompu par le métissage. D'abord agitation extrême, ensuite torpeur morbide, enfin la mort : voilà le sort d'une société très mélangée » (6). Les Aryens ou les Germains sont donc les dispensateurs des valeurs civilisatrices, ils fécondent le monde de leurs idées — mais, destin tragique, l'alliance se produit — comme le dira aussi Rathenau — au bénéfice de la masse. La noblesse de race commence à disparaître et, à mesure qu'elle disparaît, la société toute entière perd en vitalité pour se rapprocher finalement de la décrépitude morale, de la chute fatale. Et puisque pour Gobineau l'aryanisme est en train de sombrer complètement, l'horizon de la société lui apparaît sous les couleurs les plus tristes. Il prévoit le déclin inéluctable — sa doctrine s'oriente avec netteté vers le pessimisme.

C'est sur ce point, sur ce jugement si sombre que surgît une des divergences profondes qui séparaient Gobineau de Tocqueville. Citons ici quelques passages très intéressants de la correspondance Gobineau-Tocqueville (7). Gobineau écrit à Tocqueville

tution d'une race noble) une influence heureuse à l'introduction du sang étranger, à condition que cette introduction soit transitoire et se produise à un moment favorable. Ce principe se base sur la thèse d'Emerson : *We are piqued with pure descent but nature loves inoculation* ». (Voir : Chamberlain : *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, p. 328 et suiv. de l'édition XIII. Bruckmann, München, 1919.)

(6) Muffang : Ammon, « l'ordre social, etc... », p. IX et X.

(7) La correspondance Gobineau-Tocqueville a été publiée par Ludwig Schemann en partie dans la Revue des Deux Mondes (1^{er} juin, 1^{er} juillet, 1^{er} août 1907) et dans la forme d'un livre (chez Plon, 1908). On trouve aussi une partie dans Schemann : *Gobineaus Rassenwerk*, (p. 17-36).

(20 mars 1856) « ...Voici quelque chose qui me tourmente, c'est le reproche que vous me faites sans cesse d'endormir des gens qui ne sont déjà que trop somnolents. Si je les endors, ce n'est pas en les caressant toutefois... Si je suis un corrupteur, je le suis avec des corrosifs et non pas avec des parfums... Je ne dis pas aux gens : vous êtes excusables ou condamnables, je leur dis : vous mourrez. Loin de moi l'idée de prétendre que vous ne pouvez pas être conquérants, agités, transportés d'activités intermittentes, loin de moi de vous empêcher de le faire ou de vous y pousser. Cela ne me regarde nullement. Mais je dis que vous avez passé l'âge de la jeunesse, que vous avez atteint celui qui touche à la caducité. Votre automne est plus vigoureux, sans doute, encore que la décrépitude du reste du monde, mais c'est un automne, l'hiver arrive, et vous n'avez pas de fils. Fonder des royaumes, des grandes monarchies, des républiques, ce que vous voudrez, je ne m'y oppose pas, tout cela est possible. Allez tourmenter les Chinois chez eux, achever la Turquie, entraîner la Perse dans votre mouvement, tout cela est possible, bien plus, inévitable. Je n'y contredis pas, mais, au bout de compte, les causes de votre énervement s'accroissent et s'accumuleront par toutes ces actions même et il n'y a plus personne au monde pour vous remplacer quand votre dégénération sera complète. La soif des jouissances matérielles qui vous tourmente est un symptôme positif. C'est un critérium aussi sûr que la rougeur des pommettes dans les maladies de poitrine. Toutes les civilisations en ca-

ducité l'ont eu avant vous et comme vous s'en sont applaudies. Eh bien ! Y puis-je quelque chose et parce que je dis ce qui se passe et ce qui arrivera, ôtai-je la moindre chose à la somme de vos jours ? Je ne suis pas plus assassin que le médecin qui dit que la fin approche... Je vous en prie... regardez les gens auxquels s'appliquent mes doctrines. Tirez-vous une étincelle d'un morceau de cuir ? » (Schemann, Gobineaus-Rassenwerk, p. 27, 28 et 29). Toqueville répond (3 juillet 1856). ...J'avoue que... j'aurais été un peu embarrassé de soulever dans le sein de l'Académie la discussion que vous désirez sur votre grand ouvrage. Je ne pourrais le faire qu'en attaquant vivement vos idées, ce qui me répugne tout à fait. Vous savez que je ne puis me réconcilier avec votre système d'aucune façon... Vous vous comparez... à un médecin qui annonce à un malade qu'il a une maladie mortelle et vous dites : Qu'y a-t-il là d'immoral ? Je réponds que si l'acte n'est pas immoral en lui-même, il ne peut produire que des conséquences immorales et pernicieuses. Si mon docteur me venait dire un de ces matins : ...J'ai l'honneur de vous annoncer que vous avez une maladie mortelle, et comme elle tient à votre constitution même j'ai l'avantage de pouvoir ajouter qu'il n'y a absolument aucune chance pour en réchapper d'aucune manière, je serais d'abord tenté de battre le médecin. Secondement, je ne verrais plus autre chose à faire que de mettre la tête sous la couverture et d'attendre la fin prédite, ou si j'avais l'humeur qui animait les personnages de Boccacé pendant la peste

de Florence, je ne songerais qu'à m'abandonner sans efforts à tous mes goûts en attendant cette fin inévitable afin de faire au moins la vie, comme on dit, courte et bonne. Encore je pourrais mettre à profit la sentence en me préparant à la vie éternelle, mais il n'y a pas de vie éternelle pour les sociétés. Ainsi donc votre médecin n'aurait décidément pas ma pratique. J'ajoute que les médecins, comme les philosophes, se trompent souvent dans leurs pronostics et j'ai vu plus d'un homme condamné par eux se porter ensuite très bien et en vouloir au docteur qui l'avait inutilement effrayé et découragé. Vous voyez, qu'étant très disposé à admettre les talents de l'auteur, je ne saurais faire valoir ses idées... (8) (Sche-
mann op. c. p. 30).

(8) Il écrit encore dans la lettre du 14 janvier 1857 : « Je vous avoue qu'il m'était impossible de croire que vous n'aperussiez pas la difficulté de concilier vos théories savantes avec la lettre et même l'esprit du christianisme. Quant à la lettre, qu'y a-t-il de plus clair dans la genèse que l'unité du genre humain et la sortie de tous les hommes du même homme ? Et quant à l'esprit du christianisme, son trait distinctif n'est-il pas d'avoir voulu abolir toutes les distinctions de race que la religion juive avait encore laissées subsister et de ne faire qu'une espèce humaine dont tous les membres fussent également capables de se perfectionner et de se rassembler ? Comment cet esprit peut-il, je dis naturellement et pour le gros bon sens de la foule, se concilier avec une doctrine historique qui fait des races distinctes, inégales, plus ou moins faites pour comprendre, juger, agir et cela par suite d'une certaine disposition originaire qui ne peut changer et qui limite invinciblement le perfectionnement de quelques-unes ? Le christianisme a évidemment tendu à faire de tous les hommes des frères et des égaux. Votre doctrine en fait tout au plus des cousins dont le père commun n'est qu'au ciel ; ici-bas il n'y a que des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves par droit de naissance, et cela est si vrai que vos doctrines sont approuvées, citées, commentées par qui ? par les proprié-

Tocqueville dit en somme: La doctrine de Gobineau ne doit pas être vraie puisqu'elle est dangereu-

lares de nègres et en faveur de la servitude éternelle qui se fonde sur la différence radicale de la race... » (et dans la lettre de Tocqueville du 30 juillet 1856)... C'est ainsi que les Américains... qui vous ont traduit me sont très connus comme des chefs très ardents du parti anti-abolitionniste. Ils ont traduit la portion de votre ouvrage dont s'accoutumaient leur passions, celle qui tendait à prouver que les noirs appartenaient à une race différente et inférieure, mais ils n'ont rien dit de la portion de votre œuvre qui ferait penser que la race anglo-saxonne est, comme toutes les autres, en décadence. Je crois donc qu'un livre... comme le vôtre est appelé à prendre une place considérable dans l'esprit des penseurs de tous les pays, mais que, sauf en Allemagne peut-être, il n'est pas destiné à agiter la masse des lecteurs auxquels il n'arrivera qu'un retentissement de votre œuvre... je crois... que la chance de votre livre est de revenir en France par l'étranger, surtout par l'Allemagne. Les Allemands, qui ont seuls en Europe la particularité de se passionner pour ce qu'ils regardent comme vérité abstraite, sans s'occuper de ses conséquences pratiques, les Allemands peuvent vous fournir un auditoire véritablement favorable et dont les opinions auront tôt ou tard un retentissement en France... » Renan donna une autre raison très intéressante du mutisme dans lequel on enveloppait en France les doctrines de Gobineau. « ...Vous avez fait, écrit Renan à Gobineau, en date du 26 juin 1856, un livre des plus remarquables, plein de vigueur et d'originalité d'esprit, seulement bien peu fait pour être compris en France, ou plutôt fait pour y être mal compris. L'esprit français se prête peu aux considérations ethnographiques : la France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé dans son sein. Je rencontre pour ma part la même difficulté en linguistique : la langue française n'étant qu'un dérivé de 4^e ou 5^e formation, est certainement une des causes qui font que l'esprit français n'a pas du tout été amené et se prête très difficilement aux vrais principes de la philologie comparée. Tout cela ne pouvait naître que chez un peuple comme le peuple allemand, qui tient encore à ses racines primordiales et parle une langue qui a ses causes en elle-même. Je ne m'étonne donc pas que votre livre n'ait pas eu chez nous le succès qu'il mérite. Vous en êtes vengé par votre succès en Amérique, où vous êtes traduit, et en Allemagne, où vous avez eu l'honneur d'inspirer des ouvrages parallèles au vôtre... Je ne puis vous dire que je sois... de votre avis sur tous les points. Le fait de la race est immense à l'origine ; mais il va

se. Il y avait déjà un conflit analogue — Schemanni en parle dans une note (p.391) de son livre *Gobineaus-Rassenwerk* — entre Benjamin Constant et Courtet de l'Isle, un des précurseurs de Gobineau. Constant dans un article de la « *Revue encyclopédique* » insista sur les conséquences dangereuses de la théorie de l'inégalité des races et ajoutait : « La science peut s'en enrichir... mais il faut l'écarter soigneusement de la politique ». Sur quoi Courtet de l'Isle dans un livre « *La science politique fondée sur la science de l'homme* » protestait contre « l'acte d'abnégation intellectuelle » qu'impliquait la thèse de Benjamin Constant.

Parlant de la divergence profonde qui sépara Gobineau de Tocqueville (on verra tout

toujours perdant de son importance, et quelquefois, comme en France, il arrive à s'effacer complètement. Est-ce là absolument parlant, une décadence ? Oui certes, au point de vue de la stabilité des institutions, de l'originalité des caractères, d'une certaine noblesse dont je tiens pour ma part le plus grand compte dans l'ensemble des choses humaines. Mais aussi que de compensations ! Sans doute, si les éléments nobles mêlés au sang d'un peuple arrivaient à s'effacer complètement, alors ce serait une avilissante égalité, analogue à celle de certains Etats de l'Orient et, à quelques égards, de la Chine. Mais c'est qu'en réalité une très petite quantité de sang noble mise dans la circulation d'un peuple suffit pour l'ennobler au moins quant aux effets historiques : c'est ainsi que la France, nation si complètement tombée en roture, joue en réalité dans le monde le rôle d'un Gentilhomme. En mettant à part les races tout à fait inférieures, dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine, je conçois pour l'avenir une humanité homogène, où tous les ruisseaux originaires se fondront en un grand fleuve, et où tout souvenir de provenances diverses sera perdu. La civilisation qui correspondra à un tel état de l'humanité sera inférieure sans doute en noblesse et en distinction à celle des âges aristocratiques ; mais sera-t-elle inférieure d'une manière absolue ? C'est sur quoi j'hésite à me prononcer... »

l'heure la raison pour laquelle nous insistons sur ce point) Schemann écrit : « Toqueville a incontestablement raison, s'il ne songe qu'aux conséquences pratiques d'une vérité : sur ce point on ferait mieux d'écarter de la politique et de l'action (dem schaffenden Leben) maintes thèses gobiniennes. Mais Gobineau a trois fois raison ... en opposant le contenu et la valeur pure de la vérité... Pour trouver une solution de nature à satisfaire les deux parties, il faut distinguer et se demander à qui s'adresse la vérité. Gare à la science, si le point de vue de Gobineau n'y occupait pas la première place. Mais gare aussi à la vie, si les digues protectrices de Toqueville n'y seraient pas appliquées ! Ce qui ne doit pas être vrai pour les uns, sera toujours vrai pour les autres... C'est la vieille question de l'ésotérique et de l'exotérique, de la raison pure (serviteur de la vérité absolue) qui broie et dissout, et la raison pratique (propagatrice de la vérité allégorique) qui rétablit et sauve — la première représentée par quelques chercheurs de vérité, indépendants et courageux ; la seconde par l'Eglise et les partis politiques, ainsi que par les philosophes d'Eglise et d'Etat — la vieille question de la vérité qu'on désire et à laquelle on aspire toujours et l'illusion nécessaire et éternellement commandée — par la réalité (... Von der Wahrheit als dem Wünschenswerten, ewig Angestrebten, und dem Wahn als dem Notwendigen, ewig Wirklichen). Un grand et beau exemple de la manière dont il faut traiter ces choses a été donné par Schiller et par cela il a pour ainsi dire pratiquement arrangé

le différend entre Gobineau et Toqueville. Partout où, comme penseur, il nous étale son for intérieur (comme dans le « Verschleiertes Bild zu Saïs », dans les célèbres mots de sa « Cassandra », dans les paroles : dans le gouffre repose la vérité (und im Abgrund ruht die Wahrheit), « ce n'est que l'erreur qui est la vie et la vérité c'est la mort » (nur der Irrtum ist das Leben und die Wahrheit ist der Tod) il laisse percer que là-bas sommeille le tragique comme loi du monde (das Tragische als Weltgesetz), la catastrophe, qu'il faut prendre la base profonde de la vie d'une façon déterministe et pessimiste — mais, comme l'enseigne tout le reste de son œuvre et de sa création, cette pensée ne doit pas être exprimée et c'est avec héroïsme qu'il faut interpréter et mener la vie. La vérité ne peut être imaginée dans le monde qu'en des petits fragments, en petite monnaie (gemünzt) pour ainsi dire, et comme reflet. La dernière, l'éternelle vérité reste dans la profondeur — lingot d'or qu'on ne peut ni détruire ni atteindre. « N'y touchez pas », voilà l'avertissement répété de Schiller. »

Pourquoi notre dégression sur le conflit Gobineau-Toqueville ?

C'est parce que nous croyons que c'est de la conciliation de ces tendances opposées que s'efforce de se rapprocher d'une manière constante l'œuvre de Rathenau. Celui-ci s'inspire de Gobineau dans son exposé sur la source génératrice de notre époque. Non seulement qu'il insiste (sans d'ailleurs mentionner le nom de Gobineau ou de ceux dont nous par-

lerons tout à l'heure) sur l'inégalité des races humaines dans le sens de l'interprétation germanique de la thèse gobinienne, il admet aussi implicitement la thèse historique gobinienne : la mécanisation tire pour lui son essence même du triomphe que la masse inférieure a emporté sur l'aristocratie de race, et les fautes de la phase que nous passons, ont, dans ses yeux, leur racine dans la disparition de l'ancienne caste dominatrice, de son esprit, de sa morale. Mais — et ici il s'éloigne de Gobineau et se rapproche de Tocqueville — lui, Rathenau, est loin de désespérer. Gobineau prévoit la chute, la fin irrémédiable de la civilisation humaine et s'épuise en des lamentations plus ou moins éloquentes. Rathenau, au contraire, proclame fermement et avec une conviction absolue la résurrection qui *doit* être précédée et engendrée par le déclin moral qu'a entraîné la mécanisation. Au requiem mélancolique de Gobineau, à son « Sic transit gloria mundi » rétrospectif, s'oppose, avec Rathenau, l'inébranlable « *dum spiro spero* ». Gobineau est pessimiste dans le jugement, pessimiste dans la prévision. Rathenau est sévère dans la critique, mais d'une pleine confiance dans les destinées futures de l'humanité. Il écrit (œuvr. compl. T. V. p. 61). « On a beaucoup écrit pendant la guerre sur l'optimisme et le pessimisme. On a élevé l'optimisme dans toutes ses manifestations à la hauteur d'une vertu et on a qualifié tout simplement de crime ce qu'on appelait pessimisme. Je crois que les expressions sont inexactes et les notions confuses : on confond jugement avec

état d'esprit (Stimmung). Optimisme dans le jugement ne nous était jamais utile ; pessimisme dans l'état d'esprit serait la chose la plus pernicieuse qui puisse nous advenir. Je crois que la devise la plus juste sera de rester froid dans le jugement, de voir sans crainte en face du péril, tout en maintenant l'état d'esprit, la volonté et la force de décision d'un optimisme suprême et de l'espoir le plus élevé. »



Le continuateur ou, plus exactement, le propagateur de Gobineau, c'est Houston Stewart Chamberlain. M. Seillière, dans son style agréable, écrit (9) : « L'écusson des Chamberlains a pour motif central une sphère armillaire, c'est-à-dire une représentation sphérique de l'espace stellaire montrant la terre en son centre et portant le zodiaque en sautoir, selon les idées des anciens sur l'astronomie. Or... tel pourrait être le symbole de la conception du monde qui se révèle à la base des assises du XIX^e siècle. Le Germain y occupe une position centrale, prépondérante, et ce sont des bestiales figures pour la plupart que les races concurrentes de la germanique, qui doivent graviter le plus loin possible de cet astre éclatant, à la périphérie de l'univers cultivé. » Telle est en somme aussi la thèse de Gobineau. Chamberlain n'est pas créateur, il est imitateur ; et il n'y a en vérité qu'un seul homme pour croire à l'existence d'un chamberlainisme, et c'est Chamberlain lui-

(9) H. S. Chamberlain, p. 75.

même. Nous pourrions donc ici, où il ne s'agit que de montrer les influences d'où naquit la thèse germaniste de Rathenau, nous dispenser, après avoir étudié la thèse de Gobineau, le précurseur, d'étudier la doctrine de Chamberlain — disciple involontaire et rebelle, mais épigone quand même. Pourtant, sur certains points accessoires dont un seul nous intéresse ici, la thèse chamberlainienne se différencie de celle de Gobineau. Les points que nous écarterons de cet exposé se rapportent au terrain racial plus restreint de Chamberlain et à sa conception métaphysique de l'avenir du germanisme (10). Le point,

(10) Chamberlain, à la différence de Gobineau, rétrécit son examen racial et n'étudie que l'ère chrétienne et l'Europe. Ici il distingue 3 groupes : 1° les Juifs, issus d'un brassage de 3 éléments, les Bedouins dolicho-bruns, les Hittites brachycéphales et les Amoritains ou Philistins dolicho-blonds et de source aryenne. Ce brassage s'est opéré au dire de Chamberlain — qui s'appuie d'ailleurs ici sur l'anthropologue Luschau, — dans la région chananéenne, au temps des origines israélites ; mais l'élément amorytain ou aryen a vite fait de disparaître au bénéfice des éléments inférieurs ; 2° les méditerranéens (qu'il appelle, à la suite de Gobineau, le chaos des peuples) dont la source génératrice se trouve dans la Rome impériale, dans le mélange ethnique qui s'y est opéré, mélange favorisé notamment par la législation de Caracalle ; 3° Enfin les Slavo-Celto-Germains — Chamberlain les appelle d'une manière plus brève : Germains (sur cette abréviation assez suspecte, voir : Chamberlain : *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, pp. 304, 550 et suiv., dans l'édition XIII. Bruckmann, München, 1919 ; Robert Godet : *Préface de la version française de la genèse du XIX^e siècle*, p. X et suiv.) — que l'invasion barbare déversa sur l'Europe. Chamberlain étudie longuement les influences pernicieuses du judaïsme et du chaos, leur capacité ou plutôt leur incapacité religieuse, incapacité résultant pour les Juifs de leur matérialisme, leur rationalisme et leur utilitarisme, pour les Méditerranéens, de leur incohérence ethnique et, par conséquent, le l'incohérence de leurs vues métaphysiques qui se confondirent dans l'universalisme catholique — puis, après qu'il s'est efforcé de démontrer que

au contraire, qui doit retenir notre attention, puisqu'il est assez original chez Chamberlain et se retrouve chez Rathenau, c'est le critère qui sert au premier pour la délimitation de ses races. Il repousse les classifications qui se font d'après l'épiderme, le poil, la physionomie (sur lesquels s'appuyait beaucoup Woltmann), il rejette aussi la craniométrie qui, notamment avec Brocca et Ammon, a pris une place très considérable dans l'anthropologie contemporaine. Ce qui importe pour Chamberlain surtout, ce sont les caractères intimes, l'activité intellectuelle, la littérature, l'art, l'orientation morale, la « Weltanschauung » ou conception du monde ; l'expression manifeste de la race, c'est pour lui la constitution mentale, ou, comme il dira avec Renan, les plis de la pensée. Ainsi, par exemple, par la comparaison des œuvres de Saint-Ambroise avec celles de Saint-Augustin, Chamberlain reconnaît que le premier était plus proche du sang germanique que le second. Ou bien Dante et Luther, d'une physionomie pourtant si différente (voir Chamberlain : Die

seuls les Germains possèdent des vertus véritablement créatrices, que les savants depuis Marco-Polo jusqu'à Galvani, les inventeurs de Bacon à Lavoisier, les penseurs de François d'Assise à Kant, les artistes de Giotto à Goethe étaient des Germains, il les déclare seuls capables de s'élever à une religion nouvelle, toute transcendante : le christianisme germanique, où convergent le christisme et l'esthétisme mystique, religion qui sera la sauvegarde du germanisme dans l'avenir et assurera sa domination morale dans le monde. Chamberlain aboutit donc, à l'inverse de Gobineau, à un optimisme métaphysique dont les éléments plongent leurs racines dans le wagnérisme, dans la philosophie de Schopenhauer, de Kant et de Rousseau, philosophes qui ont d'ailleurs inspiré maints passages de la « Mechanik des Geistes », du « But » et du « Chemin de la Morale » de « Von Kommenden Dingen ».

Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts, p. 593 et 594, de l'édition de 1919) sont Germains aux yeux de Chamberlain parce que de leur œuvre se dégage la même orientation morale. Ou encore il ne fait entrer dans sa race privilégiée, la race slavo-celto-germaine (voir la note 10 de la page 238), que les « vrais slaves » et pour leur définition il ne se base pas seulement sur les cheveux blonds, mais aussi sur la nature de leurs créations intellectuelles ; la poésie populaire serbe, par exemple, est très hautement appréciée dans les « Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts », parce que ses principes d'honneur et de fidélité la rapprochent de Lohengrin, son culte chevaleresque de la virginité évoquent le Parsifal, et le triomphe dans la mort pour laquelle elle montre tant de prédilection, l'apparente à Tristan et à la tétralogie wagnérienne.

Ces caractères psychologiques occupent une place très nette dans la façon dont Rathenau décrit sa race noble à qui l'humanité a dû, dans le passé, toutes les créations et dont la disparition ou l'éclipse a rendu possible l'avènement de la mécanisation. Nous renvoyons à ce qui a été dit notamment dans le chapitre sur la dégermanisation. Rappelons ici simplement quelques passages de « Zur Kritik der Zeit » où se révèle très sensiblement le critère psychologique. « Pour que l'existence d'une double couche produise son effet naturel, il n'est nullement nécessaire qu'une ligne de séparation extérieurement visible divise les masses opposées et encore moins, que chacun prenne une conscience nette de son rôle

comme membre supérieur et inférieur. Ce qui importe, c'est simplement que les supérieurs déterminent et dirigent l'esprit et la volonté de l'ensemble ; ainsi, par exemple, les Romains de sang pur dominaient à tel point, au temps républicain, la vie intellectuelle des Italiques sans nom et des immigrés que le nombre réduit des seigneurs a pu imposer l'état d'esprit et le nom à une époque et à un empire universels. On ne doit pas davantage demander au plébéien attique exerçant le métier de sculpteur d'élever, à chaque coup de ciseau, son regard vers le fils praticien blond qui lui commandait l'image de Dieu. Il suffisait qu'esprit et goût de l'aristocratie remplissât l'époque et obligeât le sculpteur de voir la figure d'homme dans la forme de l'idéal divin ». (Œuvr. compl. I, p. 28). « L'ensemble de la transformation contemporaine exige pour explication, à côté de l'effet de la condensation de population, le changement de race. Mais si le changement s'était accompli d'une manière directe et radical, il n'aurait pas engendré la civilisation mécaniste. Le peuple avait encore longtemps besoin de la direction d'esprit germanique, et la « trame » germanique lui est encore aujourd'hui nécessaire. C'est à cette condition que la vie spirituelle de l'Europe occidentale et en particulier de l'Allemagne, doit la conservation de son contenu transcendant, que l'art et la science doivent leur liberté et leur profondeur, les recherches, l'esprit de sacrifice et l'amour de la vérité, le travail, sa générosité, la vie publique, la probité, le courage et la fidélité. Exactement dans la me-

sure où s'affaiblit du nord au sud et du sud-ouest au sud-est, la « trame » (Einschlag) germanique, s'obscurcissent aussi les facultés qu'elle imprimait aux peuples (11). La Scandinavie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Holland, l'Autriche cisleithane et la Suisse forment encore aujourd'hui le centre mondial et l'école des qualités de culture que les pays gréco-romains ont en grande partie perdues ou n'ont jamais possédées. Les Etats-Unis qui, en ce qui concerne leur proportion de métissage, correspondent à peu près à la moyenne européenne, manquent de l'école préparatoire d'une domination et d'une direction germanique et ils pouvaient, par conséquent, pousser au degré suprême la civilisation mécaniste, mais ne pouvaient pas faire naître des forces créant une culture (Kulturbildend) quoiqu'une nation de 80 millions puisse posséder un nombre passable d'hommes cultivés » (Œuvres compl. I., p. 93 et 94). Et étudiant les idéals de notre époque, Rathe-

(11) Chamberlain écrit de son côté : « Le Germain est l'âme de notre culture... Regardons autour de nous, et nous constaterons que l'importance de chaque nation comme force vive dépend de la proportion de sang purement germanique dans sa population (von dem Verhältnis des echt germanischen Blutes in ihrer Bevölkerung abhängt) ...Les faits qu'a enregistrés jusque là l'histoire universelle, ce sont pour nous des prodromes^o; la vraie histoire, l'histoire qui gouverne aujourd'hui encore le rythme de notre cœur, l'histoire qui court dans nos veines et nous incite à de lointains espoirs, à de futures créations, elle commence au moment où le Germain saisit de sa forte main l'héritage de l'antiquité (wo der Germane das Erbe des Altertums mit kraftstrotzender Hand ergreift) » Chamberlain : Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts, p. 365 de l'éd. XIII. Bruckmann, Munich, 1919 ; dans la traduction française de Robert Godet (la genèse du XIX^e siècle), p. 349.

nau écrit (I, p. 98 et 99) : « On ne peut pas regarder plus profondément dans le cœur d'un homme qu'en recherchant et qu'en interprétant ses rêves et ses désirs. Si nous voulons approfondir notre image de l'essence de cette époque, nous ne pouvons faire mieux que de suivre les traces de ses idéals ; car ils sont les reflets radieux de leur être... Pour que l'image reflétée apparaisse claire et nette, la flamme projetant doit luire d'une manière régulière et uniforme : seules les communautés homogènes ont des idéals. Un Anglais, un Français, un nègre et un Mongole qui s'entretiennent dans le chemin de fer pourront peut-être s'entendre sur les buts derniers et nébuleux de l'humanité ; leurs conceptions de ce qui est beau, bien et vrai, seront profondément divergentes. Or, la communauté européenne est le produit de la fusion de deux couches qui ne se sont pas pénétrées complètement et proportionnellement : de l'alliage au métissage il y a une lente transition allant du nord au sud avec des proportions de masses et de composants variables. Ce mélange est-il suffisamment uniforme pour engendrer des idéals ? » Dans le chapitre sur l'idéal de la science, on lit (I, p. 112) : « On a vu quelle prédestination pour la science possèdent les mélanges ethniques pénétrés des éléments germaniques. L'amour des peuples primitifs pour le réel comme base de la recherche, l'idéalité des Germains, comme fondement solide de la méditation, devaient se combiner pour rendre possible le miracle mécaniste, la science moderne. Mais celle-ci doit la direction particulière, qui a fait de

l'esprit de science le facteur le plus puissant de la mécanisation, au caractère utilitaire des supprimés de la veille. Si l'homme plein d'imagination se contente d'une explication qui simplifie, s'il accepte le tonnerre comme voix de Dieu, le ciel comme sphère d'airain, l'utilitaire s'efforce d'astreindre à son service le phénomène, de le posséder complètement, de le scruter. Il pose les sept questions, flaire des contradictions, exige des démonstrations. (Dans Chamberlain on trouve un passage sensiblement analogue). Or, ces démonstrations, le compte seul peut les fournir puisqu'il est censé d'être irréfutable — et ainsi il commence à compter, à mesurer, à peser, à calculer. Il y a quelque chose d'évident dans le fait que les nomades, premiers possesseurs de biens numériques, aient été les inventeurs du calcul ; et ainsi les patriarches des peuples-pasteurs ne seraient pas seulement les pères du capital, mais aussi de la science exacte. » Et enfin (I., pp. 132 et 133) « les temps postérieurs ne comprendront pas le *manque d'instinct psychologique* avec lequel nous nous trouvions en face des contradictions de la direction spirituelle humaine, comment nous ignorions des phénomènes et des liens qui sautaient aux yeux — faute d'avoir voulu prendre en vue les traits les plus curieux de notre époque... J'ai développé naguère que crainte et utilitarisme d'un côté, courage et manque d'utilitarisme de l'autre côté, expriment les notes fondamentales de l'esprit humain. La conception du *Zweckmensch* que j'ai formulée alors est devenue une notion commune, et ainsi s'est consolidé un élé-

ment de la série d'observation. Or, peu à peu, la conscience de tous parviendra à être pénétrée par la connaissance de ce fait que *certaines qualités toujours intimement liées doivent régulièrement se présenter dans la suite de l'un et d'autres dans la suite de l'autre catégorie*. Tant que les hommes qui portent les signes de la vanité, de la curiosité, de l'adversité, du désir d'activité et de critique, du manque de vérité et d'objectivité, seront vus avec les mêmes yeux que ceux qui sont fiers, aventureux, pleins de fantaisie, objectifs et sereins, *notre temps sera pour ainsi dire psychologiquement daltonique*. Mais la connaissance des qualités spirituelles de groupes paraîtra un jour aussi naturelle comme aujourd'hui, par exemple, la discrimination des signes physiques de groupes de Caucasiens et de Mongoles... Ainsi, la connaissance des qualités humaines nous rendra la sûreté d'estimation et empêchera surtout que la mécanisation, par une sélection étroite, continue à anéantir le caractère au bénéfice de l'intelligence; elle entraînera la conservation d'un type humain auquel le monde doit sa beauté, l'imagination et l'ordre supérieur ».



La thèse de Gobineau a été élargie sur le terrain anthropologique et darwinien par Vacher de Lapouge (12).

(12) Nommons encore Woltmann qui, lui aussi, appartient à l'école dite anthroposociologique.

Après avoir conquis le grade de docteur en médecine et de docteur en philosophie, Woltmann adhère au parti sozial-démokrate. Il s'éloigne de plus en plus du mysticisme social

Pour Lapouge, les populations de l'Europe se composent de deux éléments fondamentaux, de deux races, de deux espèces d'Homo : l'Homo Europaeus dolichocéphale et l'Homo alpinus brachycéphale. La première catégorie est celle des conquérants, des maîtres, des dominateurs ; la seconde, celle de l'H. Alpinus, est formée par les vaincus, les subalternes, les esclaves. Un sillon des plus larges et des plus profonds s'ouvre entre ces deux zones d'êtres humains, sillon creusé par la longue série des différences physiques, psychiques, morales et intellectuelles. D'un côté rayonne le génie du privilégié par droit de naissance, de l'Aryen dont les pères ont mérité à

de l'orthodoxie marxiste et inaugure avec Edouard Bernstein le mouvement néo-Kantien et révisionniste. De cette époque datent : *System des moralischen Bewusstseins* ; *Die darwinische Theorie und der Sozialismus* ; *Der historische Materialismus*. Après l'échec de sa tentative révisionniste, il se retire du parti socialiste pour se consacrer désormais à la philosophie de race, à la sociologie impérialiste, à l'anthropologie. Il fonde, en 1902, la « *Politisch-anthropologische Revue* » et défend inlassablement la thèse de la supériorité du Germain, de l'origine germanique des hommes illustres de la Renaissance italienne et de la France. Pour appuyer ces opinions par une documentation correspondante, il entreprend des voyages en Italie et en France, fait des recherches dans les musées et les bibliothèques et résume ses découvertes dans deux ouvrages : *Die Germanen und die Renaissance in Italien* et *Die Germanen in Frankreich*. Dans sa démonstration, la généalogie des grands hommes n'occupera, par la nature des choses (difficulté de se procurer les chartes établissant l'origine des familles) qu'une faible place. Il se basera sur l'origine des noms (Donatello, un Bardi du germain Barth, Giotto de Totte, Bruno de Braun, Vinci de Wincke, Vélasquez du nom wisigoth, Velahisc, etc.) et surtout sur les caractères anthropologiques (cheveux blonds, œil bleu, taille haute, etc.).

Une fin prématurée et tragique l'a brusquement arraché à son travail. Woltmann a péri noyé dans la Méditerranée, en 1907, à l'âge de 35 ans.

Juste titre l'épithète de raptores orbis et qui plonge dans l'ombre les « noirauds, courtauds et lourdauds » qu'un destin cruel a jeté sur l'autre côté du fossé.

Quellé est l'image précise de ces caractères aussi diamétralement opposés ? Nous allons extraire quelques passages caractéristiques des « sélections sociales » et de « l'Aryen et son rôle social » de Lapouge, puis ajouter un passage essentiel de Rathenau. On verra que le parallèle est parfois frappant et qu'il va souvent jusqu'à l'emploi des mêmes adjectifs. Voici les portraits tracés par Lapouge : « H. Europaeus : Albus, sanguineus, torosus... levis, argutus, inventor (Linné, Systema naturae)... Le dolichocéphale a des grands besoins et travaille sans cesse à les satisfaire. Il s'entend mieux à gagner qu'à conserver les richesses, les accumule et les perd avec facilité. Aventureux par tempérament, il ose tout, et son audace lui assure d'incomparables succès. Il se bat pour se battre, mais jamais sans arrière-pensée de profit. Toute terre est sienne, et le globe entier est sa patrie. Son intelligence est de tous les degrés et varie, suivant l'individu, de la lourdeur au génie. Il n'est rien qu'il n'ose penser ou vouloir, et vouloir, pour lui, c'est exécuter sur-le-champ. Il est logique quand il convient et ne se paye jamais de mots. Le progrès est son besoin le plus intense. » (Les sélections sociales, p. 13 et 14)... « H. Alpinus. Parvus, agilis, timidus (Linné, Systema naturae). Le brachycéphale est frugal, laborieux, au moins économe. *Il est remarquablement prudent et ne laisse rien à l'incer-*

7ain. Sans manquer de courage, il n'a point de goûts belliqueux. Il a l'amour de la terre et celui du sol natal. Rarement nul, il atteint plus rarement au talent. Le cercle de ses visées est très restreint, et il travaille avec patience à les réaliser. Il est très méfiant, mais facile à piper avec des mots, sous lesquels sa logique exacte ne prend point la peine de rechercher des choses ; il est l'homme de la tradition et de ce qu'il appelle le bon sens. Le progrès ne lui apparaît pas nécessaire, il s'en méfie, il veut rester comme tout le monde. *Il adore l'uniformité*. (Ce qui le prédestinera, dirons-nous avec Rathenau, à la mécanisation qui se caractérise essentiellement par l'homogénéisation) ...en politique, il n'a qu'un espoir, la protection de l'Etat, et qu'une tendance, niveler tout... Il voit très clairement son intérêt personnel, au moins dans un temps limité ; il voit aussi et favorise les intérêts de sa famille... mais les frontières de la patrie sont souvent trop grandes pour sa vue ». (Lapouge : les élections sociales, p. 17 et 18. « Il (le brachycéphale) est le parfait esclave, le serf idéal, le sujet modèle, et dans les républiques comme la nôtre, le citoyen le mieux vu, car il tolère tous les abus. » (Lapouge^o: l'aryen et son rôle social, p. 233). « Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur (13), s'il est pacifique, c'est parce qu'il

(13) On trouve pages 399-403 de « l'Aryen et son rôle social », la répartition des hommes entre quatre grands groupes intellectuels : (1^o Créateurs ; 2^o Intelligents et ingénieux qui adoptent et perfectionnent les inventions des premiers ; 3^o Dépourvus d'idées propres, s'assimilant celles des autres

manque de hardiesse, masi non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui

et se cramponant à leur maintien ; 4° Incapables, même à la plus modeste comme de culture.) Lapouge essaie de montrer par des graphiques que « de toutes les races la plus riche en hommes du premier type, initiateurs et pionniers d'idées, est la race dolichocéphale blonde. C'est elle qui fournit le réservoir des génies, tandis que l'autre race est tout au plus le réservoir des talents. Le rapport entre les deux races est, en somme, celui du génie et du talent. Ce rapport a été admirablement dépeint par M. Nordau. En parlant du génie et du talent, il écrit (*Psycho-Physiologie du génie et du talent*, tr. fr. Dietrich, pp. 56 et suiv.) : « Je ne puis rendre plus clair ce rapport qu'en empruntant une comparaison au monde organique. Les matières dont chaque être vivant a besoin pour sa nourriture, notamment le carbone et l'azote, existent partout sur la terre en quantité pratiquement illimitée ; mais les animaux ne peuvent rien en faire, ils ne peuvent pas les employer sous la forme où la nature les leur offre primitivement. Dans une atmosphère chargée d'acide carbonique, sur un sol surabondamment riche en nitrates, un animal devrait périr misérablement. La plante seule, et, parmi les plantes, seulement la plante à chlorophylle, est en état d'élaborer ces matières premières en nourriture. Ce n'est que quand la plante a élaboré dans son propre organisme le carbone et l'azote, que ceux-ci deviennent capables de servir de nourriture à l'animal. Il en est absolument de même du génie et du non-génie, le talent inclus. Le non-génie ne peut digérer la nature, se l'assimiler, la transformer en parties constitutives de sa propre conscience. Il voit les phénomènes, mais il ne s'en fait aucune image ; il entend, mais il ne saisit ni n'interprète point. Le génie, au contraire, a en soi quelque chose de particulier, en quelque sorte une chlorophylle qui le rend capable de former, à l'aide des phénomènes, des représentations mentales achevées, que l'esprit humain ordinaire peut ensuite recevoir dans sa conscience. Darwin donne, dans le premier chapitre de son « *Voyage d'un naturaliste autour du Monde* », un surprenant tableau de la vie sur les rochers absolument nus de Saint-Paul, au milieu de l'Océan Atlantique. Deux espèces d'oiseaux s'y trouvent, la buse et une sorte d'hirondelle de mer, le grand pygargue. Sur les oiseaux vivent en parasites une mouche, une tique et un ptérophore ; de leurs excréments se nourrissent une espèce de stercoraire et un pou de bois ; de nombreuses espèces d'araignées tendent des pièges aux mouches et aux mites, et l'on peut ajouter, ce que Darwin ne dit

donne à réfléchir... » (Lapouge^o: L'arien et son rôle social, p. 347 et 348),

pas, qu'autour de ces animaux supérieurs grouille sûrement tout un monde d'êtres microscopiques, d'infusoires, microcoques et bactéries. Il suffit donc qu'un seul oiseau vienne à Saint-Paul, pour transformer immédiatement la roche aride en un milieu nourricier adapté à une série assez vaste de créatures qui, sans cet oiseau, ne pourraient subsister un seul jour en cet endroit... Un fait absolument semblable est, par exemple, celui de la naissance d'une littérature chez un peuple. Un génie transforme, avec les organes digestifs intellectuels que lui seul possède, les impressions des sens en une œuvre d'art compréhensible, digestible pour les autres humains. Immédiatement, il donne naissance à tout un essaim d'êtres parasites. D'abord viennent les imitateurs qui répètent et varient plus ou moins adroitement la première œuvre. Ce sont en quelque sorte les mouches et les tiques qui se nourrissent du sang des hirondelles de mer. Puis se fondent des écoles critiques et esthétiques qui n'ont plus rien à faire avec la nature nue et s'occupent seulement des résultats de la digestion de cette nature par le génie et ses imitateurs. Ce sont en quelque sorte les araignées qui traquent les mouches, et les stercoraires qui se nourrissent des fientes. Enfin, apparaissent les historiens de la littérature, qui racontent, en faisant beaucoup d'embarras, comment tout s'est passé. Pour ceux-ci je ne trouve pas immédiatement l'organisme correspondant du rocher de Saint-Paul, car je ne voudrais pourtant pas les assimiler aux microbes. Nous avons donc déjà une grande littérature nationale avec des œuvres de second rang, des systèmes esthétiques, d'ingénieux travaux critiques, des histoires littéraires et des monographies sur des chapitres isolés de celle-ci, de commentaires savants de tous ces livres et toute une corporation de professeurs qui en vivent en se livrant sur eux, d'un bout de l'année à l'autre, à de belles dissertations ; et toute cette bibliothèque avec son appendice vivant d'érudits, a son point de départ et sa raison d'être uniquement dans les créations de quelque nauf génie, qui n'était ni érudit ni professeur, et qui a produit son chef-d'œuvre comme le pommier porte des pommes, parce que sa disposition organique le poussait à la produire ; et tous les autres petits bonshommes qui vinrent après lui n'auraient pas su, mis face à face avec la nature nue, dire même : Bé ; ils n'auraient même jamais fait leur apparition, pas plus que ne l'aurait faite, sans l'oiseau qui lui rend possible son existence, le petit monde animal du rocher de Saint-Paul ».

Après avoir donné l'esquisse que fait Lapougé de ses deux types, écoutons Rathenau. Celui-ci écrit :

« Les seigneurs germaniques de l'occident étaient incapables d'engendrer ce processus (mécanisation), incapables même de le supporter. Issus de la rigidité et de la beauté des pays forestiers du Nord ou liés à celles-ci par des milliers d'années, remplis du suprême bonheur de la lutte avec la nature et ses créations, sereines dans la force et la liberté du corps, n'admirant que le courage et le supraterrestre, un peuple d'une autorité sereine (heiterem Ernst), d'une virilité enfantine, d'une sagesse sans ruses, d'un amour rêveur de vérité (träumender Wahrheitsliche), favorables à l'action, hostiles à l'activité (der Tat geneigt, dem Tun abhold) — ainsi ils montaient sur la scène d'un monde comme le sort de l'antique et comme seigneurs d'un temps nouveau. Comme seigneurs et libres, ils restaient des hommes de guerre et des paysans, et là où nous voyons encore leurs survivants (nous constatons qu') ils sont restés fidèles à leur ancien caractère, n'ont pas suivi la mécanisation ou ne l'ont suivi qu'avec répugnance, et n'étaient nulle part ses propulseurs. Même là où ils ont été entraînés inévitablement dans le rouage moderne, ils ont enfermé le mécanisme dans une sphère plus tranquille ; une boutique de Hollenstein est dirigée d'une manière plus objective, moins utilitaire et moins commerciale qu'une église américaine. Car l'utilitaire est étranger à une nature pure et sans crainte. La crainte cherche à découvrir derrière les choses des dangers et des espé-

rances, elle prend sa fuite dans l'avenir en anéantis-
sant le présent. Le courageux se contente du présent
perceptible et imperceptible (*sinnliche und über-
sinnliche Gegenwart*), il respecte les choses, les aime
pour elles mêmes et ne se sert pas d'une créature
comme d'un moyen. Or, la mécanisation est édifiée
sur l'utilitaire. Aucune activité et aucun objet n'est
pour elle un but absolu ; chaque organe sert au
processus d'ensemble et celui-ci sert à la création
d'organes nouveaux. Chaque moment est, pris en
lui-même, sans valeur, mais rempli du désir ardent
d'étendre à l'éternité la série des moments sans va-
leur. Le système mécaniste ne pouvait pas être créé
par des hommes qui, dans leur nature immédiate,
ne le concevaient guère, qui le supportaient à con-
tre-cœur et qui voyaient en lui la menace suprême
contre leur domination et même leur existence. Ain-
si ils ont combattu ce système jusqu'aujourd'hui ;
ils se sont virilement défendus contre villes, ordres,
constitutions, démocraties, communication, com-
merce et industrie, et, encore aujourd'hui, tous les
programmes conservateurs ne sont rien de plus que
des périphrases de la volonté inconsciente contre la
mécanisation. Pour faire naître celle-ci (la mécani-
sation) il fallait des hommes d'une espèce inférieure,
des supprimés et émancipés. Ils devaient hériter de
la servitude, l'habitude du travail, le stigme de la
patience qui est indispensable à quiconque veut, par
l'instruction, cumuler les trésors intellectuels. Ils
possédaient dès l'origine les tours de métier, puis-
que ces arts étaient toujours le gagne-pain des plus

faibles ; ils devenaient subtiles et ingénieux, puisque la crainte doit sa force à la réflexion. Ils avaient aussi appris de mener leur existence d'une manière sédentaire dans leur domicile ; ils connaissaient la division du travail ; ils savaient parler, s'entendre et persuader, parce que cet art leur servait de moyen contre la force. Curiosité, désir de savoir, élasticité intellectuelle leur ont constamment servi, l'amour de la vérité, pas toujours ; la ténacité de la volonté et la joie de posséder étaient trempées par la continuité des forces antagonistes et la dure uniformité de la pression. Modérés dans les aspirations de vie et dans les jouissances, sans transcendance, ardents dans les passions, pas profonds, sans malignité, mais avides de vengeance et sachant haïr : ainsi ils portaient dans leur sac le bâton de maréchal de l'homme mécaniste. » (Œuvres compl., I., pp. 89-91.)

Mais que cette juxtaposition de textes, que cette comparaison de caractéristiques révélant incontestablement une analogie, ne nous conduisent pas à des conclusions tranchantes ou par trop affirmatives. Il y a certainement des différences notables dans la manière dont les deux auteurs envisagent les types humains et dans le rôle qu'ils leur attribuent. Mais ces divergences résultent du cadre dans lequel les deux races se trouvent placées dans les deux conceptions. Lapouge montre que le type noble n'a pas du tout disparu, qu'il existe aujourd'hui — bien que menacé pour des raisons que nous verrons tout à l'heure — dans des proportions encore considérables (voir pp. 14-17 des sélections sociales), que c'est à

lui qu'on doit le développement, que c'est lui qui « prédomine dans les arts, l'industrie, le commerce, les sciences et les lettres » et qui est « le grand promoteur du progrès ». (Voir Lap: L'aryen et son rôle social, pp. 398 et 399).

Pour Rathenau, au contraire, l'ancienne caste noble est plutôt une réminiscence et un mentor ; il voit dans ses restes survivants les conservateurs par excellence et considère que le progrès tel qu'on le conçoit aujourd'hui, c'est-à-dire la civilisation mécaniste, n'est que le fruit de la disparition de la race noble. Rathenau envisage donc la question des races sous l'angle de la source génératrice du phénomène qu'il appelle mécanisation — point qui ne rentre pas dans la thèse de Lapouge. Mais, au fond, la similitude existe indiscutablement. Des deux côtés on nous présente, d'une manière plus ou moins identique, les deux races, l'une inférieure, l'autre conquérante et supérieure, races dont le jeu de forces contribue largement à expliquer l'évolution (14). Voilà l'aspect qui seul et malgré sa généralité, doit retenir l'attention. Une étude comparée n'est pas une étude de mathématique où les opérations se font avec des formules et où les résultats s'expriment par des chiffres. Dans notre domaine, il s'agit surtout

(14) Sur la race, facteur fondamental de l'histoire, voir chez Lapouge notamment, pp. 68 et 69 des sélections sociales. Il dit... « le facteur race l'emporte encore de beaucoup sur les facteurs géographiques et historiques comme importance dans l'évolution. C'est lui l'élément essentiel et parfois suffisant, les autres ne sont que des auxiliaires. La race est la cause intrinsèque, pour parler métaphysique, tout le reste est cause extrinsèque et souvent contingente. »

de saisir les traces qui découlent des doctrines antérieures (même si ces traces ne se montrent pas avec netteté et précision), de suivre l'évolution des idées et, tout en indiquant les modifications qu'elles ont pu subir, de dégager les influences qu'elles ont exercées sur la formation des conceptions.

La race supérieure n'a pas disparu, aux yeux de Lapouge. L'*Homo Europacus* existe et exerce son activité bienfaisante et productrice dans notre société. Mais l'existence de cet être supérieur, l'hégémonie de l'aryo-germain est gravement menacée. Depuis des siècles l'Alpin prend de plus en plus le dessus et fait reculer la race privilégiée. Comment expliquer ce triomphe des inférieurs ? Lapouge le fait par l'analyse des « sélections sociales » qu'il groupe d'après leurs causes, qui sont d'ordre militaire, politique, religieux, moral, légal, économique. Toutes ces sélections s'opèrent, au cours des âges et par la nature même des choses, contre les supérieurs et au bénéfice des inférieurs. Comment, en effet, la sélection militaire n'éliminerait-elle pas plutôt les courageux et les aventuriers que les lâches et les rusés ? Comment la sélection politique ne se produirait-elle pas contre celui qui est en avant et qui a « dans son ombre le fourbe qui exploitera son triomphe, s'il l'emporte, qui le vendra, s'il est vaincu (15). Com-

(15) « La sélection politique, écrit Lapouge (pp 243 et 244 des sélections sociales), est le grand facteur de la bassesse et de la servilité. Le texte fameux: *Feriant summos fulmina montes* semble fait pour lui servir de devise. *Summos*, ce sont les fiers, les courageux, les indépendants, les chefs et les paladins. L'action s'exerce d'une manière générale contre les sujets dont la valeur dépasse la moyenne, et plus grande est la valeur de l'homme, plus grand son eugénisme, sa vertu civique, plus

ment la sélection religieuse n'éclaircirait-elle pas, par le célibat ecclésiastique, la phalange des âmes nobles, des éléments sains et vigoureux ; comment d'autre côté la persécution religieuse qui a « élaboussé du sang des martyrs » (p. 281) le passé de l'humanité n'aurait-elle pas frappé mortellement des milliers de persécutés qui, en principe, sont « toujours supérieurs aux persécuteurs » ? Et la sélection économique n'accable-t-elle pas des richesses les doués pour, ensuite, faire périr leurs descendants dans et par le luxe et la paresse ? Ainsi c'est à ses vertus mêmes que l'Aryen-Germain doit son éclipse, et toute l'évolution des temps anciens et modernes n'est qu'une longue chaîne d'attaques contre son principe vital. L'Alpin, l'inférieur le supplante. Voilà ce que dit Lapouge.

C'est ici que nous allos rejoindre Rathenau. Il est inutile de reprendre l'exposé de ses idées. Nous nous bornons à inviter le lecteur à lire attentivement ce que nous avons dit dans le chapitre sur la balance des forces des maîtres et des dominés, et aussi les pages 31 à 37 de « Zur Kritik der Zeit ». Le point de départ et la conclusion critique de Rathe-

grande est la chance qu'il soit frappé. La sélection politique élimine d'une manière effective et brutale un certain contingent d'hommes qui périssent par la guerre civile, l'échafaud, la prison, ou dans l'exil. Elle tend d'autre part à la formation de grandes coteries par lesquelles se développe l'esprit de trou-pau. Malheur à celui qui est en avant !... Heureux celui qui souffre tout sans révolte, qui garde sa langue et sait ramper ! Plus heureux encore celui qui ne comprend pas l'oppression subie, le servile inconscient. Celui-là peut vivre sans être inquiété de personne, couvrir la terre d'une descendance humble et soumise, plaisant à tous par sa bassesse... »

nau sont les mêmes que ceux de Lapouge. Sur toute la ligne, on ne peut qu'enregistrer la victoire éclatante des inférieurs sur les Germains. La sélection de guerre se fait au détriment des nobles (16) ; la religion élève les inférieurs ; ceux-ci avaient en outre les forces de la servitude : la ruse, la faculté d'adaptation et d'assimilation ; le défrichement leur fournit le terrain, la plus grande fécondité le nombre. Leur situation s'améliore ; ils s'enrichissent et se multiplient, se mêlent aux seigneurs et aux maîtres d'hier, les surplacent, l'emportent — la condensation et le déplacement des couches se combinent pour expliquer le phénomène capital : la mécanisation. Donc : lutte de races à la base de l'évolution. La victoire des inférieurs, la cause génératrice du moderne.

Si, sur le terrain que nous venons de circonscrire, il y a des ressemblances entre l'idéologie des deux auteurs, leurs thèses s'éloignent radicalement quant aux préceptes de l'avenir. Lapouge, voyant son *Homo Europaeus* menacé par le jeu des sélections sociales que nous venons d'examiner, il croit absolument possible de parvenir à la restauration et à la conservation de la race idéale par l'emploi de certaines méthodes qu'il croit rigoureusement scientifiques. Partant du darwinisme et du galtonisme, il préconise ce qu'il appelle la sélection systématique,

(16) Ici Rathenau résume à peu près la pensée de Lapouge en disant (p. 32 de K. d. Z.) « *Kriegszüge und Fehden hielten ununterbrochen ihre Auslese der Vernichtung unter den Besten...* »

scientifique, ou ce qu'appelle Stanley la sélection artificielle — sélection négative et positive (17). Cette

(17) « Il est rigoureusement certain, écrit Lapouge, dans ses sélections sociales (p. 472), que par une sélection sévère, il serait possible d'obtenir en un temps limité un nombre voulu d'individus présentant tel indice céphalique, telle taille, tel degré de l'échelle chromatique... A trois générations par siècle, il suffirait de quelques centaines d'années pour peupler la terre d'une humanité morphologiquement parfaite, si parfaite que nous ne pouvons imaginer aucun mieux possible au delà... Au point de vue du caractère, de l'intelligence, des instincts et des habitudes, il n'est pas davantage douteux que l'on ne puisse, théoriquement, arriver à la réalisation d'un type psychique voulu (p. 473) ...Il faut supposer seulement (pour éviter les incohérences qui résulteraient des tendances hétérogènes et en raison de ce qui a été dit sur le métissage) la pureté aussi grande que possible de la race soumise à la sélection. D'un groupe d'Australiens d'une race pure, ou de Boschimans, ou d'Esquimaux, il est en soi possible de faire sortir une humanité parfaite, tout comme d'un groupe de dolicho-blonde... l'H. Europæus est assurément bien plus près du but que les autres espèces composant l'humanité, il n'en est pas moins vrai que chacune des autres est en soi apte à l'atteindre. L'avantage des races supérieures est de posséder à présent un fonds d'individus supérieurs suffisant pour servir de base d'une tentative en général de réforme sélectionniste, dans le cas d'une tentative générale de réforme sélectionniste, consistent donc en une avance naturelle d'un nombre de générations variables avec la race mise en parallèle... » (pp. 476 et 477). Donc, le type qu'on devrait se proposer comme terme de la réforme sélectionniste serait par préférence l'Europæus, c'est-à-dire le germano-aryen. Mais comment cette sélection se fera-t-elle? Lapouge prévoit une double méthode, l'une négative, l'élimination des éléments inutilisables, l'autre positive, le perfectionnement des éléments supérieurs (p. 485). Méthode négative : peine capitale pour les dégénérés criminels, la mort pour les récidivistes, comme seule « solution économique, énergiquement sélective. » (p. 324 : toujours sélections sociales). Or, tous les dégénérés ne sont pas des criminels. Donc, « mesures législatives sévères pour empêcher la reproduction des éléments dont la postérité n'est pas souhaitable. (« Je prendrai comme type, écrit Lapouge, la loi du Connecticut. Elle prohibe l'union libre comme le mariage et atteint les épileptiques, les imbéciles, les faibles d'esprit. La peine qui frappe les conjoints est de 3 ans de prison au minimum. Les intermédiaires qui ont facilité soit le ma-

réforme sélectionniste (nous la décrivons dans la note 17), est, malgré son aspect parfois assez bizarre,

riage, soit les relations accidentelles sont punis d'un an de prison et 1.000 dollars d'amende. Le mariage est toléré si la femme a plus de 45 ans. La loi proposée au Parlement de Pensylvanie interdit le mariage aux personnes atteintes des maladies suivantes : syphilis, blennorrhagie, épilepsie, dipsomanie, tuberculose, aliénation mentale... L'Ohio et le Maryland sont en voie de consacrer les mêmes prohibitions... Le Texas a déjà prohibé le mariage des épileptiques, le Massachusetts celui des épileptiques, des alcooliques, des syphilitiques, etc. » voir p. 505 de Lapouge : « l'Aryen et son rôle social ». A la page 506 de « l'Aryen et son rôle social », on trouvera des moyens et des opérations décrits d'une manière détaillée pour être appliqués aux « sujets à éliminer ». Lapouge va assez loin dans son ingéniosité pour arriver à la destruction en quelque sorte à l'amiable des dégénérés ». Il voudrait, par exemple, leur faciliter l'alcoolisme. « Je crois volontiers, écrit-il (p. 486 des « sélections sociales ») que s'il y avait une ville en France où l'alcool fût gratis, les alcooliques ne manqueraient pas de s'y concentrer comme les limaces d'un jardin sous la feuille de chou beurrée, piège succulent et fatal ».

Sur le terrain des mesures positives, Lapouge propose d'abord la conquête et l'instruction de l'opinion publique, puis la fondation d'associations destinées au culte de l'eugénisme (voir p. 437). Ainsi pourra être exercée une pression sur l'État pour l'inciter à faire des lois dans le sens du réformisme sélectionniste — encouragement de toute nature aux eugéniques, dotations, établissements pour l'éducation de leurs enfants (avec des fonds qu'on retirerait aux œuvres pieuses et charitables qui ne font qu'empêcher la suppression des faibles) ; et il est même indispensable « que la civilisation euro-américaine reprenne les chances de succès que la polygamie assure aux peuples de l'Extrême-Orient ». Enfin il faudra, dans l'avenir, tenir un Manbook, sorte de livre généalogique officiel de l'humanité de sang pur, comme on tient, dans l'Angleterre rurale, un Stud-Book et un Herdbook.

Voilà donc les méthodes négatives et positives (Lapouge est d'ailleurs très bref sur ce point), destinées à réaliser le miracle de tous les temps. « Il est probable, écrit, en effet, Lapouge (p. 111 des sélections sociales), que si dans l'espèce humaine la fonction de reproduire était réservée par privilège exclusif aux individus d'élite de la race supérieure, au bout d'un siècle ou deux on coudoierait les hommes de génie dans

d'une logique parfaite, brutale. Il y a deux races. La supérieure seule est la dépositaire privilégiée des vertus véritables. Elle est menacée de perir sous les coups de la sélection sociale. Si l'on veut préparer un avenir meilleur, basé sur les valeurs civilisatrices, il faut la sauver, la rajeunir.. Cette restauration est-elle possible ? Absolument, nous répond le darwinien. Tous les systèmes qui tendent à l'établissement d'un eldorado futur sont fatalement voués à l'échec s'ils ne remontent pas jusqu'à la matière première, jusqu'au germe, jusqu'à l'homme. Et ainsi Lapouge à conclure : « Le socialisme sera sélectionniste ou il ne le sera pas ». Le point de départ de Lapouge — la théorie de l'inégalité des races — est essentiellement germanique, sa conclusion méthodique, positive, logique, est essentiellement française. Le point de départ se retrouve chez Rathenau — non pas la

la rue et que les équivalents de nos plus illustres savants seraient utilisés aux travaux de terrassement, mais il est très douteux que même dans un million d'années l'éducation même intégrale des individus puisse produire seule un résultat semblable ». Par ces miracles sélectionnistes, « on pourrait fabriquer, écrit encore Lapouge (p. 473 et 474 des *Sélections sociales*), une humanité de musiciens, de gymnastes, de naturalistes... » Et il semble que pour s'amuser un peu, notre docteur ajoute : « Le triomphe de la politique serait enfin de fabriquer par sélection une société d'optimistes qui soient toujours contents de tout ; le problème du bonheur général serait alors tout résolu, et, sérieusement (vous écoutez : sérieusement) je ne vois pas qu'il comporte d'autres solutions, car le cercle de nos désirs croît sans cesse avec celui de nos connaissances, et l'homme se sent plus malheureux à mesure qu'il semble avoir moins raison de l'être ». Que l'on nous permette de terminer ce beau roman, où la fantaisie de Lapouge dépasse parfois les limites, par quelques mots qui se trouvent — bien que naturellement dans un sens différent — à la fin des mêmes « *sélections sociales* » : Les pêcheurs de Poitou disent : « Si la mer bouillait, le poisson serait tout cuit ».

conclusion. Pour Rathenau, la mécanisation est un phénomène transitoire. Nous tendons vers le « royaume de l'âme ». Or, cet avenir suppose le changement de la nature humaine. Se changera-t-elle ? C'est avec une foi toute religieuse que Rathenau proclame sa confiance dans le changement de la nature morale de l'homme, dans le changement des « estimations de valeurs ». Mais comment ce changement se produira-t-il ? Ici, le système de Lapouge, souvent fantaisiste, mais d'une logique impeccable, se trouve remplacé par l'automatisme du progrès, par une philosophie où se confondent l'abstraction germanique et le mysticisme judaïque.

L'abstraction hégélienne et le mysticisme marxiste dans l'idéologie de Rathenau. — Derrière les spéculations philosophico-sociales de Rathenau, on discerne aisément l'idée inspiratrice de Hegel. Aux suggestions de ce grand philosophe dont l'action a été si puissante sur la philosophie allemande du XIX^e siècle, Rathenau n'a certainement pas échappé. On ne saurait nier qu'elles ont fortement contribué à donner l'empreinte même à une des parties essentielles de la conception rathenarienne. La thèse sur laquelle nous nous appuyons dans cette étude parallèle (1), c'est la philosophie de l'Esprit, le caractère et l'aboutissement de son évolution.

(1) Nous n'insistons pas ici sur la philosophie de Hegel concernant le rôle historique du germanisme. Mais cette philosophie n'est non plus étrangère à la thèse de Rathenau. Beausaire, résumant sur ce point la pensée de Hegel, écrit : « Rien de grand, suivant lui (Hegel) ne s'est fait dans le monde, depuis la chute de l'empire romain, sans l'impulsion de l'« Es-

Hegel, avec sa grande puissance d'abstraction, défie pour ainsi dire l'Esprit, la Raison humaine. Cet Esprit divinisé, abstrait de l'individu humain, acquiert une existence propre, autonome, « une personnalité anthropomorphique ». Cette unité supérieure préside au développement et dicte les principes de l'évolution. Bien plus : les phases de celle-ci se confondent avec la réalité de l'Esprit dont elles découlent. La pensée philosophique de Hegel tend vers une conception de la vie comme d'un ensemble harmonieux, d'un cosmos rempli de l'Idée. « Dans le système de Hegel, écrit Croce (2), où l'infini et le fini sont fondus ensemble, où le bien et le mal constituent un unique processus, l'histoire est la réalité même de l'idée : l'esprit n'est rien, en dehors de son développement historique. C'est pourquoi, chez lui, tout fait, par cela même qu'il est un fait, est un fait de l'idée et appartient à l'organisme concret de l'idée : chez Hegel toute l'histoire devient histoire sacrée ». Le progrès prend dans la concep-

prit germanique ». C'est l'invasion des Germains qui ouvre la première période de l'ère moderne. La seconde période donne aux peuples de l'Occident l'unité imparfaite mais universellement reconnue, d'un grand empire sous les lois d'un Germain, Charlemagne, et de ses successeurs également Germains. Cette unité se brise, il est vrai, dans l'anarchie féodale et dans la rivalité de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel, mais, au commencement d'une troisième période, un autre Germain, Luther, rapproche les deux ordres au sein du christianisme réuni, et prépare, sur les ruines de la féodalité, la fondation de la monarchie moderne. » (Voir l'étude d'Emile Beaussaire : Le Centenaire de Hegel en 1870. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1871).

(2) Benedetto Croce : Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel (*Cio che vive et cio ch'è morto de la filosofia de Hegel*), tr. Buriot, p. 56 et 57.

tion hégélienne un caractère automatique, nécessaire, irrésistible. S'agit-il, par exemple, de l'invention du poudre — Hegel n'hésite pas à dire qu'elle « n'a pas été un pur effet du hasard » mais qu'elle « a substitué une forme plus abstraite du courage à sa forme toute personnelle », la *pensée* ayant décidé de donner à la Bravoure une forme plus perfectionnée, supérieure au courage personnel et chevaleresque. « Cette invention, de conséquences incalculables, semble donc, — comme dit M. Seillière dans son étude sur le mysticisme social (3), — dans une pareille interprétation, n'avoir eu rien de fortuit, ni surtout *d'individuel*, puisqu'elle sert un dessein précis, actuel du dieu de l'hégéliarisme, l'Esprit, ou la Raison humaine promue à la dignité divine ». Quelle place l'individualité occupe-t-elle dans ce système ? « L'individualité, écrit Croce dans son livre sur la philosophie de Hegel, n'est autre chose que le véhicule de l'universalité, son effectualité. Rien ne peut se réaliser s'il ne devient passion humaine : rien de grand ne se fait sans passion. Et la passion est l'activité de l'homme qui se dirige vers des intérêts particuliers, vers des fins spéciales. L'intérêt particulier est si bien le véhicule de l'universel que les hommes, en poursuivant leur propre fin, réalisent l'universel : ils font, par exemple, d'un autre homme leur esclave, et de la lutte entre esclave et maître naît, chez l'un comme

(3) Voir la troisième partie de « Les mystiques du néoromantisme. » Cette partie est l'édition révisée de : « Der demokratische Imperialismus », du même auteur.

chez l'autre, l'idée de la liberté et de l'humanité. Ils dépassent par leur action leurs intentions conscientes et suivent les intentions immanentes, celles de la raison, laquelle se sert d'eux ; et c'est la ruse de la raison (*die List der Vernunft*) (4). Il ne faut pas entendre ceci dans un sens transcendant : la « ruse de la raison » est l'expression imagée qui désigne la rationalité de tout ce que l'homme fait véritablement, — d'une œuvre humaine quelconque — qu'il en ait ou non la conscience réfléchie. Ainsi, l'artiste crée l'œuvre d'art et ne se rend pas compte du travail accompli ; et ce n'est pas parce qu'il ne s'en rend pas compte que son travail doit être irrationnel, car il obéit à la suprême rationalité du génie. Ainsi, l'âme bonne et ingénument héroïque croit suivre

(4) Chez Giambattista Vico, un précurseur de Hegel, la « ruse de la raison » s'appelle la Providence divine, « laquelle, des passions des hommes, tous attachés à leur utilité privée, passions par lesquelles ils vivraient comme des bêtes sauvages dans les déserts, a fait l'ordre civil, grâce auquel ils vivent en société humaine ». L'homme peut n'en pas avoir conscience. « *Homo non intelligendo fit omnia...* car l'homme, par son entendement, explique son esprit et comprend les choses, mais, quand l'entendement ne put s'exercer, il crée les choses à son image, et, se transformant en elles, il devient ces choses mêmes... Et ne devons-nous pas appeler cela le conseil d'une sagesse suprahumaine, laquelle, sans recourir à des lois...mais en se servant des mœurs mêmes des hommes, dont les coutumes sont aussi libres de toute force qu'il est libre aux hommes de célébrer leur nature, ...règle et conduit divinement celle-ci ? Il est vrai que les hommes ont fait eux-mêmes ce monde de nations ; ...mais ce monde est sans aucun doute sorti d'un esprit souvent différent, et parfois tout contraire, et toujours supérieur à ces fins particulières que les hommes s'étaient proposées ; et ces fins bornées, transformées en des moyens pour servir à des fins plus amples, cet esprit les a toujours employées à conserver la race humaine sur cette terre. » Croce : *op. cit.*, p. 61 et suiv.

simplement l'impulsion de son propre sentiment individuel : elle n'a pas la conscience de son action comme l'observateur, l'historien l'ont ensuite, et elle n'en est cependant pas moins bonne, pas moins héroïque. Les grands hommes font de leur passion individuelle, de leur intérêt particulier, la volonté même de la raison, ce qu'il y a de substantiel dans les besoins de leur temps et de leur peuple : ils sont « les hommes d'affaires » de l'esprit du monde. (Chez Rathenau : « l'étude historique enregistrera avec étonnement comment, à chaque croisement de routes, se dressa, comme élevé par les puissances les plus profondes, un esprit génial pour montrer à la multitude la direction de sa volonté inconsciente, que, révoltée, elle devra suivre ». Voir aussi le bel image que donne Rathenau dans la *Mechanik der Geistes*, p. 150 et 151 sous le titre : *Anteil der Genialität am kollektiven Schaffen Priorität bevorzugter Elemente. Gleichnis von der Fensterscheibe*). Et c'est précisément pourquoi ceux qui les jugent superficiellement ne réussissent à découvrir en eux que des motifs mesquins : c'est-à-dire qu'ils s'arrêtent au côté individuel, et évidemment nécessaire, de leur œuvre, suivant le proverbe qui dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ; ce qui a lieu, comme le fait observer Hegel (et Goethe se complaisait à répéter cette judicieuse parole) non parce que le grand homme n'est pas un grand homme, mais parce que le valet de chambre est valet de chambre. C'est pourquoi aussi les grands hommes se voient refu-

ser d'ordinaire honneur et gratitude par leurs contemporains ; ils n'ont même pas cette satisfaction auprès de l'opinion publique de la postérité : ce qui leur échoit en partage, ne sont pas les honneurs, mais la gloire immortelle, qui consiste à *vivre dans l'esprit de ceux-là même qui les combattent et qui pourtant sont pleins d'eux* » (5). L'individu reste une accidence par rapport au grand individu, au « Weltgeist » qui forme notre substance. Ainsi se répète dans l'évolution de la connaissance de l'individu, la marche que celle-ci a prise dans l'humanité — la première évolution explique la seconde et inversement. Voilà comment se dégage la formule hégélienne : il s'agit de concevoir la substance comme sujet (die Substanz als Subjekt). L'humanité est, en effet, la substance de l'individu, vit et se répète donc en lui comme reflet subjectif.

On trouvera la trace de ces idées dans la triple évolution de l'esprit (Evolution des erlebten Geistes, Evolution des erschauten Geistes, Evolution des praktischen Geistes) décrite dans la « Mechanik der Geistes » : la naissance — après la phase de l'intellect (caractérisé par le désir, la peur, l'égoïsme) dont les excès amèneront sa défaite grâce au triomphe de l'amour — naissance donc de l'âme dans l'individu affranchi de toute animalité, puis la réflexion (Spiegelung) de l'évolution intérieure, de l'esprit vécu, dans le domaine des phénomènes, dans le monde extérieur, grâce à la nature de l'es-

(5) Croce : Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel, p. 52 et 53.

prît qui est divisible (Geist ist teilbar), peut se combiner avec (Geist ist kombinierbar) et réagir sur l'autre esprit (Geist wirkt auf Geist) — et qui nous conduit au principe décisif de l'esprit collectif et à la naissance, dans la formation collective, de l'âme collective se manifestant dans les créations collectives (cathédraux, monuments, etc. (6) et se cristallisant dans les œuvres des génies (7). Rathenau a donné lui-même un résumé de sa conception philosophique dans « Deutschlands Jugend ». Écoutons-le — on apercevra ainsi ce que les Allemands appellent les « Berührungspunkte, les points de contact — notamment dans la thèse fondamentale de l'automaxisme du progrès — avec les idées abstraites du grand philosophe allemand dont nous venons de parler. « Je crois, écrit Rathenau (8), que l'esprit s'élève par des degrés en nombre infini, depuis le chaos immémorial jusqu'à l'esprit d'un athome d'éther, depuis l'esprit du minéral, de la substance organique, de la cellule, de la plante et de l'animal jusqu'à l'esprit de l'homme, et bien au delà encore. jusqu'à des hauteurs qui échappent à la pensée. Ce monde des esprits est le monde véritable. De ses lois nous savons peu de choses. Cependant la merveilleuse variété de son ordonnance fait que nous

(6) Qui ne sont pas « des constructions faites par des hommes, mais par une humanité. » Voir M. d. G., notamment p. 142 et suiv. et p. 148 et suiv.

(7) Voir p. 150 et 151 de M. d. G.

(8) An Deutschlands Jugend, p. 69 et suiv. Ce passage essentiel a été traduit en français par G. Raphaël dans son livre sur Rathenau.

Voyons naître sous nos yeux des formations spirituelles, douées d'une conscience propre, des associations de cellules, des fourmilières, des essaims d'abeilles, des villes et des nations humaines. A chaque degré, l'esprit se figure un monde extérieur tel qu'il peut se le représenter au moyen de ce qu'il est capable de saisir : le monde que le granit comprend est autre que celui de la cellule ; le monde que l'homme se crée à l'aide de son esprit et de ses sens est autre que celui du ver de terre. — *Les formes de l'esprit que nous avons dépassées tendent vers un vouloir unique : la conservation de l'individu, et celle de l'espèce. Ce vouloir s'est forgé un outil toujours plus perfectionné, qu'au degré de l'humanité, nous appelons intellect ; l'instinct grossier et immédiat de conservation s'est affiné en un vouloir médiate ayant un objet que nous appelons la poursuite d'un but intéressé... Mais l'homme est une créature de transition. En lui la forme de l'esprit caractérisée par l'intellect et le vouloir médiate arrive à son terme, et une autre plus élevée fait son apparition. On voit s'éveiller dans l'homme des catégories de sentiments qui ne servent plus à la conservation, et peuvent même le contrarier. Des idées et des idéals, comme l'amour du prochain, de l'humanité, de la création et de l'au delà remplissent la vie de l'homme et sont désintéressées. Ils ne sont pas à notre service, mais nous au leur, et nous sommes prêts à nous sacrifier pour eux. — Ici commence le stade immédiatement supérieur, le royaume de l'âme. Il*

ne nous est pas encore plus ouvert que par exemple le royaume de l'intellect à la cellule. Nous sommes dans ce royaume et dans le monde de sa représentation, pareils à de petits enfants qui apprennent à parler. — Cette frontière trace une démarcation à travers tout ce qui existe. Les stades déjà franchis représentent le côté physique de la création... Nous tendons vers le côté divin de la création qui nous apparaît... comme le commencement d'une série nouvelle et infinie de degrés... On a eu de bonne heure, écrit-il dans Von Kommendan Dingen (9), l'intuition des liens qui rattachent entre eux les éléments constitutifs de l'époque (10), mais on n'a jamais eu le courage d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de ses éléments.. il ne vient à l'esprit de personne de remonter à la variable primitive qui, indépendamment de tout autre facteur, détermine l'agitation bariolée des phénomènes... Cette fonction fondamentale découle de l'expérience la plus profonde du genre humain ; envisagée du dehors, elle apparaît comme une augmentation quantitative et un changement qualitatif ; vue du dedans, *elle se présente comme un anneau de la chaîne de l'évolution spirituelle des êtres vivants.* — Au degré que nous occupons dans l'échelle de la création, l'esprit cherche à dépasser le domaine de l'intellect utilitaire qui, par ses tendances, ses

(9) Voir p. 30 et suiv. T. J.

(10) Capitalisme, découvertes, guerres, luxe, etc.

craintes et ses désirs, régit le monde vivant, depuis le protozoaire jusqu'à l'homme primitif, pour atteindre l'âme... Pour atteindre ce domaine, l'humanité... doit tendre au plus haut degré l'énergie de son intellect... C'est en effet par l'intellect que passe un des chemins qui conduisent à l'âme... *Comme tout ce qui sert à discipliner l'humanité, cette tâche et cette destinée s'expriment avec la force d'une nécessité qui, spontanément surgie, est plus impérieuse que toutes celles que l'humanité avait eu à subir aux périodes glaciaires et dans les habitats désertiques. Mais, en même temps, cette nécessité est génératrice de l'élan le plus puissant qui se soit manifesté depuis les origines de la planète. — Quel est l'homme qui serait à même de citer une folie ou une absurdité de la nature ? Or, la mécanisation est un sort de l'humanité, donc œuvre de la nature, et non caprice ou erreur d'un individu ou d'un groupe. Personne ne peut s'y soustraire, car elle existe en vertu de lois inflexibles. C'est pourquoi font preuve de manque de courage ceux qui regrettent le passé, qui méprisent ou renient notre époque. En tant que produit de l'évolution et œuvre de la nature, elle a droit à notre respect, mais en tant que nécessité, elle est notre ennemie ».*

Nous voilà en plein hégélianisme. L'Esprit abstrait est tout, commande tout, explique tout. Il évolue ou s'élève par des degrés innombrables depuis le chaos immémorial jusqu'au royaume de l'âme et au delà. Cette évolution — elle est nécessaire, automatique, déterminée et dirigée par des

« lois inflexibles ». Le mouvement se déroule dans les cosmos plein d'harmonie. « Demande à celui qui lie le monde à des fins, si l'allegro d'une symphonie a pour but l'adagio ou bien si toute l'œuvre est faite pour l'accord final... » Et l'individu — il reste le « véhicule » de la pensée supérieure. N'entrons pas dans les détails de l'argumentation dialectique. Retenons l'idée. Elle est essentielle.

Marx dans son pamphlet de « la Sainte Famille » a parodié de la manière la plus piquante et la plus sarcastique le système hégélien. Il présente un disciple de Hegel « qui aurait à faire une leçon philosophique sur les fruits. D'un élan hardi, ce philosophe spéculatif s'élèverait à la notion universelle du fruit par excellence, à l'idée platonicienne du fruit, et considérerait ensuite les pommes, les poires ou les amandes comme les modes ou les incarnations diverses du *fruit absolu*. Ce fruit, poursuivrait-il avec conviction, n'est pas en effet un être inerte, sans différenciation, endormi dans un repos infécond, mais bien un fruit vivant, capable de se différencier lui-même et sans cesse en mouvement vers le mieux. Ainsi, dans la pomme, le fruit prend une existence pommale, dans la poire, une existence poirale. A parler philosophiquement, l'on ne doit donc pas dire : la poire est un fruit, la pomme est un autre fruit ; mais plutôt : le fruit se pose comme poire, le fruit se pose comme amande et les différences qui séparent pomme, poire et amande sont des autodifférenciations du fruit absolu. Les divers fruits individuels sont autant de stades dis-

incts dans le processus *vital* ou historique du fruit. Sur tous les échelons de cette série ascendante, le fruit se donne une existence plus développée, plus expressive de son essence jusqu'à ce qu'enfin le résumé de tous les fruits individuels devienne une *unité vivante* qui renferme chacun d'eux dessous en elle en même temps qu'elle les engendre incessamment de soi... Après cet effort d'abstraction, poursuit Marx, le philosophe spéculatif pourra se donner le plaisir de redescendre du fruit absolu vers chacun de ses avatars et d'énumérer l'un après l'autre, tous les fruits vulgaires dont il a connaissance, mais en leur prêtant désormais une signification plus haute, une dignité toute mystique et surnaturelle, à savoir le privilège d'occuper une place déterminée dans le *processus vital du fruit absolu*. Ce savant personnage, conclut Marx, est même désormais convaincu qu'il a fait une sorte de miracle, puisque d'un être abstrait et sans réalité, le fruit, il a engendré et *créé* à la sueur de son front des fruits succulents. Mais, à voir juste, il a simplement présenté l'activité de l'intelligence humaine, capable d'abstraire et de classer les produits du verger, comme *l'activité propre au sujet absolu, le fruit*. Tel est le caractère essentiel de la méthode hégélienne (11) ».

Cette satire est certainement très ingénieuse et spirituelle — mais Marx n'en a pas dégagé toutes les conclusions qu'elle comporte. Sa conception

(11) Voir l'analyse dans Seillère, op. c., p. 209-211.

reste pénétrée de la méthode hégélienne et se présente — point sur lequel M. Georges Sorel a longuement insisté — comme un ensemble de mythes habilement combinés. Ce mysticisme se cache derrière une apparence matérielle et technique et c'est pour cette raison que M. Seillère l'appelle le mysticisme technique. En 1845, dans sa critique de la morale ultraindividualiste de Stirner, Marx reproche à celui-ci de ne pas comprendre « que, dans le cadre de certaines modes de production, indépendants des volontés individuelles, certaines puissances étrangères, indépendant non seulement des individus, mais même de leur ensemble, s'élèvent toujours au-dessus des hommes... » Quelques mois plus tard, cette idée se précise dans le « Manifeste communiste ». Marx distingue dans l'histoire trois périodes de l'activité productive : la période féodale, la période bourgeoise et la période prolétarienne. Il abstrait la force productive et en fait la puissance suprême ; la noblesse féodale, la bourgeoisie et le prolétariat ne sont que ses incarnations — « elles possèdent désormais, comme s'exprime M. Seillère, une signification mystique et surnaturelle, celle d'occuper une place déterminée dans le processus vital de la force de production ». Au mode féodal et corporatif succède fatalement, avec « l'ouverture des marchés nouveaux » et la manufacture qui l'accompagne, le mode bourgeois, la société bourgeoise ; celle-ci ayant « évoqué comme par magie de si puissantes modes de production et d'échange, ressemble à un enchanteur qui ne peut

plus maîtriser les puissances démoniaques dont il a réclamé l'assistance, reste « un instrument sans volonté » destiné à faire naître les forces qui la suppriment et qui nécessairement, automatiquement et inévitablement font place au mode prolétarien et à l'humanité accomplie qu'il implique.

Chez Rathenau, on trouve également ce mélange du mysticisme (12) avec le facteur économique. A l'évolution triphasée de Marx nous pourrions opposer les trois phases rathenauniennes : époque prémécaniste, époque mécaniste et époque postmécaniste ou humanité accomplie.

Chacune de ses phases engendre nécessairement la suivante : l'augmentation de la population et l'élargissement du marché conduisent à l'époque mécaniste ; celle-ci fait naître les « unterirdischen Mächte », dirions-nous avec Marx, qui amènent sa chute définitive comme facteur dirigeant, et sur les débris s'érige le royaume de l'âme, réalisation des espoirs suprêmes.

Résumons :

L'une des branches (la branche raciale) de la doctrine de Rathenau concernant la genèse et le ca-

(12) Rathenau ne voit ou affecte de ne voir dans le marxisme que le côté matériel. Il l'attaque vivement parce qu'il le déclare dépourvu de transcendance. Ce jugement (particulièrement étroit) de Rathenau sur ce point a été réfuté en des termes mesurés mais catégoriques par un de ses amis : M. S. Saenger. (Die neue Rundschau, 1922, cahier, 8 août, pp. 774 et 775.)

ractère de notre époque se rapproche des théories de races basées sur la supériorité du Germain ou aryo-Germain, l'autre branche (mi-économique, mi-mystique) fait songer à l'idéologie marxiste, enfin l'étude dialectique de la nature et des étapes de l'évolution découlant de et se condensant dans l'Esprit — nous amène au système de Hegel.

Arrêtons-nous ici et posons la question : quelle pourrait être l'objection de Rathenau contre les parallélismes que nous venons de construire ? C'est Rathenau lui-même qui nous répond dans une conversation rapportée par Moszkowsky : « Dans une de nos discussions, écrit celui-ci, sur certaines parties de ses œuvres, je lui (à Rathenau) demandais de m'entretenir sur les moyens d'études grâce auxquels il a pu acquérir les connaissances philosophiques le rendant capable de traiter avec tant de succès des problèmes aussi ardu. A cette occasion il exprimait sa foi dans l'intuition... Il n'est pas du tout nécessaire, disait-il, de s'attacher rigoureusement aux disciplines qu'on peut acquérir dans les collèges, pour continuer là où s'arrêtent les doctrines transmises (wo die überlieferten Denkkakte aufhören). On peut même affirmer que ceux qui, par cette méthode, s'efforcent d'obtenir une instruction parfaite et dont la conscience est effrayée par chaque lacune, ne parviendront guère à une indépendance véritable dans la philosophie. Ils peuvent devenir des maîtres des plus excellents ou même des continuateurs et des commentateurs, mais jamais des auteurs créateurs (Neufinder und Selbst-

leuchter). Il doit y avoir quelque chose dans l'homme qui le rend capable d'atteindre les points de la périphérie sans se cramponner à la voie droite des rayons. Ou bien il possède cette faculté et, dans ce cas, il a l'énergie nécessaire pour percer la ligne périphérique et pour avancer dans l'inconnu — ou il ne la possède pas, et alors on ne saurait attendre de lui des éclaircissements, des vues intuitives qui sont plus précieuses que les résultats des méthodes des collèges (Schulmeisterei). Rathenau, continue Moszkowsky, n'admettait pas mon objection : on pourrait par cette voie irrégulière découvrir des choses que d'autres ont déjà découvertes et qu'on aurait donc pu apprendre. Une telle malchance répondait-il, arrivera peut-être à un inventeur technique, mais non pas à un inventeur dans le domaine spirituel... Il suffit que celui-ci prouve une seule fois son don de pressentir un problème ou de placer un problème existant dans une nouvelle lumière, pour être compté parmi les intuitives ; et son intuition sera la garantie de sa capacité philosophique. Le danger que deux penseurs philosophent exactement la même chose, que l'un, sans s'en douter, philosophe ce qu'un autre a déjà philosophé avant lui, à la vraisemblance zéro. (Die Gefahr, dass zwei Denker genau dasselbe philosophieren, dass der eine ahnungslos nachphilosophiert, was der andere bereits vorphilosophiert hat, besitzt die Wahrscheinlichkeit Null). Car ici il ne s'agit pas de problèmes mathématiques, mais de problèmes transcendants qui sont au delà de l'exact et du faux

— et, sur ce terrain, la moindre divergence dans le point de vue suffit pour produire, dans le résultat de la pensée, les plus fortes différences... »

Il y a dans ces paroles, une grande part de vérité. Nous ne les contestons pas. Mais s'opposent-elles au caractère de notre étude comparée ? Nous ne le croyons pas. Nous n'avons pas du tout l'intention de montrer ou de démontrer que Rathenau a « nachphilosophiert » ce que les autres ont « vorphilosophiert ». Il serait d'ailleurs proprement puéril de se placer sur une base aussi étriquée et aussi fragile. Non. Ce que nous voudrions, c'est de donner un tableau d'ensemble de l'idéologie rathenau-nienne. Or, comment ce tableau serait-il complet si nous écartions les courants philosophiques qui défendent des thèmes plus ou moins analogues et dont Rathenau a pu s'inspirer — dans un sens ou dans un autre, d'une manière consciente ou inconsciente. La culture de Rathenau était extrêmement large, vraiment universelle et des plus exceptionnelles. Tous les auteurs qui ont écrit sur Rathenau insistent sur ce point « Je n'ai jamais vu quelque chose de plus stupéfiant que la culture de Rathenau » s'écrit M. Zweig (13)... Il a tout lu, tout vu, et cette immensité inouïe de savoir et d'activité ne s'expliquait que par la capacité absolument extraordinaire de son cerveau ». Il n'est que naturel que ses études et que ses reminiscences de lecture aient largement préparé le terrain où naquirent ses conceptions, — que des systèmes antérieurs interviennent.

(13) Voir : *eue Freie Presse*, 24 juin 1923 (S. Zweig : *Zum Andenken, Walther Rathenau*).

pour compléter et pour expliquer l'idée personnelle. Ce qui est vraiment original chez Rathenau, c'est l'ensemble de la thèse, la forme habile et la manière ingénieuse dont les traces sont combinées pour former un tout doctrinal. Décomposer ce tout pour en montrer et en éclaircir les éléments — voilà le but de notre étude comparée. Et si on opposait à cette explication une interprétation étroite des paroles rathenaniennes que Moszkowsky rapporte et que nous venons de citer, si on restreignait ainsi le domaine de l'analyse, n'aurions-nous pas le droit de répondre avec Jean Paul : les écrivains haussent souvent les épaules quand il s'agit de ceux sur les épaules desquels ils se trouvent précisément ?

Mais quittons le terrain philosophico-social. Nous ne ferons que l'effleurer à propos de Saint-Simon pour ensuite concentrer notre attention sur certaines thèses économiques et politiques de Rathenau.

Rathenau et le Saint-Simonisme

La similitude entre les idées de Saint-Simon et les conceptions de Rathenau ne peut pas manquer de frapper l'esprit. Tous deux écrivent après ou dans une époque troublée où il s'agit de réparer les destructions par une œuvre productrice des plus intensifiées, basée sur une organisation nouvelle — plus juste, plus morale, plus méthodique. Tous deux enveloppent leur conception d'une philosophie mystique et religieuse. L'ordre nouveau ne s'établira, dit Saint-Simon, que si les hommes ont

la foi que c'est leur destinée, que c'est l'ordre voulu de Dieu ; pour l'œuvre de reconstitution il faut un vif sentiment religieux parce que l'amour seul est créateur. Rathenau lui aussi parle dans « Von Kom-menden Dingen » de « la vraie foie qui a sa source dans la force créatrice du cœur... et crée une certaine conviction d'où les événements découlent ». (T. J., p. 15). Certains passages de ses écrits se rapprochent de près du ton du « Nouveau Christianisme. » Le déterminisme et les analyses biologiques de Saint-Simon se retrouvent chez Rathenau. L'évolution que Saint-Simon préconise, il la déclare nécessaire. Il croit que les sociétés avancées de l'Europe sont sorties définitivement de la phase guerrière et qu'elles entrent dans une phase pacifique. C'est en vue de cette existence nouvelle que l'humanité doit s'organiser. Dans la phase antérieure, l'antagonisme, la lutte et, partant, la force, occupaient le premier plan ; dans l'époque qui s'ouvre, l'opposition sera remplacée par l'association et la lutte entre les hommes par la lutte de tous les hommes contre les forces de la nature en vue de l'exploitation parfaite du globe. Le développement de l'humanité correspond aux étapes que parcourt l'individu. La société humaine a, dit-il, son enfance, sa jeunesse, son âge mûr et sa vieillesse. L'avenir n'est que l'achèvement d'une série d'étapes et si on a pénétré les premiers termes du développement, on peut bien, par esprit de prévision, dégager ses termes suivants. Dans la philosophie de Rathenau figurent des idées semblables. Le royaume de l'âme (Das Reich der

Seele) est le couronnement d'une évolution, par laquelle l'humanité a dû passer. L'esprit s'élève depuis la substance organique, la cellule, l'animal jusqu'à l'esprit de l'homme et au delà. La phase de la mécanisation c'est le règne de l'intellect, de la poursuite d'un but intéressé, de la force et de la lutte. Mais cette forme n'est qu'une transition. La mécanisation, après avoir développé au maximum les forces de l'intellect, disparaîtra comme puissance directrice et c'est alors que s'ouvrira à l'humanité moralement régénérée « le stade supérieur des mondes ».

Les affirmations de Saint-Simon sur la nécessité de la disparition des classes pour qu'il n'y ait que deux catégories, les « abeilles et les frelons » ; son goût inné pour l'autorité (il est aristocrate de naissance) d'un côté et son radicalisme social (il écrit sous l'influence de la Révolution) de l'autre côté ; sa parabole célèbre, puis le principe de l'école saint-simonienne : « De chacun suivant ses capacités, à chacun suivant ses œuvres » ; le programme des St-Simoniens concernant la suppression de l'héritage, dernier privilège laissé par la Révolution et principal obstacle à l'élévation des mains les plus capables, à l'égalité des conditions ; le schéma de la construction saint-simonienne (18) ; les affirmations

(18) « Le système comprendrait d'abord une banque centrale représentant le gouvernement dans l'ordre matériel ; cette banque serait dépositaire de toutes les richesses du fond entier de la productoin, de tous les instruments de travail, en un mot de ce qui compose aujourd'hui la masse entière de la propriété individuelle. De cette banque centrale dépendraient des banques de second ordre qui en seraient le prolongement, et au moyen desquelles la banque centrale se tiendrait en rapport avec les principales localités pour en connaître les be-

(d'ailleurs toutes gratuites et imbues de l'esprit mystique) d'après lesquelles les chefs généraux se désigneront d'eux-mêmes par leur supériorité et seront suivis, comme des prêtres de l'industrie, avec confiance, avec enthousiasme, grâce aux sentiments d'amour, d'obéissance joyeuse et continue — voilà toute une série de points qui présentent certaines analogies sinon des analogies certaines, avec les conceptions que nous avons exposées. Ce qui différencie avant tout Rathenau de Saint-Simon, c'est la culture plus profonde et plus solide du premier, ses expériences plus étendues dans le domaine économique, commercial et technique. Rathenau est, si on veut, la transplantation dans les conditions du 20^e S d'une synthèse de Saint-Simon, Bazard, Enfantin et surtout Chevalier. Nous n'avons que signalé des ressemblances de principe. Les deux conceptions sont séparées par l'intervalle d'un siècle. Une comparaison technique n'est pas possible.

Rathenau et Frédéric List

Moins frappant que l'analogie générale dont nous venons de parler, mais pourtant assez sensible

soins et les puissances productives. Les banques de second ordre commanderaient elles-mêmes dans la circonscription territoriale qu'elles embrasseraient à des banques de plus en plus spéciales, représentant des rameaux plus faibles de l'industrie et, aux banques supérieures, convergeraient ainsi tous les besoins. La banque centrale n'accorderait aux localités de crédits (c'est-à-dire ne leur livrerait des instruments de travail) qu'après avoir balancé et combiné les opérations diverses pour l'ensemble du territoire et ces crédits seraient ensuite répartis entre les travailleurs par les banques spéciales représentant les différentes branches de l'industrie. » (*Doctrines Saint-Simon*, Exposition, p. 149 et 150).

est le lien qui rattache certaines thèses de Rathenau à une théorie, cette fois, allemande, à la théorie de Frédéric List. Les thèses auxquelles nous faisons allusion ne figurent pas dans la structure proprement dite de Rathenau, mais se dégagent d'un certain nombre d'études et sont assez caractéristiques pour que nous insistions sur ce point.

Le système de List repose sur les deux conceptions fondamentales de la nation complète ou, comme il dit, normale et du développement de l'ensemble des facultés productives d'une nation. De la première de ces deux conceptions, résultent un certain nombre de postulats géographiques et politiques, de la deuxième, la nécessité d'une industrie florissante qui permet la mise en œuvre et l'utilisation de toutes les sources de la nation. Le premier point aboutit à un annexionisme économique et même politique (1), le deuxième point implique un protectionisme manufacturier qui (même s'il entraîne des sacrifices provisoires) doit être établi dès que la population a atteint une certaine densité et cesser dès que l'industrie se sent suffisamment forte pour lutter contre la concurrence étrangère.

Rathenau lui aussi souhaite une émancipation de l'étranger. Nous avons déjà indiqué les raisons qui l'inspirent à ce sujet. Dans la conférence sur les matières premières de guerre, il proclame la néces-

(19) On lit à la page 529 et 530 du système national d'économie politique (Trad. Richelot) : « Il n'est pas permis de méconnaître... qu'un territoire bien arrondi est un des premiers besoins des nations, que le désir de satisfaire ce besoin est légitime et que parfois même il peut justifier la guerre. »

sité d'un mercantilisme nouveau non pas pour augmenter l'exportation, mais pour la rendre plus libre, plus utile, plus lucrative. Jusqu'à présent on a connu la douane protectionniste (Schutzzole), maintenant c'est une protection des matières premières qui doit être établie. C'est sous l'abri de ce mercantilisme que l'Allemagne, basé sur les expériences de la guerre, doit développer la production des matières nécessaires à l'industrie pour ne pas être à la merci de l'étranger en raison d'achats et de ventes forcés. Il ne peut pas s'agir d'un isolement qui est et reste irréalisable, mais d'un commerce extérieur sur une base plus indépendante. « Nous devons nous préparer, dit Rathenau (dans « Probleme der Friedenswirtschaft »), à ce que notre économie devienne, jusqu'à un certain degré, une « Binnenwirtschaft » (économie fermée). Cela n'a rien d'effrayant, au contraire : il y a quelque chose d'humainement beau, si, après cette guerre, où nous étions complètement réduits à nos forces et où nous avons pris connaissance de notre force et tout particulièrement de notre force de sacrifice, nous conservons ce fier sentiment, si nous sentons aussi dans l'économie la fierté d'être réduits à nous-mêmes et de nous élever de notre propre force, de notre propre vouloir et de notre propre pensée. » L'économie nationale doit veiller à ce que le pays puisse soutenir, le cas échéant, une guerre sans être exposée à la menace meurtrière d'un blocus. Ce soin, Rathenau voudrait le confier à la Kriegsrohstoffabteilung qui devra subsister en temps de paix et jouer le rôle d'un état-major économique.

« Jamais il ne doit de nouveau arriver, s'écrit-il, dans la conférence sur l'économie des matières de guerre, que nous entrions dans une nouvelle guerre avec une préparation économique insuffisante. Dans el maximum d'efforts (in höchster Auspannung) les années de paix à venir doivent servir à cette préparation. Nous ne devons pas seulement toujours savoir ce que nous avons d'indispensable dans le pays, mais nous devons aussi toujours prendre garde à ce que tout le nécessaire soit dans le pays. Des entrepôts puissants doivent être entretenus... Un travail statistique et administratif des plus étendus en résultera... Un plan de mobilisation économique générale doit être créé et constamment renouvelé... Un département de politique commerciale doit veiller à ce que des ententes soient conclues avec l'étranger neutre et à ce que naissent des organisations qui contrbalancent la coercition de l'exportation par les états ennemis. » Ces paroles ressemblent de très près aux lignes suivantes écrites par de Bulow, ancien chancelier, et inspirées par les idées de List : « La politique même la plus réfléchie ne peut pas faire entrer toutes les possibilités dans ses calculs. Mais chacune de nos actions, chacune de nos résolutions est cause d'effets à venir, et l'on a le droit d'exiger de l'homme politique qu'il soit en état de prévoir une partie des effets possibles. Mais, avant tout, il existe des éventualités qui doivent être présupposées, parce que ce sont des incidents qui ne cessent de se reproduire dans l'histoire à intervalles plus ou moins rapprochés, des événements qui font partie du fonds

indéniable de l'histoire mondiale. Un événement de ce genre, qu'il faut faire entrer dans tout calcul politique, c'est la guerre. Nul homme sensé ne le désire. Tout gouvernement consciencieux cherche de toutes ses forces à l'empêcher, aussi longtemps que l'honneur et les intérêts vitaux de la nation le permettent. Mais tout Etat doit être dirigé dans toutes ses parties comme si, demain, il devait avoir une guerre à soutenir. Ce principe s'applique aussi à la conduite de la politique économique. » (20)

Mais List ne se contente pas seulement de mesures tendant à la protection à proprement parler ; il veut étendre le rayon d'action de l'Etat, il veut « arrondir » par la constitution d'une vaste unité économique englobant la Hollande, la Belgique et la Suisse (voir p. 532 du système d'économie nationale, trad. fr.) et s'étendant même à la Russie (ibid., p. 525) Rathenau de son côté écrit : « Nous devons compter avec le fait que notre économie sera plus que jusqu'à présent limitée à notre cercle et celui de nos amis. Il est possible que la Russie aura moins de ressentiments abstraits et que nous aurons un débouché croissant à l'Est. » (*Probleme der Friedenswirtschaft*). « Nous devenons indépendants de l'étranger. Nous travaillerons avec toutes les nations qui y sont prêtes. Mais notre appui sera la Russie. » (*Arbeit*, annexe à « *Der neue Staat* », 1919, p. 71, éd. Fischer, Berlin).

(20) Prince de Bülow : *La Politique Allemande* (trad. Herbet), chez Charles-Lavauzelle, p. 255 et 256.

A ce propos, il est indiqué d'examiner le point à savoir quelle était l'idée de Rathenau sur la conception : Mitteleuropa (21). Malheureusement nous ne trouvons dans ses écrits qu'un seul passage sur ce point. Ce passage date de l'époque d'avant-guerre (1913), mais il nous permet quand même d'affirmer que Rathenau ne pouvait pas être hostile à l'idée de Mitteleuropa, ou plutôt à la forme de réalisation que concevaient les cercles allemands. Dans ce passage Rathenau prévoit une union économique de l'Europe centrale et continue : « ...il nous serait mieux si nous pouvions tirer dans le réseau d'une économie commune mainte force naturelle, maint lien de production favorable et maint cercle de consommation encore fermé de notre voisinage. » (22) Or, c'est précisément cette idée qui était la pensée intime des cercles économiques allemands, qui proclamaient la nécessité de Mitteleuropa. Il ne s'agissait certainement pas pour eux d'une entente sur un système de douanes préférentielles puisque le commerce de l'Allemagne avec l'Autriche-Hongrie n'atteignait que 9 pour cent de la totalité de son commerce extérieur, tandis que l'Autriche-Hongrie faisait 42 pour cent de son commerce étranger avec l'Allemagne. Ce que voulaient les Allemands, ce n'était pas (et nous croyons que M. Danos, dans sa thèse sur l'autarchie économique, traite ce point d'une façon erronée) une autarchie proprement dite,

(21) Voir Naumann : Mitteleuropa, traduction de l'Argus suisse de la presse. Lichtenberger et Petit : L'impérialisme économique allemand.

(22) Œuvres complètes : Tome I, p. 276 et 277.

une unité qui érige autour d'elle des murs pour se séparer des pays qu'elle n'englobe pas, l'Allemagne voulait plutôt une unité économique des plus vastes permettant, grâce aux avantages qu'offrait le terrain austro-hongrois, une production plus méthodique, mieux divisée, plus perfectionnée et assurant ainsi une supériorité dans la concurrence. Helfferich qui, à ce moment, dirigeait officiellement la politique allemande, écrit sur ce point : « Ma pensée, que j'opposais aux idées préférentielles autrichiennes, tendait à la création d'une grande unité économique entre les deux empires, unité qui n'aurait pas seulement atteint le système douanier, mais aussi le droit d'établissement et de domicile, le droit commercial (y compris le droit des sociétés commerciales) et le régime des communications — chemins de fer et fleuves nationaux. (On voit très clairement percer la tendance de l'industrie allemande.) Tout particulièrement sur le domaine des douanes, j'ai voulu obtenir une loi de tarif douanier unifié avec un schéma de tarif unifié et avec des taux de douanes, somme toute unifiés à l'extérieur et avec peu de douanes de compensation dans l'intérieur. (Ein einheitliches Zolltarifgesetz mit einem einheitlichen Zolltarifschema und mit im grossen ganzen einheitlichen Zollsätzen nach aussen und wenigen Ausgleichszöllen nach innen). J'espérais pouvoir surmonter par des mesures sur le terrain de la syndicalisation et de la cartellisation, la forte opposition de l'industrie autrichienne et de l'industrie hongroise artificiellement entretenue. » (23)

(23) Helfferich: Der Weltkrieg, III, p. 58 et 59.

Ainsi s'explique très bien l'attitude hostile des milieux austro-hongrois (24).

*Le facteur force numérique et ses conséquences
dangereuses*

Dans la mesure où Rathenau se rapproche de List, ses projets deviennent un peu inquiétants. Ajoutons ou repétons toutefois que ces idées ne rentrent pas dans sa doctrine proprement dite. Mais celle-ci a un de ses fondements dans une conception qui n'exclut pas certaines deductions dangereuses. On sait que Rathenau fait reposer l'évolution mécaniste passée et future sur la condensation énorme de la population. Or, cette thèse implique une puissance d'action considérable accordée à la force numérique et peut entraîner des repercussions périlleuses sur l'idée de la paix. Nous ne dirons pas que ce soit là la pensée intime de Rathenau qui tend précisément à la spiritualisation, à la lutte contre les effets pernicioeux de la mécanisation. Mais quand on examine une doctrine on ne peut pas négliger les interprétations possibles, même si celles-ci semblent s'opposer à l'idée primitive de l'auteur. Ainsi, par exemple, la conception physiocratique est dangereuse en raison du désir d'expansion territoriale qu'elle peut provoquer et cela malgré les belles paroles certainement sérieuses d'un Le Trosne qui, 140

(24) Sur l'attitude de l'Autriche-Hongrie et sur les raisons plutôt politiques des concessions qu'elle était prête à faire, voir Czernin, ancien ministre des affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie : *Im Weltkrieg*, p. 285 et 286.

ans avant Wilson, a proclamé dans son « Ordre social » des idées wilsoniennes. Les épigones s'écartent souvent de leur maître et chez Rathenau ils trouveront certainement des points assez élastiques pour servir à la défiguration. Le malthusianisme a abouti au « moral restreint » des néo-malthusianistes, le libéralisme au manchestérisme, et Marx a pu dire : « moi, Marx, je ne suis pas marxiste ». Une chose semblable ne pourrait-elle pas se produire avec la thèse de condensation dont nous venons de parler ? Rathenau s'occupe avec prédilection de la « substitution de la base ou du contenu ». Eh bien, une telle substitution ne pourrait-elle pas atteindre la conception même de Rathenau qui n'est pas toujours d'une clarté parfaite ? Certains points de ses écrits sont très suggestifs à cet égard. Il dit par exemple : « On voit du dehors dans le chaudron des peuples et aperçoit, entouré de peuples stagnants, un peuple d'une activité sans repos et *d'une force d'expansion physique énorme*. 800.000 nouveaux Allemands par an ! Chaque année, une population supplémentaire presque égale à celle de la Scandinavie et de la Suisse ! Et on se demande comment la France peu peuplée pourra résister à cette pression atmosphérique. » (über Englands gegenwärtige Lage. OEuvr. Compl. I, p. 168, 1908). Il dit encore : « L'étendue du rôle, qu'un Etat est justifié à jouer sur le théâtre mondial, est toujours déterminé par une série de données géographiques, physiques et morales. La sphère de puissance peut d'une façon provisoire, dépasser la limite de la justification naturelle.. mais, à la durée, la

puissance et le droit à la puissance, *l'expansion et le droit à l'expansion* se tiendront la balance. Avec 65 millions d'habitants, avec une armée puissante, une flotte passable, un revenu important, une civilisation... développée, l'Allemagne peut formuler des *exigences territoriales et potentielles d'une étendue correspondante* ». (Politik, Humor und Abrüstung. OEuvr. compl., I, p. 177, 178). Ou encore : « Les guerres fixant la destinée sont des examens qu'un Etat doit passer pour être promu dans une classe supérieure. Les guerres du grand Kurfürst, de Frédéric-le-Grand, de Guillaume I^{er}, ont fait avancer Brandebourg-Prusse-Allemagne à l'Etat souverain, à la puissance européenne, à la grande puissance et à la puissance mondiale. L'Allemagne a exercé pendant un temps réduit, sous Bismarck, l'hégémonie continentale ; elle n'était pas suffisamment consolidée et on nous l'a prise. Depuis, l'Allemagne est devenue le peuple le plus peuplé, le plus riche... et militairement le plus fort de l'Europe.. L'Allemagne n'a pas d'aspirations politiques. Elle se contente de presque un sixième de l'influence européenne... et se défend soit par paresse, soit par défaut de tradition, des buts étrangers. Mais elle ne peut pas éviter d'assurer sa consommation et son débouché, de protéger son commerce et ses colonies. Mais ce sont des opérations d'une puissance navale et ainsi l'Allemagne doit prétendre au rôle d'une puissance navale. La question est maintenant, si ce rang nous sera accordé sans examen renouvelé... » (England u. Wir. Eine Philippika, OEuvr. compl. I, p. 211, 1912). N'y a-t-il

pas une contradiction quand Rathenau écrit alors : « Ce n'est que notre politique générale qui peut donner à l'Angleterre cette impression qu'il n'y a pas de désappointement, pas de crainte, pas de besoin d'expansion et pas d'offensive de la part de l'Allemagne... (Uber Englands gegenwärtige Lage. OEuvr. comp., p. 169. 1908) ...Contre le projet de neutralité (il s'agit d'une garantie de neutralité à exiger de l'Angleterre comme compensation au contingentement du tonnage) l'Angleterre ne peut formuler qu'un seul argument : qui garantit que l'Allemagne ne se jette pas sur la France pour achever l'œuvre de 1870 ? A cela on doit répondre : tout le crédit de l'Allemagne repose sur sa mission de puissance de paix. En dehors du fait que l'Allemagne ne pourrait pas attendre des gains qui justifieraient le risque et la ruine industrielle d'une guerre offensive, une puissance centrale, enfermée dans des longues frontières mal protégées ne doit pas choisir le chemin des aventures et de l'expansion violente... celui qui ne nous reconnaît pas l'amour de la paix et de la sobriété (Enthaltsamkeit) ne nous contestera pourtant pas la sagesse de la conservation ». (England und Wir. Eine Philippika, I, p. 217). Mais dans l'Eumenidenopfer (I, p. 255), il dit : « L'amour de la paix n'est un mérite que s'il est en même temps le plus fort moyen à la puissance. Pour nous, c'était un moyen à la richesse, non pas à la puissance, et nous ne serions peut-être pas plus pauvres si, au lieu d'armer, nous avions lutté ». Et puisque nous examinons le point : Rathenau et le pacifisme, ajoutons

aux citations contradictoires que nous venons de faire, quelques propos de Maximilien Harden — « l'ennemi le plus intime » de Rathenau — qui a écrit sur celui-ci un article très curieux dans « Die Zukunft » (25). Il y est dit que Rathenau n'était jamais ni républicain ni démocrate, qu'il ambitionnait les faveurs du Kaiser, qu'il affirmait avec fierté d'avoir des idées au fond conciliables avec celles du junker Oldenburg de Januschau, qu'il dédaignait la foule et qu'il n'avait d'estime que pour « le petit nombre de seigneurs blonds », qu'il était pendant des années un admirateur de Ludendorff en qui il voyait son idéal prussien incarné, qu'il était pour la guerre préventive, qu'il voyait dans la protestation guerrière le seul moyen possible contre la subjugation commerciale, qu'il proclamait même en été 1918 la victoire triomphale des armes allemandes (26), qu'il était pour la continuation de la lutte en octobre

(25) N° 40, 1^{er} juillet 1922.

(26) Cette affirmation de Maximilien Harden s'oppose à ce que nous disent d'autres connaisseurs intimes de Rathenau. Ainsi Jacob Wassermann écrit que dans un entretien qu'il a eu avec Rathenau, au mois d'avril 1918, il a pu constater le désespoir complet de celui-ci concernant l'issue de la guerre. (Wassermann, In memoriam Walther Rathenau, Die neue Rundschau, cahier 8, 922, p. 805 et suiv.) Nous trouvons une affirmation analogue d'Ernst Troeltsch. (Dem ermordeten Freund, ib. p. 789 et 790). Stefan Zweig écrit (Zum Andenken Walther Rathenau, dans la « Neue Freie Presse » de Vienne, 24 juin 1923) : « Son esprit supérieur qui ne connaissait pas d'espoir léger et que ne pouvaient pas étourdir les illusions... prévoyait après les premiers échecs le sort tragique de la guerre... Pour lui et pour Ballin, la clarté sur l'issue de la guerre est devenue écrasante. » De même Annette Kolb rapporte (dans le Berliner Tageblatt du 23 juin 1923) deux conversations qu'elle a eues avec Rathenau en 1916 et 1917 et qui roulaient sur le même sujet. « On fera toutes les sottises, disait-il, et finale-

1918 (27), continuation qui n'aurait pu aboutir qu'à une Cannae effroyable, que la république, une fois établie, n'a jamais trouvé en lui un protecteur, qu'il a salué Kapp comme un chancelier légitime, qu'il n'a jamais abandonné l'espoir d'une revanche et que cet espoir a certainement contribué à la décision de Santa-Margherita.

Ces quelques remarques étaient nécessaires comme commentaire à certaines idées rathenauiennes qui se prêtent facilement à une « substitution de la base » assez inquiétante. Rathenau insiste — avec beaucoup de raison d'ailleurs — sur le point que la mécanisation comme telle continuera tant que durera la condensation. Mais comment cette mécanisation se manifestera-t-elle dans la vie politique ? Si nous avons cité quelques passages des études politiques de Rathenau (études parues dans leur majorité après la « Kritik der Zeit ») c'était pour montrer que la réponse n'est pas très précise. Les Allemands disent : Im Auslegen seid recht munter, legt Ihr's nicht aus, so legt was drunter. Cet adage résume le sort que souvent des disciples fervents préparent aux idées de leur maître.

Nous voulons croire qu'il n'en sera pas de même de la thèse de condensation de Rathenau.

Revue et critique d'ensemble de la partie constructive. — Si nous passons en revue l'ensemble de l'idéologie de Rathenau, nous avons à faire une dis-

ment on perdra la guerre ; ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, ajoutait-il, que je pourrai peut-être utilement intervenir. »

(27) Voir Vossische Zeitung du 7 octobre 1918 ; cet article est inséré dans « Nach der Flut ».

tion. Son programme plus immédiat, ce qu'il appelle euplutisme, est sous une forme ou sous une autre, en train de se réaliser. Il le dit d'ailleurs lui-même. Les questions sociales préoccupent de plus en plus le législateur, les obstacles se dressant contre la profusion de l'instruction diminuent, les héritages sont grevés par des charges qui ne cessent d'accroître (en France, pour ne citer qu'un seul exemple, le total cumulé de la taxe successorale et des droits de succession proprement dits peut atteindre 80 pour cent de la succession), on tend à réduire le luxe et la consommation exagérée par des mesures fiscales sur lesquelles nous n'avons pas à insister. Mais il n'y a pas de programme d'ensemble, de programme ordonné. Il restera encore beaucoup à faire et pour l'accomplissement de cette besogne on trouvera d'utiles conseils et de sages indications dans les écrits de Rathenau.

Si nous envisageons la façon dont Rathenau conçoit l'avenir plus lointain, nous ne pouvons pas nous empêcher de répéter avec Ernst Troeltsch que la construction un peu précipitée est « l'ombre de ses vertus ». Il est incontestable que la guerre ne manquera pas de produire ses répercussions sur l'économie future. On a détruit sans compter. Tôt ou tard, il faudra réparer. Mais l'œuvre gigantesque exige des idées nouvelles et des méthodes sensiblement différentes de celles d'avant-guerre. Il faudra économiser la production, perfectionner la technique et combattre avec toute la rigueur possible la dilapidation qui se pratique certainement sur une

large échelle. Par des concentrations, des constitutions de syndicats d'achat et de vente et par des combinaisons analogues, on tend à se rapprocher de ce but. Ces orientations ont leurs défauts ; on ne les ignore pas. Mais le système que préconise Rathenau n'est-il pas trop rationnel et trop rigide ? Des erreurs ne pourront-elles pas être commises, erreurs qui, en raison de l'interpénétration extrême, pourraient entraîner la rupture, le détraquement de tout le mécanisme ? Supposons que les prévisions concernant les besoins du marché intérieur soient possibles et justes, comment envisager « les besoins dans l'étranger » ? Un syndicat international normalisant la circulation mondiale serait certainement une institution idéale — mais n'est-ce pas une « Zukunftsmusik » hélas ! très lointaine ? La centralisation de la vente à l'extérieur ne semble d'ailleurs devoir être que facultative et Rathenau parle à ce sujet d'une façon absolument imprécise à la page 234 (28) et 238 (29) de la « Neue Wirtschaft ». Comment la séparation entre organisation rigide en vue du marché intérieur et liberté plus ou moins complète en vue du marché extérieur sera-t-elle organisée ? Des abus et des confusions ne seront-ils

(28) En énumérant les domaines d'activité des associations professionnelles, il dit simplement : ...Organisation et administration de la vente et de l'exportation, en tant que les marchandises exploitées permettent l'unification de la vente à l'étranger. »

(29) Ici nous ne trouvons que les mots : « Das Gesamtgewerbe überblickt seinen ganzen Bedarf im Inlande und Auslande. ». (L'ensemble de l'industrie envisage tous ses besoins dans l'intérieur du pays et à l'étranger.)

pas possibles et comment les éviter ? On se demandera encore si les initiatives individuelles et les esprits audacieux pourront toujours se développer, obtenir le droit à la participation, occuper la place qu'il méritent. L'édifice ne pourrait-il en outre, comme l'a remarqué la « Frankfurter Zeitung » (30 avril 1919), devenir le berceau de quelques oligarchies qui établiraient le règne de quelques magnats et institueraient un système loin de toute démocratie ? Et dans l'intérieur de l'organisation, l'harmonie existera-t-elle toujours ? Des conflits ne pourront-ils pas surgir et paralyser le fonctionnement, compromettre la coopération et entraver le progrès ? La responsabilité et la conscience du devoir, qui ennoblissent notre existence, animeront l'ensemble, nous dit Rathenau. Oui, la conception de Rathenau suppose une rénovation morale et M. Emil Ludwig a, de ce point de vue, parfaitement raison quand il dit qu'il faut attribuer une importance tout à fait particulière à la « Mechanik des Geistes », le reste n'étant qu'« application, perfection et décoration ». Mais quand, comment et par qui cette régénération se produira-t-elle ? Dans un passage du « Chemin de la Morale » de Von Kommenden Dingen », c'est à l'élite qu'il semble confier le rôle d'éclaireurs, dans un passage de la « Mechanik des Geistes », c'est la masse russe sur laquelle il fonde vaguement son espoir. Et dans l'économie nouvelle, parlant de la mise en œuvre de ses projets, il dit (N. W., p. 256) : « C'est une naïveté de croire que des entreprises particulières puissent de leur propre autorité s'engager dans cette

voie... Si les idées énoncées ici sont mûres dans l'esprit des pouvoirs publics, ce sera le devoir et le privilège des groupements économiques de se mettre volontairement à la disposition et de contribuer à la réalisation. »

L'économiste Rathenau construit un système où il cristallise ingénieusement et scientifiquement les expériences qu'il a pu acquérir au cours d'une carrière si pleinement remplie. Mais c'est le philosophe qui formule les prémisses et celui-ci agit sur soi-même et sur ses lecteurs « plutôt par des comparaisons éblouissantes et par des images que par des raisons nécessaires, logiques », dit Harry Graf Kessler dans une étude sur Rathenau. C'est sur ce point des prémisses que la conception devient vague, floue, et reste plongée dans une métaphysique et dans un mysticisme pour lequel il avait, au dire de Moszkowsky, une propension très accentuée. Nous ne voulons pas, avec M. Hauser, qualifier ces spéculations d'« élucubrations fumeuses », mais parfois la lecture fait songer à la définition de Voltaire (que Rathenau place dans la catégorie du « Zweckmensch ») : on comprend sous métaphysique ce qu'on ne comprend pas.

Ne nous arrêtons pas à ces objections. La doctrine de Rathenau est, dans son ensemble, d'une grande envergure. Il ne s'agit pas d'une application mathématique. M. Saenger remarque très justement que Rathenau était beaucoup plus heureux dans l'indication que dans la formation de l'avenir et qu'il avait la faculté de lui frayer le chemin dans la cons-

tience de l'époque. L'économiste anglais Marshall a posé comme but à la jeune génération des économistes de chercher la voie la meilleure pour le remplacement, dans la vie économique, du profit qui, un jour, s'écrasera sous le fardeau terrible de ses responsabilités. Voilà le but élevé à atteindre. Rathenau tend à la moralisation de l'économie, sa philosophie relève de l'éthique sociale. Le sens profond de sa vie et de sa lutte c'est la recherche de la solution du problème formulé par Marshall. A-t-il réussi? L'avenir le montrera. Son œuvre est riche en conseils, en leçons. Méditons-les. Chaque pas qui nous rapproche du but que nous venons de signaler, doit être salué dans l'intérêt de l'humanité. Ce pas, Rathenau l'a tenté. Et c'est son mérite.

Vu : *Le Doyen*,
H. BERTHÉLEMY.

Vu : *Le Président*,
CHARLES RIST.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL.

ANNEXE

Œuvres et étude de et sur Rathenau

RATHENEAU : *Gesammelte Schriften*, en 5 volumes, (contiennent la plupart des écrits parus avant 1918) :

I volume, notamment : Zur Kritik der Zeit ; Über Englands gegenwärtige Lage ; Politik, Humor und Abrüstung ; Staat und Judentum ; England und Wir ; Politische Auslese ; Parlamentarismus ; Eumenidenopfer Deutsche Gefahren ; Zur Lage.

II^e volume : Zur Mechanik des Geistes.

III^e volume : Von Kommenden Dingen.

IV^e volume, notamment : Geschäftliche Lehren ; Vom Wesen industrieller Krisen ; Vier Nationen ; Englands Industrie ; Massengüterbahnen ; Schule und Bildung ; Ungeschriebene Schriften^o ; Physiologisches Theorem ; Zur Physiologie der Geschäfte.

V^e volume : Gedächtnisrede für Emil Rathenau ; Deutschlands Rohstoffversorgung ; Probleme der Friedenswirtschaft ; Eine Streitschrift vom Glauben ; Vom Aktienwesen ; Die neue Wirtschaft.

AUTRES ŒUVRES DE RATHENAU

Zeitliches; An Deutschlands Jugend; Der neue Staat-Arbeit; Der Kaiser; Kritik der dreifachen Revolution; Die neue Gesellschaft; Demokratische Entwicklung; Was wird werden; Autonome Wirtschaft.

Toutes ces œuvres dans l'édition S. Fischer, Berlin

ŒUVRES SUR RATHENAU :

MAX SCHELER, Edouard HEIMANN, Arthur BAUMGARTEN : Drei Reden zu seinem Gedächtnis (chez Marcan-Block, Köln).

Gustav V. SCHMOLLER : Walther Rathenau und Hugo Preuss (chez Duncker et Humblot, München).

Erich SCHAIRES : Rathenaubrevier (chez Diederich, Jena).

En français :

Traductions : Où va le monde (Von Kommenden Dingen), Jankélévitch (chez Payot).

La triple révolution (L'Economie nouvelle, Le nouvel Etat, La Société nouvelle, Critique de la triple révolution), tr. D. Roget.

Gaston RAPHAËL : Walther Rathenau (chez Payot).

Antoine de TAILLÉ : La préparation de la lutte économique par l'Allemagne (p. 16-24, et p. 80 et suiv.).

HAUSER : W. Rathenau et l'organisation industrielle d'après-guerre en Allemagne. (Revue d'économie politique, 1918, p. 158).

En outre, un grand nombre d'articles de revues ou de journaux s'occupent de la personne et des idées de Rathenau. Ceux, dont nous nous servons, sont indiqués au cours de l'exposé.

Dans cette annexe, nous nous bornons à la bibliographie de ou sur Rathenau. Les livres qui complètent l'examen sont mentionnés au cours de l'exposé.

ABREVIATIONS :

- Z. k. Z. — *Zur Kritik der Zeit.*
M. d. G. — *Zur Mechanik des Geistes.*
V. K. D. — *Von Kommenden Dingen.*
T. J. — *Traduction Jankélévitch.*
A. D. J. — *An Deutschlands Jugend.*

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	I
PREMIERE PARTIE	
Notre époque	19
CHAPITRE PREMIER. — <i>La Métamorphose</i>	19
Les facteurs générateurs de la transformation	21
Peuples à une et à deux couches.....	22
La balance des forces entre dominateurs et dominés au cours des siècles	25
CHAPITRE II. — <i>La mécanisation</i>	30
La production mécanisée	33
La production mécanisée sur le capital	35
L'Etat mécanisé	41
La société mécanisée	44
Socialisme	46
Euplutisme	48
L'homme mécanisé	50
CHAPITRE III. — <i>La dégermanisation</i>	54
La Zweckmenschentum	55
Les idéals de notre époque	58
CHAPITRE IV. — <i>La mécanisation et l'âme</i>	68
CHAPITRE V. — <i>Etude synthétique : L'Angleterre et l'Allemagne</i>	84

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Guerre économique et économie de guerre</i>	119
Le blocus	119
Le département des matières premières de guerre (Kriegsrohstoffabteilung)	125
La « Beschlagnahme »	126
Les « Kriegsrohstoff-Gesellschaften » (sociétés des matières premières de guerre)	130
Nouvelles méthodes techniques	134
Organisation de la « Kriegsrohstoffabteilung »	139
Avenir de la « Kriegsrohstoffabteilung »	140
CHAPITRE II. — <i>La structure économique-sociale</i>	145
Les conséquences de la guerre	145
La réforme économique-sociale	152
La réforme économique-technique	183
La réforme économique-politique	211
CONCLUSION	
Comparaisons et observations	223
Rathenau et les conceptions de Gobineau, Chamberlain, Lapouge	223
L'abstraction hégélienne et le mysticisme marxiste dans l'idéologie de Rathenau	261
Rathenau et le Saint-Simonisme	278
Rathenau et Frédéric List	281
Le facteur force numérique et ses conséquences dangereuses	288
Revue et critique d'ensemble de la partie constructive	293
ANNEXE	299



